

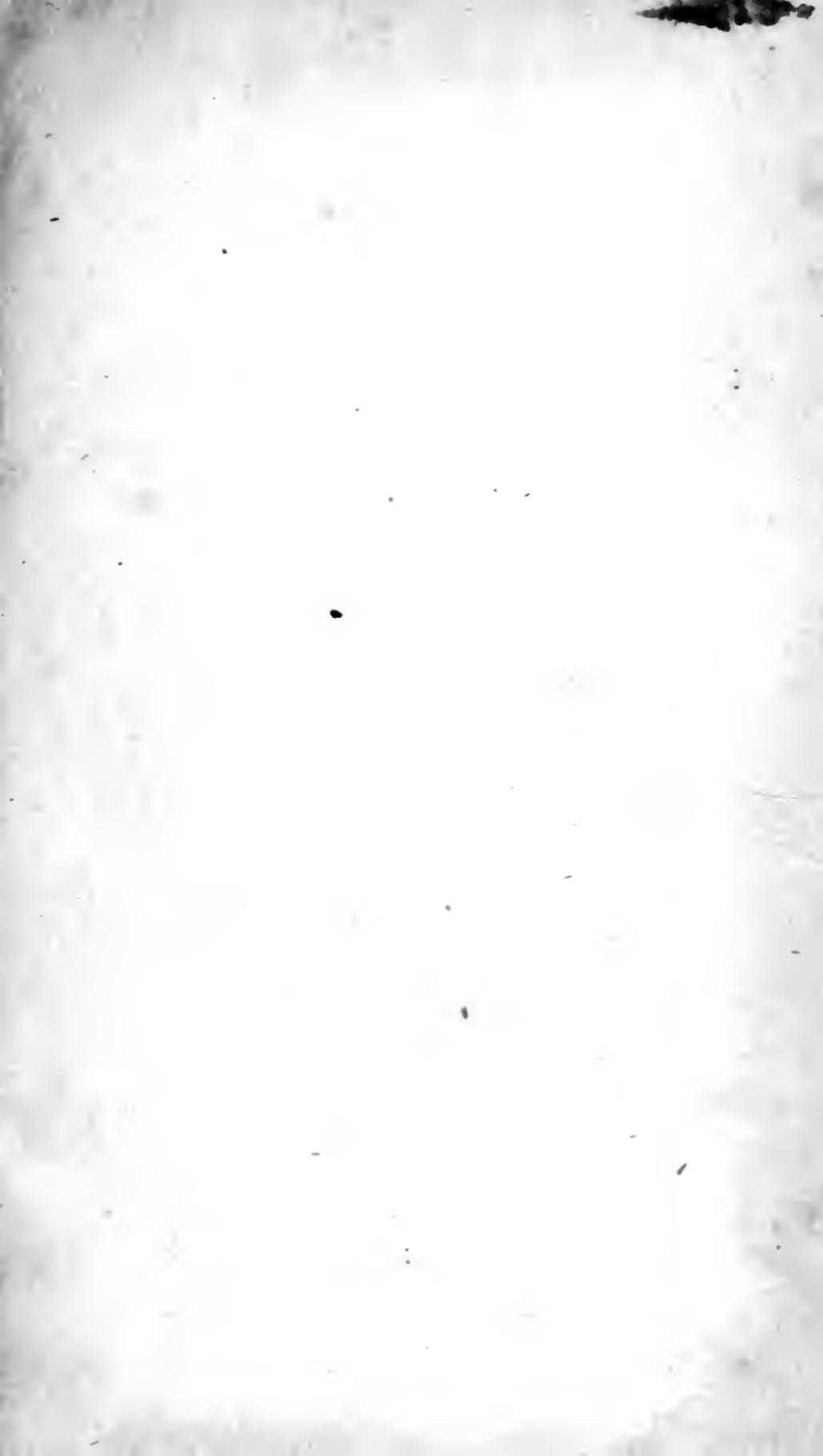






2 vols.  
H/b

X 1330

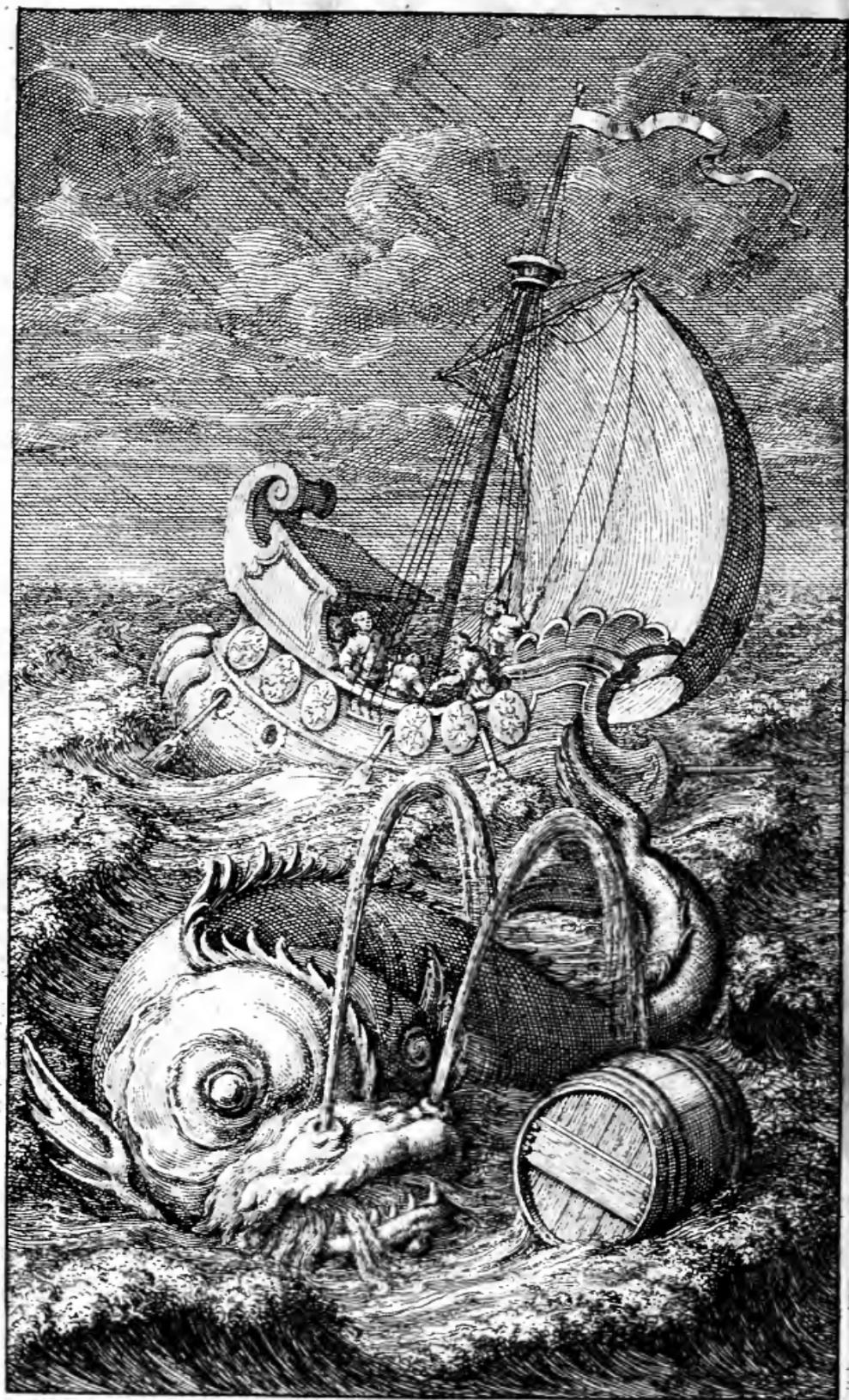




Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto







LE CONTE DU TONNEAU.

5577C  
FLE CONTE  
DU  
TONNEAU,

Contenant tout ce que les  
ARTS, & les SCIENCES

Ont de plus SUBLIME,  
Et de plus MYSTERIEUX;  
Avec plusieurs autres Pieces très-  
curieuses.

Par JONATHAN SWIFT,

*Doïen de St. Patrick en Irlande.*

Traduit de l'Anglois.

TOME PREMIER



361044  
28.1.39

A LA HAYE,  
Chez HENRI SCHEURLEEL  
M. DCC. XXXII.





A U  
TRES NOBLE  
ET PUISSANT SEIGNEUR  
ADRIEN PIERRE  
*BARON de HINOJOSA,*  
PRESIDENT DE LA COUR  
D'HOLLANDE, ZEELAN-  
DE, ET DE WESTFRISE;  
&c. &c. &c.



NOBLE ET PUISSANT SEIGNEUR,

Offrir à quelqu'un ce que  
la Nation du Monde la plus  
spirituelle & la plus sensée a

## D E D I C A C E.

produit de plus judicieux & de plus delicat, c'est supposer indubitablement en celui à qui on le dédie beaucoup de Penetration & de grandes Lumieres.

Cette Verité, *Noble & Puissant Seigneur*, me meneroit naturellement aux Eloges qui sont dus à Vos belles Qualitez, si j'étois assez imprudent pour me livrer au Zèle que je me sens pour tout ce qui est estimable en Vous.

Nous vivons dans un Siecle, où le vrai Merite doit considerer comme une Insulte les Louanges, qui ne font qu'enfler un Discours sans lui donner le moindre Corps; & qui, à force d'être appliquées  
in-

## DEDICACE.

indifferemment à toutes sortes d'Objets, ont perdu le droit de signifier quelque chose.

Quand même les Eloges seroient aussi rares que les Vertus dont ils devroient être naturellement la Récompense; je serois inconsideré, si je me donnois les Airs d'entreprendre Votre Panegyrique. Jen'ai pas assez de Vanité, pour croire que mon Approbation soit de niveau avec Votre Merite; & je suis trop vain, pour vouloir passer dans le Monde pour le Plagiaire de la Voix publique.

Je me contente, *Noble & Puissant Seigneur*, de Vous prier de recevoir avec Votre Bonté ordinaire cette foible

# D E D I C A C E.

Marque de mon Dévoûment :  
& , en implorant Votre Bien-  
veillance, je fouhaite que cet  
Ouvrage puisse contribuer à  
vous délasser agréablement  
l'Esprit, quand il est fatigué  
des Peines infinies que Vous  
vous donnez sans relâche, pour  
sauver les Biens, l'Honneur, &  
la Vie des Hommes, de cette  
Mer orageuse de Chicanes, qui  
inondent les Tribunaux.

Je suis avec un très-profond  
Respect,

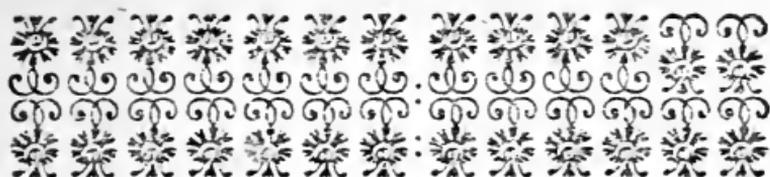
*Noble & Puissant Seigneur,*

V O T R E

très-humble & très-obéissant  
Serviteur,

H. SCHEURLEER.

P R E.



# P R E F A C E

D U

## TRADUCTEUR.

**S**I jamais Livre a eu besoin d'une Préface, j'ose dire que c'est celui-ci. Il est vrai, qu'il est déjà tout chargé de toutes sortes de Discours préliminaires; mais, ce n'est nullement dans le dessein de nous faire entrer dans les véritables Vuës de l'Auteur: ce sont plutôt des parties de l'Ouvrage même; & les Ironies Satiriques, dont ils sont tout remplis, tendent au même But que tout le Livre.

Les Anglois le considèrent avec raison comme un Chef-d'Oeuvre de fine Plaifanterie; &, malgré la langueur, qu'une Traduction doit de nécessité donner à ces sortes de Productions d'Esprit, je croi que le Lecteur conviendra,

## P R E F A C E

dra, qu'il est difficile de trouver dans aucune Langue un Ouvrage si plein de feu, & d'imagination. Il est vrai en même tems, qu'il ne se peut rien de plus bisarre. La Narration est interrompuë continuellement par des Digressions, qui occupent plus de place que le Sujet principal; mais, cette Bisarrerie n'est point l'effet d'un Esprit dereglé, qui s'échappe à soi-même, & dont la Raison ne sauroit maitriser la fougue: ce Desordre est affecté, pour tourner en ridicule les Auteurs Anglois les plus modernes, qui se plaisent à ces sortes d'Ecarts impertinens, uniquement pour donner du volume à leurs Productions.

Ces Digressions, d'ailleurs, sont d'un Tour si particulier, & pleines d'un Badingage si ingenieux, & si peu commun, qu'il est impossible qu'un Lecteur, qui a assez de pénétration & de jugement, pour développer la délicate solidité de ces Ironies, s'impatiente de retourner au Sujet principal.

La plûpart de ces *Dissertations incidentes* servent à jeter un Ridicule sur les Modernes, & sur-tout sur ceux d'entr'eux qui s'emparent du beau Nom de *Critiques*. L'Auteur de cet Ouvrage est

## DU TRADUCTEUR.

est grand Partisan des Anciens, & peut-être Partisan outré. J'aurois tort de décider là-dessus, parce que *adhuc sub Judice Lis est*. Le Procès n'est pas encore vuïdé, & peut-être ne le fera-t-il jamais. Quoiqu'il en soit, jamais le Parti des Anciens n'eut un plus habile Défenseur. Jusqu'ici, les Avocats de cette Faction n'ont été gueres que des *Savantas*, qui ne savoient que dire des Injures grossières, & opposer à leurs Antagonistes un Bouvelard fastueux de Citations inutiles, fondé sur un Orgueil pédantesque. C'étoient des gens si familiarisez avec les Langues savantes, qu'ils ne savoient qu'à peine tourner une Période dans leur Langue maternelle; &, par malheur pour eux, ils avoient à faire à des gens, qui avoient de l'Esprit, du feu, du stile, & qui savoient s'insinuer dans l'Esprit du Lecteur par un Badinage élégant, & par une Raillerie délicate.

Notre Auteur est le premier de son Parti, qui ait su mettre les Rieurs de son côté, & combattre les Modernes avec leurs propres Armes.

Ceux, à qui il en veut le plus, sont les *Critiques* de profession, Race de petits Esprits, dont le mince bon-sens animé

## P R E F A C E

par une bonne doze de malignité, ne s'occupe qu'à rassembler les endroits foibles des Auteurs les plus illustres, sans leur rendre la moindre justice sur l'art qui anime tout le corps de leurs ouvrages, & sur les passages admirables, qui les embellissent par-tout. C'est avec raison, que l'Auteur fait main basse sur cette lâche Vermine de *Garçons Beaux-Esprits*; & je suis persuadé, que les plus éclairés d'entre les Modernes lui en sauront autant de gré, que les plus zélés Partisans de la venerable Antiquité.

La Pièce principale, qu'on trouvera dans ce premier Volume, est intitulée *Le Conte du Tonneau*, pour les Raisons qu'on trouvera dans la Préface de l'Auteur. Le But en est de tourner en ridicule la Superstition, & le Fanatisme, qui deshonnorent absolument une Religion, qui, dans son Institution primitive, n'a eu pour toute Parure qu'une *raisonnable Simplicité*. Tout cet Ouvrage est une Allegorie parfaitement bien soutenue d'un bout à l'autre, & très-propre à faire revenir d'un Paganisme déguisé, ceux qui se font une gloire d'être appelés Chrétiens : elle est capable de les faire renoncer à de certaines Subtilitez

## DU TRADUCTEUR.

tez metaphysiques , qui éblouissent le plus ceux qui les comprennent le moins , & à de certaines Imaginations creuses , qu'on honore du titre d'Inspirations , quoiqu'elles ne soient réellement que l'effet de certaines Vapeurs ordinaires à des Constitutions atrabilaires & hypocondriaques.

Pour mettre le Lecteur au fait de cet Ouvrage Allegorique , il sera bon , je crois , de lui en tracer ici un Plan abrégé.

Un Pere a trois Fils. Avant que de mourir , il leur donne à chacun un Habit neuf d'une grande Simplicité , mais qui en recompense a la propriété de ne s'ufer jamais , & d'être toujours juste au corps de celui qui le porte. Il leur ordonne sous de grandes peines de le brofser souvent , mais de n'y rien changer , ni de le relever par aucun Ornement. Il leur donne encore un Testament , qui contient tous les Préceptes , qu'ils doivent observer , pour porter leur Habit conformément à sa volonté , & pour vivre ensemble dans une Amitié fraternele. Ils observent ponctuellement ces ordres pendant quelque tems ; mais , se voiant méprifez , parce qu'ils ne se conformoient pas à la Mode , ils ne négli-

## P R E F A C E

gent rien pour expliquer les Préceptes du Testament d'une maniere favorable à leurs Caprices. Un d'entreux, le plus versé dans la Philosophie, leur applanit toutes les Difficultez, par des Sophismes subtils, & leur fait charger leurs Habits de toutes ces Parures introduites par la Folie inconstante du Genre-humain : il leur persuade même à la fin d'enfermer le Testament dans un coffre-fort, pour s'épargner la fatigue continuelle de l'Interprétation. Enorgueilli par ses prétenduës Lumieres, il s'érige peu à peu en Tyran, & veut obliger ses Freres à souscrire à ses imaginations les plus chimeriques & les plus contradictoires : il porte même l'extravagance jusqu'à vouloir être apellé *Mylord Pierre* ; &, voiant que leur soumission n'alloit pas aussi loin que ses fantaisies, il les chasse de la Maison Paternelle. Avant que de le quitter, ils sont assez habiles pour tirer du Testament une Copie Authentique ; &, dès qu'ils s'en sont emparez, ils prennent l'un le Nom de *Martin*, & l'autre celui de *Jean*.

Ils se logent dans une même Maison, & se mettent d'abord à réformer leurs Habits. *Martin* le fait d'une maniere cal-

## DU TRADUCTEUR.

calme & sensée, & aime mieux y laisser quelque Ornement peu essentiel, que de le déchirer. Pour, *Jean* il n'écoute que son Zele; il le met tout en lambeaux: & voiant que son Frere ne veut pas l'imiter, il se brouille avec lui, cherche un quartier ailleurs, & donne dans les plus hautes Extravagances.

On voit facilement, que, dans cette Allegorie, les *Habits* simples, c'est la Religion Chrétienne dans sa premiere Pureté; le *Testament du Pere*, les Livres du Nouveau Testament; ces *Parures*, les Ceremonies & les Dogmes de la Religion Catholique; *Mylord Pierre*, le Pape, ou l'Eglise Romaine; *Martin*, la Religion Lutherienne; *Jean*, la Religion Reformée; & ainsi du reste.

L'Auteur paroît favoriser ici *Martin*, aux Depens de *Jean*, dont il turlupine presque par-tout le Zele inconsidéré. La raison en est, qu'il veut plaider la Cause de l'Eglise Anglicane, qui, à l'Exemple des Lutheriens, a gardé plusieurs Cérémonies des Catholiques, dont elle croïoit la Reforme trop dangereuse: au lieu que les Calvinistes, pour vouloir reformer avec trop de rigueur, ont mis

## P R E F A C E

eux-mêmes des bornes à leur Réformation. D'ailleurs, il range sous les Eten-darts de *Jean* toutes les différentes Sec-tes de Fanatiques, qu'il regarde comme forties du sein de la R. Réformée, telle qu'elle est établie en Angleterre sous le Nom de *Presbyterianisme*.

Je suis persuadé que ce que je viens de dire à l'avantage de ce Conte surpren-dra beaucoup la plûpart des personnes, qui en ont entendu parler. Tous les Dévots en Angleterre regardent cet Ou-vrage comme le dernier Effort d'une Imagination libertine, qui ne songe, qu'à fonder l'Irreligion sur la Ruine de toutes les Sectes Chretiennes. De la maniere dont la masse generale des hom-mes, qui ont une Religion, est faite, il faut de necessité qu'elle en forme ce ju-gement. D'ordinaire, chaque individu humain embrasse les opinions de sa Secte, pour ainsi dire, en *bloc*; & il croit im-possible d'être d'une telle, ou d'une telle Religion, si l'on hésite seulement sur le moindre Article de sa Confession de Foi. Nous heritons la Religion de nos Parens: ils nous en délivrent les Dog-mes solides & raisonnables pêle-mêle avec le Fanatisme & la Superstition. He-ritiers

## DU TRADUCTEUR.

ritiers credules , & inconfiderez , nous ne distinguons pas ce qu'il y a de réellement beau & d'utile dans ce Trésor, d'avec la fausse monoye , qui , la plûpart du tems , brille & frappe d'avantage que l'or pur & veritable. Dans cette malheureuse prévention , un homme , qui examine , & qui ose trouver quelque chose à redire à la moindre particularité étrangere de chaque Secte Chrétienne , passe dans notre Esprit pour un Libertin , qui les rejette absolument les unes & les autres , & qui est indigne de porter le nom de Chrétien.

Il est impossible , cependant , qu'un homme , qui a des Lumieres , & qui prend l'Evidence pour la seule Regle de ses Opinions , ne soit pas dans cette situation d'Esprit ; & qu'il trouve quelque part un Corps de Doctrines & de Cérémonies religieuses , où l'attention la plus forte ne soit pas capable de sentir le moindre défaut , le moindre foible.

Tous les Chefs de Sectes ont été des Hommes : il est naturel , que la vanité , le dépit , & l'esprit de contradiction , les aient jettez dans quelque égarement ; & qu'un homme , qui se trouve  
dans

## P R E F A C E

dans une affiette calme & Philosophique, s'en apperçoive fans peine.

J'ose promettre à tous ceux, qui sont capables de sentir cette Verité, qu'ils ne trouveront rien ici, qui ait le moindre Air de Libertinage, & d'Irreligion. L'Auteur ne touche jamais à aucun de ces Dogmes, que toutes les Sectes Chrétiennes regardent comme fondamentaux. Il turlupine, dans l'Eglise Romaine, ce qu'il considere, comme des Doctrines inventées, pour asservir la Raison à l'Autorité humaine, & à une stupide Credulité; &, par rapport aux différentes Branches de la Religion Protestante, il tourne en ridicule cet Esprit d'Enthousiasme & de Fanatisme, qui rend la Pieté incompatible avec le Sens-commun. Je m'imagine que toutes les personnes sensées en seront obligées à l'Auteur. On ne sauroit rendre véritablement un plus grand service à la seule Religion raisonnable, & digne de la Majesté de Dieu & de l'Excellence de la Nature humaine, que de la debarasser de la Superstition, & de la *Chimere*, qui, non seulement l'avilissent, mais la détruisent de fond en comble, en l'arrachant de sa baze unique & solide, la  
*Rai-*

## DU TRADUCTEUR.

*Raison & le Bon-Sens.* La *Pieté* est pour ainsi dire la Santé de l'Âme: les Superstitieux, & les Fanatiques, en font une Fievre chaude; & quiconque s'efforce à y remedier efficacement mérite les plus grands éloges.

Certaines personnes m'objecteront sans doute, qu'il est contraire à la bienféance de railler sur les Matieres de Religion; &, qu'au lieu de turlupiner, l'Auteur auroit bien fait de découvrir l'Extravagance de ceux qu'il a en vuë, par des Raisonnemens graves & serieux. La Réponse fuit d'elle-même de ce que j'ai déjà établi: il ne s'agit point ici de Matieres de Religion; il s'agit de certaines Extravagances, & de certains Egaremens d'Esprit, qui n'ont rien de commun avec la Religion, & qui y sont presque aussi contraires que l'Irreligion même. D'ailleurs, le moien de raisonner serieusement avec des gens, qui n'admettent pas le bon-sens comme juge naturel de leur sentimens, & qui trouvent du crime à y avoir recours? S'il y a quelque chose qui puisse reveiller leur Raison de la Lethargie où ils la jettent de propos délibéré, c'est le sel piquant de la Raillerie.

J'a-

## P R E F A C E

J'avouë que l'Auteur auroit bien fait de badiner un peu plus fagement, & de ne pas mêler à ses Ironies certains Tours gaillards, qui revoltent une Imagination un peu délicate. J'ai adouci ces Endroits autant qu'il m'a été possible ; & j'ose esperer que la Pudeur du Public François ne se gendarmera jamais contre mes Expressions.

Je conviens encore, qu'à mon avis l'Auteur auroit agi fagement, en écartant toujours de ses Badinages tout Passage formel de l'Écriture Sainte. Il est vrai qu'il ne les turlupine jamais dans leur Sens naturel, qui dans le fond est le seul respectable ; il n'en tourne en ridicule que l'application honteuse, qu'en font des esprits foibles : mais, tous les Lecteurs ne sont pas capables de faire cette Distinction, qui est quelquefois assez délicate ; & il y a de la charité, & de la prudence, à leur épargner ces fortes de Scandales.

Il n'importe gueres, qui soit l'Auteur de cet Ouvrage. Je drai pourtant, que des gens l'ont attribué au célèbre *Chevalier Temple* ; mais, que l'Opinion generale le donne au *Docteur Swift*, Ministre Anglican, & un des plus beaux  
Esprits

## DU TRADUCTEUR.

Esprits de la Grande-Bretagne. Si réellement il y a de grands Lambeaux de ce Livre qui se sont perdus ; ou bien si l'Auteur a affecté d'y laisser un bon nombre de Lacunes, pour le faire mieux ressembler à un Manuscrit ancien ; c'est ce que j'ignore absolument : & le Public peut l'ignorer avec moi, sans y perdre beaucoup.

Je dirai peu de choses de ma Traduction. J'ai fait tous mes efforts pour la rendre bonne, malgré la Difficulté terrible, qu'il y a à faire passer heureusement d'une Langue dans une autre tout ce que l'Ironie a de plus fin, tout ce que la Raillerie a de plus vif, & tout ce que les Expressions figurées ont de plus hardi. Cette Difficulté est si grande, que jusqu'ici personne n'a entrepris de les surmonter ; & que je mérite le titre de Temeraire, si je l'ai tenté sans le moindre succès.

Ce que je fais d'avance, c'est que, quand j'aurois réüssi autant que je puis le souhaiter, les Beaux-Esprits Anglois ne seront pas trop contens de ma Traduction : du moins, ils ne manqueront pas d'en parler sur ce pied-là. Ce sont des gens spirituels, & judicieux, s'il y

## P R E F A C E

en a au monde; & il y auroit de la sottise à leur disputer ces qualitez: mais, ils excellent du coté de l'amour-propre autant que du coté du merite; & je n'en ai jamais vu un seul, qui parlât avec éloge d'un Livre estimé chez eux, & traduit dans un autre Langue. Il faut avouer que leur vanité se conduit à cet égard avec beaucoup de finesse: si un Ouvrage, dont ils font grand cas, déplaît aux Etrangers, c'est la faute du Traducteur; &, s'il est aprouvé, ils donnent la plus haute idée de l'Original, en faisant croire qu'il a été affoibli par la Traduction.

Ils me permettront pourtant de leur dire, qu'en parlant avec mépris généralement de tout ce qui passe de leur Langue dans une autre, ils ne peuvent que décrediter leurs Productions dans l'Esprit des gens qui réfléchissent: ils font penser, qu'il est impossible de bien traduire leurs Ouvrages; ce qui fait soupçonner naturellement, que ce qui y frappe le plus consiste plutôt dans l'Expression, que dans le Sens. Pour moi, qui suis au fait, & qui ai lu avec attention ce qu'ils ont produit de plus estimé, je ne saurois être de cette Opinion: je fais  
que

## DU TRADUCTEUR.

que leurs meilleurs Ouvrages ont une Bonté réelle, qui ne dépend pas du Langage, & dont on peut rendre à peu près l'équivalent dans toutes les Langues du Monde.

Si leurs plaintes, sur le sujet en question, a encore quelque autre motif que la vanité, je croi qu'on peut le deviner sans peine.

Les Anglois sont outrez, & libres à l'excès, dans leur tour d'Esprit, comme dans leur Conduite, & dans leurs Manieres: leur Imagination petulante s'évapore toute entiere en Comparaisons, & en Metaphores; & je suis surpris que leurs plus habiles gens ont une estime & une vénération si grande pour les Anciens, dont ils imitent si mal le Naturel & la noble Simplicité. J'avouë que d'ordinaire leurs Expressions figurées, malgré la bisarrerie d'imagination qui s'y découvre, ont un Sens admirablement exact; mais, dans le grand nombre, il s'en trouve d'extrêmement forcées, & dont il faut chercher la justesse. Quoique ces Endroits frappent & charment les Lecteurs Anglois, dont le tour d'Esprit est au niveau de celui des Auteurs, ils ne sauroient que déplaire à

## P R E F A C E.

des Etrangers d'un Esprit plus exact, & moins fougueux; &, par-là, un Traducteur sensé se voit dans l'obligation de mettre dans ses Periodes quelque degré de chaleur de moins. Les Beaux-Esprits Britanniques s'en aperçoivent; & ils prennent un effet de prudence, pour un défaut de génie, & d'imagination: ils se plaignent de ce qui merite peut-être des éloges.

Je finirai cette Préface, peut-être déjà trop longue, en avertissant que j'ai trouvé à propos de faire quelques Remarques dans les Endroits qui me paroissent pouvoir arrêter un Lecteur judicieux. Si j'avois voulu en faire assez pour rendre tout clair à des gens qui n'ont ni lecture, ni pénétration, le Commentaire auroit étouffé le Livre.



# CATALOGUE

DE PLUSIEURS

## TRAITEZ,

*Faits par le même Auteur, & dont  
il fait mention dans les Discours  
suivans, comme d'Ouvrages  
qui verront bien-tôt le jour.*

- 1 Le Caractere de l'Assortiment de  
Beaux-Esprits qu'on trouve à present  
en Angleterre.
- 2 Un Essai de Panegyrique sur le  
Nombre TROIS.
- 3 Une Dissertation sur les Productions  
principales d'une Ruë de *Londres*  
nommée *Grubstreet* \*.
- 4 Des Lettres sur la Dissection de la  
Nature Humaine.
- 5 Le Panegyrique du Monde.

6 Un

\* C'est une Ruë d'où sortent la plûpart des  
Brochures subalternes, & de ces Chançons  
qu'on peut comparer à celles du *Pont-neuf*.

*Tome I.*

A

## C A T A L O G U E.

- 6 Un Discours Analytique sur le Zèle, considéré *Histori-Theo-Physi-Logiquement*.
- 7 Histoire Generale des Oreilles.
- 8 Défense modeste de la Conduite de la Populace dans tous les Ages.
- 9 Description du Roiaume des *Absurditez*.
- 10 Un Voiage par l'*Angleterre*, fait par un Noble de la *Terre Australe* inconnuë, traduit de l'Original.
- 11 Essai Critique sur le *Jargon devot*, considéré Moralement, Physiquement, & Musicalement.



LE CONTE  
DU  
TONNEAU,

*Fait pour l'Utilité Generale*

du GENRE-HUMAIN, &

*Contenant un Abregé complet de*

Tous les ARTS & de toutes les  
SCIENCES, propres

*A INSTRUIRE & A DIVERTIR*

LES HOMMES.

Par un Membre de l'Illustre Societé

de GRUBSTREET.

*Diu multumque desideratum.*



M. DCC. XXXII.

A 2

— *Juvatque novos decerpere flores,  
Insignemque meo capiti petere inde coro-  
nam,  
Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.*

Lucret.

# DÉDICACE

Prétenduë du Libraire

A

MYLORD SOMMERS \*.

MYLORD,

PUisque l'Auteur a fait une ample Dedicace à un Prince † dont aparemment je n'aurai jamais l'honneur d'être connu, & qui est fort peu considéré par les Ecrivains de nôtre siècle, me trouvant exempt de l'esclavage que les Auteurs imposent souvent aux Libraires, je me croi sage dans ma presumption, en osant dedier à Vôtre Grandeur les Ecrits suivans, & les confier à sa protection. Je laisse au bon Dieu

\* Milord Jean Sommers, Chancelier d'Angleterre, un des hommes les plus illustres de son Age & de sa Nation. Grand Protecteur du savoir, ce qui lui attira plusieurs Dedicaces, entre autres celle de notre Auteur, qui lui avoit de grandes obligations.

† La Dedicace suivante adressée au *Prince Posterité*.

Dieu & à Votre Grandeur, à en connoître le mérite & les défauts: pour moi, je n'y comprend rien; & quand tout le monde n'y entendroit pas plus de finesse, que moi, le débit de l'Ouvrage n'en fera pas moins grand. Le nom de Votre Grandeur, brillant au frontispice du livre en lettres Capitales, me débarrassera facilement d'une Edition tout au moins; & je ne demanderois pas davantage, pour m'élever à la qualité d'*Eschevin*, que le privilege de *dedier à Votre Grandeur*, à l'exclusion de tout autre Auteur ou Libraire.

Me prevalant du droit d'un faiseur de Dedicaces, je devois ici vous donner une liste de vos propres vertus, sans avoir pourtant le moindre dessein de choquer votre modestie. Sur-tout, ce seroit ici le lieu de faire un portrait pompeux de votre générosité pour des gens qui joignent de grands talens à une petite fortune, & de vous faire entendre d'une maniere entre grossiere & délicate, que je m'entends par-là moi-même.

Je vous avouerai franchement, Mylord, que j'ai eu l'intention de suivre cette route battue, & que j'avois déjà  
com-

commencé à extraire d'une centaine d'Épîtres Dédicatoires une Quintessence de louanges applicables à Votre Grandeur, quand je fus arrêté par un accident imprevu. En jettant par hazard les yeux sur la couverture de ces Écrits, j'y trouvai en grandes lettres les mots suivans, *Detur dignissimo*; & je les soupçonnai aussi-tôt d'enveloper un sens digne d'attention.

Il arriva par hazard, qu'aucun des Auteurs que j'emploie n'entendît le Latin, quoique je les aie paiez souvent pour la traduction de livres écrits en cette langue. Je fus donc obligé d'avoir recours au Curé de ma Paroisse, qui traduisit ces mots ainsi, *que ceci soit donné au plus digne*; & son commentaire me fit comprendre, que l'intention de l'Auteur étoit que cet Ouvrage fut dédié au Genie le plus sublime du siècle pour l'esprit, le savoir, le jugement, l'Eloquence, & la Sagesse.

Là-dessus, je donne un coup de pied pour aller trouver un Poëte, qui travaille pour ma boutique, & qui demeure dans un cu-de-sac proche de ma maison. Je lui montre la version Angloise des mots en question, & je le prie de me

guider dans la recherche que je voulois faire du personnage que l'Auteur a eu dans l'Esprit.

Après avoir medité quelques momens, il me dit, que la Vanité étoit une chose qu'il avoit en horreur, mais qu'il étoit obligé en conscience de m'avouer, qu'il étoit sûr que la chose le regardoit lui-même; & en même temps il m'offrit fort obligeamment de faire pour moi *gratis* une Dedicace adressée à son propre mérite. Ne voulant pas lui disputer la superiorité qu'il s'attribuoit, je le priai de faire une seconde conjecture: eh mais! me répondit-il, ce doit être moi, ou *Mylord Somers*. De là, je fus visiter un grand nombre d'autres beaux-esprits de ma connoissance, avec grande fatigue, & grand risque de me casser le cou sur tant de degrés obscurs qui conduisent aux Galetas. C'étoit par-tout la même chose: je trouvois tous les habitans du plus haut étage dans la même admiration d'eux-mêmes, & de Votre Grandeur.

Ne croyez pas, Mylord, que je pretende debiter, comme un effet de ma propre industrie, ces mesures si bien concertées pour répondre juste à l'intention

tion de mon Auteur; j'avoué ingenuement, que je les dois à une Maxime que j'ai retenuë, & qui dit que celui, à qui tout le monde assigne la seconde place du merite, a un titre incontestable pour occuper la premiere.

Conformement à cette verité, mes visites me persuadèrent que Votre Grandeur étoit la personne que je cherchois; & aussi-tôt j'employai mes beaux-esprits à rassembler des idées & des ingrediens propres à entrer dans le Panegyrique de vos vertus.

Deux jours après, ils m'apportèrent dix feuilles de papier remplies de tous côtez; & ils me jurèrent, qu'ils avoient *saccagé* tout ce qu'on peut trouver de beau dans les caracteres de Socrate, d'Aristide, d'Epaminondas, de Caton, de Ciceron, d'Atticus, & d'autres grands Noms difficiles à retenir. Je croi pourtant que ce sont des fourbes, qui en im-  
posoient à mon ignorance; car, quand je me mis à examiner leurs collections, je n'y vis rien que moi & tout autre ne fussions aussi bien qu'eux: ce qui me fit croire, qu'au lieu de piller les anciens, mes drolles n'ont fait que copier ce que les modernes disent unanimement sur votre

Chapitre. De cette maniere, Mylord, j'en tiens pour mes cinq pistoles, que j'ai deboursées sans aucune utilité.

Si encore en changeant le titre, je pouvois faire servir les mêmes matériaux pour une autre Dedicace, comme font souvent plusieurs gens qui me valent bien, ma perte seroit réparable: mais des gens sensés, à qui j'ai communiqué ces préparatifs, y eurent à peine jetté les yeux, qu'ils m'assurèrent, qu'il n'étoit pas faisable d'appliquer tout cela à tout autre qu'à Votre Grandeur.

Je m'attendois du moins à y trouver quelque chose de la conduite de Votre Grandeur à la tête d'une armée, de votre intrepidité à monter une breche, ou à escalader une muraille\*. Je me flattois d'y voir votre illustre race descendant en ligne directe de la maison d'Au-

\* Mylord Sommers étoit un homme de Robbe, & par consequent de pareilles louanges ne lui étoient pas applicables: ainsi, l'Auteur turlupine ici finement les faiseurs de Dedicaces, qui pensent faire merveille en entassant vertus sur vertus, sans se donner la peine de discerner, s'il y a la moindre vraisemblance à les ajuster au caractère & à la profession de leurs Heros, & s'ils ne les tournent pas en ridicule, au lieu de les louer.

d'Autriche; avec vos talens merveilleux pour l'ajustement & pour la danse, & avec votre profond savoir dans l'Algèbre, les Mathematiques, & les Langues Orientales: en un mot, je m'attendois à quelque chose, où ni moi ni le public ne devions pas naturellement nous attendre. C'est-là ce qui m'auroit accommodé à merveille: car, d'aller jeter à la tête des gens la vieille Histoire de votre genie, de votre savoir, de votre sagesse, de votre justice, de votre politesse, de votre candeur, de l'égalité de votre ame dans toutes les revolutions differentes de la vie humaine, de votre discernement à déterrer le merite, & de votre promptitude à l'honorer de vos bienfaits, & mille autres lieux communs, ce seroit en vérité se moquer du monde. Qui peut ignorer, qu'il n'y a point de vertu qui concerne, tant *la vie publique*, que *la vie particuliere*, dont dans les differentes conjonctures de la vôtre vous n'aiez donné de brillans exemples? Il est bien vrai, que vous avez un petit nombre de grandes qualitez, qui auroient été inconnues à vos amis, faute d'occasion de paroître avec éclat; mais, vos Ennemis ont eu le soin

de les étaler, & de les mettre dans leur plus beau jour, en leur donnant de l'exercice.

Dans le fond, je serois bien fâché que le grand exemple de vos vertus fut perdu pour nos neveux: ce seroit grand dommage pour eux & pour vous; surtout, parce qu'il seroit si propre à servir d'ornement à l'Histoire du \* dernier Regne: mais, c'est de-là même que je tire une forte raison pour garder là-dessus le silence; des gens sages m'ont assuré que, du cours que prenoient les Dedicaces depuis quelques années, il y auroit peu d'Historiens qui voulussent y aller puiser leurs caractères.

Quoi que je fois l'homme du monde le plus porté à approuver tout, il y a un seul petit article sur lequel il me semble que les faiseurs de Dedicaces ne feroient pas mal de changer de plan. Au lieu de nous étendre si fort sur la générosité de nos Mecenas, nous ne ferions pas mal de dire un petit mot de leur patience. Pour moi, je ne puis pas faire un meilleur éloge de celle de Votre  
Gran-

\* C'est le Regne de Guillaume III., sous lequel *Mylord Sommers* a joué un Rôle considérable.

A MYLORD SOMMERS. 13

Grandeur, qu'en lui procurant un si vaste champ pour la mettre en œuvre. Je crains pourtant, que je ne puisse pas vous en faire un si grand mérite: la familiarité que vous avez eue autrefois avec tant de Harangues ennuieuses\*, & aussi inutiles pour les moins que la présente Epitre, vous rendra sans doute plus prompt à me la pardonner; sur-tout, si vous voulez bien considérer, qu'elle vient de celui qui est avec toute sorte de respect, & de vénération,

M Y L O R D,

*De Votre Grandeur, &c.*

\* Ce Seigneur, aiant été Chancelier, avoit entendu dans la Chambre des Seigneurs force Discours, & Harangues, qui n'étoient pas toutes de la même force, & de la même utilité.

## \* Le Libraire au Lecteur.

**I**L y a déjà six ans que ces *Ecrits* me sont tombez entre les mains, & je crois qu'il y avoit alors à peu près douze mois qu'ils avoient été faits: car, l'*Auteur* nous dit dans la *Préface* qui précède le premier *Traité*, qu'il l'avoit destiné pour l'année 1697; & il paroît par differens passages, qu'il les a composez environ dans ce tems-là.

Pour ce qui régarde l'*Auteur*, je n'en puis rien dire avec certitude; mais, je puis avancer avec quelque probabilité, que cette *Edition* se fait sans qu'il en sache rien: j'ai appris, qu'il croit sa copie perdue, l'ayant prêtée à une personne, qui est morte depuis, & ne l'ayant jamais revue, depuis qu'il s'en est désaisi. De maniere qu'il y a grande aparence, qu'on ignorera toujours s'il y a mis la dernière main, ou si son intention a été d'en remplir les lacunes.

Si je me mettois dans l'esprit de rendre compte au Lecteur de l'*Avanture* qui m'a rendu possesseur de ces *Ouvrages*, ce siècle incrédule prendroit sans doute tout ce que je pourrais dire là-dessus pour un vrai jargon de commerce: il est bon, par conséquent, que

\* C'est le Libraire premier Editeur de cet *Ouvrage*.

que j'épargne cette peine, & à moi, & à mon Lecteur.

On sera curieux, peut-être, de savoir pourquoi je n'ai pas plutôt donné ces Ouvrages au public : je reponds, que c'est pour deux raisons. Premièrement, j'ai cru pendant tout ce tems pouvoir m'occuper d'une maniere plus lucrative : en second lieu, j'ai toujours esperé d'entendre quelque nouvelle de l'Auteur, & de recevoir de sa part quelques avis utiles pour mon Edition. Si je me suis déterminé enfin à m'en passer, c'est que j'étois averti qu'on menaçoit sourdement le public d'une certaine Copie, qu'un des plus beaux Esprits du siècle s'étoit donné la peine de polir, ou, comme parlent nos Auteurs à la mode, qu'il avoit accommodé au goût de notre âge. Ni l'expression, ni la chose même, ne sont pas tout-à-fait nouvelles : on a déjà pratiqué cette methode avec grand succès à l'égard de Don Quichotte, de Boccacini, de la Bruyere, & d'autres Auteurs distinguez. Quelque jolie que soit cette invention, j'ai trouvé plus de franchise à donner l'Ouvrage in puris naturalibus.

Si quelqu'un veut me procurer une Clef propre à en découvrir les Mistères, je lui en serai très-obligé, & je la ferai imprimer avec plaisir.

## E P I T R E

Dedicatoire à son Altesse Royale

L E

\* PRINCE POSTERITÉ.

J'Offre ici à Votre Altesse le fruit de quelques heures de loisir dérobées aux occupations importantes dont m'accable un Emploi fort éloigné de pareils Amusemens. C'est la pauvre production d'un temps de rebut qui m'a pesé sur les épaules pendant une longue *Prorogation* du Parlement, une grande sterilité de nouvelles étrangères, & une ennuyeuse suite de jours pluvieux. Pour cette raison, & pour plusieurs autres, elle

\* Comme les Anglois n'ont point de Genre, l'Auteur donne à la *Posterité* le titre de Prince. La délicatesse Françoisise aimeroit mieux *Princesse*; mais, comme le sens de ce mot n'en détermine point le Genre, & que ce qu'on en dit ici est plutôt applicable à un Souverain, qu'à une Souveraine, je n'ai rien changé à ce titre. J'espère que le Lecteur me le pardonnera: si-non, je m'en mettrai fort peu en peine.

elle se flatte de mériter la protection de Votre Altesse, dont les vertus sans nombre, acquises dans un âge si tendre, vous font considerer des hommes, comme l'exemple futur de tous les Princes à venir. A peine Votre Altesse est elle sortie du berceau, que déjà tout le monde savant appelle à ses décisions, avec la resignation la plus humble & la plus soumise; persuadé, que le sort vous a destiné à être l'unique arbitre des productions d'esprit, qui fourmillent dans notre âge, cet âge si accompli, & qui se distingue par une si grande politesse. Le nombre des appellans est si prodigieux, qu'il étonneroit tout autre Juge d'un Genie plus limité que le vôtre.

Mais, Monseigneur, il semble qu'on envie à V. A. des décisions si glorieuses. Je sai de bonne part que la personne \*, à qui on a confié le soin de votre éducation, a resolu de vous tenir dans une ignorance generale de nos savans efforts, dont l'examen vous appartient par un droit héréditaire. La Hardiesse de ce personnage me paroît étonnante. Quoi! Il osera vous persuader à la face du Soleil, que notre siecle est plongé  
dans

\* Le Temps.

dans l'ignorance, & qu'il a produit à peine un seul Auteur dans quelque Genre d'écrire que ce soit? Je fais fort bien, que quand Votre Altesse sera parvenue à un âge plus meur, & qu'elle parcourra *le savoir* de tous les siècles, elle aura trop de curiosité pour ne pas s'informer des Auteurs de l'âge qui précède immédiatement le sien. Mais, qu'arrivera-t-il? Cet insolent va les réduire, dans le détail qu'il vous en prépare, à un nombre si méprisable, que j'ai honte de l'exprimer. Quand j'y pense, ma bile s'échauffe, mon zèle me ronge, j'en suis au désespoir pour l'amour de ce corps de Beaux-Esprits aussi vaste que florissant: je le suis encore plus pour l'amour de moi-même; contre lequel il nourrit dans son cœur des desseins d'une malignité toute particulière.

Il est assez vrai-semblable, que lorsqu'un jour V. A. jettera un œil attentif sur ce que j'écris à présent, elle aura quelque dispute avec son \* Gouverneur, sur la vérité de ce que j'ose affirmer ici; & qu'elle lui commandera d'offrir à ses yeux quelques-uns de nos fameux Ouvrages. Je suis si bien informé de ses

ma-

\* Le Temps.

malignes intentions, que je fai d'avance ce qu'il vous dira là-dessus. Pour toute reponse, il vous demandera, où sont ces ouvrages, ce qu'ils sont devenus; &, en vous faisant voir *qu'ils n'existent plus*, il prétendra vous démontrer par-là qu'ils n'ont jamais existé. *Qu'ils n'existent plus!* Grand Dieu! Qui les a égarez? Sont-ils abimez dans des goufres impénétrables? Helas! ils avoient assez de legereté pour nager éternellement sur la surface de l'Univers. A qui en est donc la faute, si non à celui \* qui leur a attaché aux talons un fardeau assez péfiant pour les enfoncer jusqu'au centre de la Terre? Leur essence même est-elle détruite? Ont-ils été noiez dans des potions Medicinales? Le feu des pippes allumées leur a-t-il fait souffrir le martire? Quel insolent les a derobez aux yeux des hommes, pour les faire perir dans un réduit fecret, au service d'un maître qui ne vit jamais la lumiere du jour?

Il faut que je me décharge le cœur, & que je mette V. A. au fait de la cause veritable de cette destruction universelle. Je vous conjure de remarquer cette Faux lar-

\* Le Temps.

large & redoutable, dont votre Gouverneur affecte de s'armer la main; observez, je vous prie, la longueur, la force, la dureté, & le tranchant de ses dents & de ses ongles; prenez garde à son Haleine empestée, qui répand la corruption sur tout; & jugez, s'il est possible au papier & à l'ancre de cette generation, de soutenir un siege contre un ennemi qui l'attaque avec tant d'armes irresistibles? Plût au Ciel, Monseigneur, que vous prissiez un jour la genereuse résolution de desarmer ce furieux & tyrannique *Maire du Palais*, & que vous missiez ainsi votre Souveraineté hors de Page.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail des mesures que prend votre barbare Gouverneur, pour réussir à détruire les plus nobles Ecrits de ce siecle; il suffira de dire à V. A., que de plusieurs milliers de livres, qui paroissent pendant une seule année dans notre fameuse Capitale, il n'y en a pas un dont on entende parler, après que le Soleil a achevé sa carrière annuelle: Malheureux Enfans, qu'on voit périr avant qu'ils aient seulement assez appris de leur langue maternelle pour implorer  
la

la pitié de leur Persecuteur! Il étouffe les uns dans leurs berceaux, il effraye tellement les autres qu'ils meurent dans les convulsions, il demembre ceux-ci peu à peu, il écorche tous vifs ceux-là, il en sacrifie des bandes entières à *Moloch*, & le reste infecté de son HALEINE languit & meurt de Consomtion.

Ce qui me touche le plus vivement dans ce malheur general, c'est le sort du corps de nos Versificateurs, de la part desquels je presenterai au premier jour une Requête à Votre Altesse, signée de cent trente six Suplians du premier rang, dont pourtant les productions immortelles ne feront peut-être jamais honorées de vos regards. Le moindre d'entr'eux ne laisse pas de briguer la couronne de Laurier avec autant d'humilité, que d'ardeur, & de fonder ses pretentions sur quelques volumes de fort bonne mine. En dépit d'un droit si bien fondé, votre injuste Gouverneur a consacré à une mort inévitable les œuvres de tant de personnages illustres, ces œuvres dignes de braver la durée des siècles; & pourquoi? C'est uniquement pour faire accroire à Votre Altesse, que  
no-

notre âge n'a pas donné naissance à un seul Poëte.

Nous confessons tous, que l'Immortalité est une grande Déesse; mais, en vain lui offrons-nous nos vœux & nos sacrifices. Votre Gouverneur, qui a usurpé le sacerdoce dans le temple de cette Divinité, aussi avide qu'ambitieux, les intercepte & les devore tous.

Affirmer que notre siècle est absolument ignorant, & destitué de toutes sortes d'Auteurs, me paroît dans le fond une thèse si fausse & si hardie, que je m'imagine quelquefois, qu'on peut faire voir le contraire par des démonstrations formelles. Il est bien vrai, que, quoique leur nombre soit prodigieux, & leurs productions innombrables, ils disparoissent de la Scene avec tant de rapidité, que non seulement ils échappent à notre memoire, mais qu'ils semblent tromper nos yeux.

Pour faire voir à V. A. jusqu'à quel point ces apparitions sont momentanées, je lui dirai que, lorsque je pris le dessein de vous adresser la presente Epitre, j'avois envie de l'accompagner d'un Catalogue de Titres, comme d'une preuve autentique de ce que je viens d'avancer

vancer touchant nos *Ecrivains*, & leurs *Ouvrages*. J'avois vu ces *Titres* fraîchement attachez au coin de chaque ruë ; mais, quand je revins, quelques heures après, pour les copier, je les vis tous déchirez, & leurs *Succeffeurs* briller à leur place. Je m'informai de leur destinée chez les *Libraires*, & chez les *Amateurs* de la *Lecture* ; mais, mes recherches furent vaines : la memoire en étoit perduë parmi les hommes ; leur place même n'étoit plus à trouver. L'étonnement, que me donna ce Phenomene, me fit passer pour un *Campagnard*, ou pour un *Pedant* destitué de gout & de politesse, & peu versé dans tout ce qui se passe dans les meilleures *Compagnies* de la *Cour* & de la *Ville*.

Conformement à cette triste experience, je puis bien assurer à *V. A.*, qu'il y a parmi nous de l'esprit & du savoir copieusement ; mais, pour le prouver en détail, c'est une entreprise trop scabreuse pour une capacité aussi mince que la mienne.

Permettez-moi, *Monseigneur*, d'éclaircir ce que je viens de dire par une comparaison. Si, pendant un temps orageux, j'ose soutenir à *Votre Altesse*,  
que

que près de l'Horizon il y a un grand nuage de la figure d'un ours, un autre vers le Zenith avec une tête d'âne, un troisième vers l'Occident avec des griffes de Dragon; & si vous attendez seulement un petit nombre de minutes à en examiner la vérité: il est certain, que tout ce que je viens de voir sera changé de figure & de position. De nouveaux nuages se feront lever; & la seule chose, sur laquelle vous conviendrez avec moi, c'est que le ciel est couvert de nuées: mais, vous soutiendrez, que je me suis mépris grossièrement par rapport à leur forme, & à leur situation. Quoique cette preuve doive être suffisante pour fermer la bouche à Votre Gouverneur, je prévois pourtant, qu'il insistera, & qu'il vous pressera de nouveau. Qu'est devenu donc, vous demandera-t-il, la quantité terrible de papier, qui doit avoir été employé dans un si grand nombre de volumes? Odieuse difficulté, à laquelle je ne fais comment répondre. Il y a trop de distance entre Votre Altesse & moi, pour vous envoyer, comme témoin oculaire, à des *Fours*, & à certains endroits les plus nécessaires & les moins respectez des  
mai-

maisons. Présenterai-je à vos yeux quelques lanternes crasseuses, ou les fenêtres de quelque sale temple de Venus? Les livres, Monseigneur, ressemblent à leurs Auteurs: ils n'ont qu'un seul chemin pour entrer au monde; mais, ils en ont dix mille pour en sortir, & pour n'y retourner plus.

Je proteste à Votre Altesse, dans l'intégrité de mon cœur; que ce que je vais dire à présent est vrai à la lettre, dans l'instant même que j'écris ceci. Pour les catastrophes qui peuvent arriver avant qu'il soit en état d'être lu, je ne suis garant de rien. Je vous supplie pourtant de l'agréer comme un échantillon de notre érudition, de notre genie, & de notre politesse.

Je vous assure donc en homme d'honneur, qu'actuellement il existe dans notre Capitale un homme nommé *Jean Dryden*, qui a fait imprimer depuis peu une traduction de *Virgile*, in fol., bien reliée; & si l'on en vouloit faire une exacte recherche, je crois qu'à l'heure qu'il est on pourroit encore parvenir à la voir. Il y en a encore un autre intitulé *Nabuz*

\* *Tate*, qui est tout prêt à déclarer sous

Tome I.

B

ser-

\* Nom d'un Poëte.

ferment, qu'il a donné au public plusieurs rames de papiers tous chargez de vers, dont & l'Auteur & le Libraire sont encore en état de produire quelques copies authentiques; ce qui prouve la malignité du monde, qui semble faire un secret de toute cette affaire. Il y en a un troisiéme connu sous le nom de *Thomas d'Urfey*, Poëte d'une capacité vaste, d'une érudition immense, & d'un Genie universel. Je connois encore un certain *Rymer*, & un certain *Dennis*, tous deux Critiques d'une grande Profondeur. J'aurois tort d'oublier le Docteur *Bentley*, qui a écrit près de \* mille pages d'un savoir infini, pour nous donner une idée veritable & exacte d'une certaine Querelle de très-grande importance, qu'il a eüe avec un Libraire. C'est un Auteur d'un esprit aussi sublime qu'agréable; le premier homme du monde, pour la fine plaifanterie, & pour les faillies vives.

Je puis protester encore à V. A. que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, la personne de *Guillaume Wotton*, qui  
a

\* L'Ouvrage de Bentley sur les *Épîtres de Phalaris*.

a fait un volume \* de fort belle taille contre une des grandes † Amies de Votre Gouverneur, duquel pour cette raison il ne doit pas attendre la moindre grace. Il est vrai, qu'il s'y est pris de la manière la plus civile, la plus polie, la plus galante, la plus digne d'un Gentilhomme. D'ailleurs, tout cet Ouvrage est rempli de decouvertes, aussi estimables pour leur nouveauté, que pour leur utilité: il est embelli & relevé par des traits d'esprit si vifs, si piquans, si convenables au sujet, qu'on lui feroit tort de ne le pas considerer comme seul digne de faire un attelage avec le venerable Docteur dont je viens de parler.

Si je voulois entrer dans un plus grand detail, je pourrois charger un volume entier d'éloges dûs à mes illustres contemporains. J'ai entrepris de leur rendre cette justice dans un § Ouvrage de plus longue haleine, où j'ai résolu de tracer le caractère de toute la bande de nos beaux esprits: j'y depeindrai leur  
figu-

\* Reflexions sur le Savoir ancien & moderne.

† L'Antiquité.

§ Voyez le Catalogue qui precede le Titre.

Figure en grand, & leurs Genies en mignature.

En attendant, je prens ici la hardiesse, Monseigneur, d'offrir à V. A. un extrait fidelle, tiré du corps universel de tous les Arts, & de toutes les Sciences; & je le destine entierement à votre divertissement, & à votre instruction. Je ne doute en aucune maniere, que Votre Altesse n'en fasse le même usage, & n'en tire les mêmes fruits considerables, que plusieurs jeunes Princes de notre Age ont tiré d'un grand nombre de volumes faits exprès pour faciliter leurs études \*.

Puisse V. A. avancer en savoir & en vertu, comme elle avance en âge; puisse-t-elle effacer un jour la reputation de ses Augustes Ancêtres. Ce sont les vœux ardens & continuels de celui qui se fera toujourns une gloire d'être,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse, &c.

Decemb. 1697,

\* Les Auteurs Classiques *in Usum Delphini.*



# PREFACE.

LES Beaux-Esprits de notre Age étant fort remarquables, par leur nombre & par leur pénétration, ils commencent à causer des frayeurs mortelles aux *Mattadors* de l'État, & de l'Eglise. Ces hommes vénérables tremblent à la seule idée que leurs spirituels ennemis pourroient bien employer le loisir d'une longue paix à faire des breches dans les endroits foibles de la Religion & de la Politique. Après avoir médité long-tems sur les moïens de prevenir ces desseins dangereux, d'é mousser les curieuses recherches de ces ennemis publics, & de les détourner d'une matiere si delicate, ils se sont arrétez unanimement à un projet dont l'exécution coutera beaucoup de temps & de peines. Le danger cependant s'augmente d'heure en heure; & il y a tout à craindre des nouvelles recruës de beaux esprits, tous équippez d'encre, de papier, & de plumes, & prêts à paroître en bataille, au premier ordre, avec leurs

armes offensives, dans la vaste Campagne *des Brochures*. Par conséquent, ce n'est pas sans raison qu'on a jugé absolument nécessaire de se servir de quelque prompt expédient, en attendant que la grande entreprise, dont je viens de parler, soit en état d'être exécutée.

Il y a quelques jours, que dans un grand *Comité* où l'on déliberoit sur ce sujet, un homme d'un esprit très-subtil remarqua que c'est une coutume parmi les gens de Mer, quand ils rencontrent une Baleine, de lui jeter un Tonneau vuide, pour l'amuser & pour la détourner d'attaquer le vaisseau même. On se mit d'abord à interpreter cette Parabole. Par la Baleine, on entendit le \* *Leviathan de Hobbes*, qui se plait à secouer & à ballotter tous les Systèmes de Religion, dont il y a plusieurs qui sont secs, creux, sujets à corruption, & qui font d'autant plus de bruit, qu'ils sont vuides. C'est de ce *Leviathan*, qu'on dit que nos redoutables genies empruntent la plùpart de leurs armes pernicieuses. Le Vaisseau passa, comme il est naturel,

pour

\* Livre très-estimé de plusieurs personnes, mais qui paroît très-dangereux à d'autres.

pour le type de la Société civile. La grande difficulté fut de donner un sens juste au *Tonneau*; mais, après un long débat, il fut résolu de le conserver dans le sens literal; &, pour empêcher nos Leviathans d'aujourd'hui de balotter la Société humaine, qui d'elle même n'est que trop sujette à voguer sans rames & sans voiles, on décréta, qu'il falloit les amuser par un CONTE DU TONNEAU. On me fit l'honneur de m'en donner la commission, comme ayant, pour m'en acquitter, des dispositions passablement heureuses.

C'est dans cette vuë, que je donne au Public le *Traité* suivant, qui pourra servir, par *interim*, de jouet à notre bande quiète de Beaux-Esprits, en attendant qu'on mette la dernière main à notre grand Ouvrage, sur lequel il est bon de donner ici en passant quelques lumières au Lecteur benevole.

\* Notre intention est d'ériger un grand College, capable de contenir neuf

B 4

mil-

\* L'intention de l'Auteur est ici de depeindre l'ignorance, & les mauvaises mœurs, des petits-maitres Anglois, qui ne laissent pas de se mêler de décider étourdiment des matieres les plus graves.

mille sept cens & quarante quatre personnes; ce qui, par un calcul modeste, monte à peu près au nombre courant des *Beaux-Génies* de notre Ile. Ils doivent être partagez dans différentes classes, selon leur différent tour d'esprit. L'entrepreneur lui-même en doit donner au premier jour un plan exact, auquel je renvoie le Lecteur curieux; me contenant de lui donner ici une foible idée d'un petit nombre des classes principales. Telles sont: une grande Classe *Pederastique* \* dirigée par des maîtres de langue François & Italiens; la Classe pour apprendre à épeller, vaisseau d'une étendue prodigieuse; la Classe des Lunettes; la Classe des Juremens; la Classe de la Critique; la Classe de la Salivation; la Classe de la Science d'aller à cheval sur un Baton; la Classe de la Poesie; la Classe de l'Art de foeter le Sabot; la Classe de l'Hypocondre; la Classe du Feu; & un grand nombre d'autres, dont la liste pourroit devenir ennuieuse. Personne ne sera admis comme membre de ce College, sans apporter un Certificat de Bel-Esprit, signé par deux personnes capables d'en juger, & à ce commises.

II

\* Sujette au Peché Philosophique.

Il est temps de finir cette parenthèse, pour revenir au but principal de ma Préface.

Je puis dire sans vanité, qu'une Préface est une pièce d'esprit dont je connois fort bien le point de perfection: plutôt au ciel, que j'eusse assez d'habileté pour y arriver. Trois fois j'ai mis mon imagination à la gêne, pour en faire une, dont le tour fut de mon invention; & trois fois mes efforts ont été infructueux. Je ne m'en étonne point: mon génie a été mis à sec par le Traité même que je publie ici.

Il n'en est pas ainsi de mes féconds Confreres les Modernes, qui ne se laissent jamais échapper une Préface, ou une Épître Dedicatoire, sans la distinguer par quelque trait propre à étonner le Lecteur à l'entrée de l'Ouvrage, & à exciter en lui une impatience merveilleuse pour ce qui va suivre. Tel étoit ce coup de maître d'un Poète fort ingénieux, qui, pour ne rien dire de commun, se compare lui-même au Boureau, & son Mécenas au Criminel. Voilà ce qui s'appelle *insigne, recens, indictum ore alieno.*

*Rare & sublime effort d'une imaginative, Qui ne le cede en rien à personne qui vive.*

Dans mon *Cours de Prefaces* que j'ai fait, cours aussi noble qu'utile, j'ai remarqué plusieurs traits de la même force. Je ne ferai pas l'affront aux Auteurs de tirer ces traits de leur place, afin de les insérer ici: je fais trop, que rien n'est plus délicat, & moins capable de souffrir le transport, qu'un bon-mot à la moderne.

Il y a des choses qui sont infiniment spirituelles *aujourd'hui*, ou à jeun, ou dans un tel lieu, ou à huit heures, ou entre la poire & le fromage, ou dites par Monsieur un tel, ou dans une matinée d'Été; qui sont aneanties, par le moindre changement de situation, ou d'application. C'est ainsi que l'esprit a ses promenades limitées, dont il ne sauroit s'éloigner de l'épaisseur d'un cheveu, sans courir risque de se perdre absolument. Nos Modernes ont trouvé l'art de fixer ce Mercure, en l'attachant aux tems, aux lieux, & aux personnes. Il y a tel trait d'esprit, qui ne sauroit sortir dans son entier de la place de \* *Covent-garden*;

\* Marché dans la Ville de Londres.

*den* : il y en a tel, qui n'est intilligible que dans un coin de *Hide-park* \*

J'avouë que je suis quelquefois touché d'une douleur sincere, en songeant que tant de *passages assaisonnez par la mode*, auxquels je vais donner l'effort dans mon Ouvrage, seront hors de vogue, au premier changement de décorations. Je suis pourtant trop sincere, pour ne pas approuver ce gout de notre âge : je voudrois bien favoir pourquoi nous nous mettrions en frais, pour fournir d'esprit les siècles futurs ; puisque les précédens n'ont pas songé à faire de pareilles provisions pour nous. Du moins, c'est-là mon sentiment, parce que c'est celui de nos Critiques les plus modernes, & par conséquent les plus orthodoxes.

L'envie cependant que j'ai, que toutes les personnes accomplies, qui ont acquis *une part* dans le gout qui doit avoir cours dans le present mois d'Août 1697., puissent pénétrer jusqu'au fond du sublime, qui regne dans tout mon Ouvrage, m'oblige d'établir ici en leur

B 6

fa-

\* C'est le Cours, où les gens de qualité se promettent en Carosse, dans les mêmes vuës qu'en le fait par tout ailleurs.

faveur la maxime generale que voici. Tout Lecteur, qui fouhaite d'entrer comme il faut dans les pensées d'un Auteur, ne fauroit mieux faire, que de se placer dans la situation où se trouvoit l'Auteur lui-même à mesure que chaque passage important couloit de sa plume. Rien n'est plus propre que cette methode à lier l'Auteur & le Lecteur par une correspondance exacte d'idées. Pour faciliter au public cette methode si delicate, autant que les bornes d'une Préface le peuvent permettre. Je lui dira d'abord, que les Pieces les plus raffinées de mon Traité ont été mises au monde dans un lit placé dans un Galetas. Il faudra encore que, pour des raisons que je trouve bon de garder par devers moi, j'ai jugé à propos d'éguiser souvent mon genie par la faim; & que tout l'Ouvrage a été commencé, continué, & fini pendant un long Cours de Medecine, & une grande disette d'argent.

Il faut, par consequent, que le Lecteur benevole, s'il veut pénétrer dans un grand nombre de mes plus brillantes pensées, s'en rende l'entrée facile, en s'y preparant dûment selon les instructions que je viens de lui donner. C'est-là mon principal *Postulatum*. Com-

Comme je fais profession de m'accommoder en tout au gout des Modernes, j'ai grand' peur qu'on ne me reproche d'avoir poussé ma Préface si loin, sans déclamer, selon la coutume, contre cette *multitude d'Ecrivains*, de laquelle *toute la multitude des Ecrivains* se plaint avec tant de raison. Je viens justement de parcourir une centaine de Préfaces, qui, dès l'entrée, adressent au public leur justes plaintes sur un desordre si criant. J'en ai retenu un petit nombre d'exemples, que je vai exposer aux yeux du Lecteur avec toute l'exactitude, que ma memoire me voudra permettre. Une de ces Préface commence ainsi :

*Se mettre dans l'esprit d'être Auteur, dans un temps où la Presse fourmille, &c.*

Une autre,

*La taxe qu'on a mise sur le papier ne diminue pas le nombre des petits Ecrivains qui infectent, &c.*

Une autre,

*Quand chaque GARÇON BEL-ESPRIT.*  
B 7 *prend*

*prend la plume en main, il est ridicule d'entrer dans le Catalogue, &c.*

Une autre,

*Lorsqu'on remarque quelle Friperie accable à présent la Presse, &c.*

Une autre,

*Monsieur,*

*C'est uniquement pour obéir à vos ordres, que je me fais imprimer. A moins d'une raison de cette force, qui voudroit se mettre au niveau de cette Populace de petits Auteurs, &c.*

J'avouë que l'objection, qu'une coutume si bien établie fournit contre moi, est forte. On me permettra pourtant d'y répondre en deux mots. Premièrement, je suis fort éloigné de croire, que le nombre des Auteurs soit préjudiciable à notre Nation; & je crois avoir vigoureusement plaidé pour le contraire dans plusieurs endroits de mon Ouvrage. En second lieu, je ne comprends pas trop bien le procédé qu'on veut me donner pour modelle. J'ai observé qu'un  
bon

bon nombre de ces Préfaces polies sont de la même main, & quelles sont composées justement par ceux-là, qui accablent le public par les productions les plus *volumineuses*. Le Lecteur ne trouvera pas mauvais, j'espère, que je lui debite là-dessus un petit Conte.

Un Charlatan, s'étant posté dans la Place nommée *Leicester-fields*, avoit attiré autour de lui une Assemblée des plus nombreuses. Un de ceux qui la composoient étoit un gros drolle, qui étoit presque étouffé par la presse. Il s'écrioit à tout moment, *Bon Dieu ! quelle chienne de canaille s'est attroupée ici ? Eh, je vous prie, bonnes gens, faites un peu de place. Quel Diable peut avoir mis ensemble cette populace abominable ? Au Diable soient les marauts, qui me pressent de cette force ? Homme de bien, au nom du Seigneur, ôtez de-là votre coude.* Un Tisseran, qui se trouvoit tout près de cet animal plaintif, n'étant à la fin plus maître de son indignation, & le regardant de travers : *Que la peste vous crève, dit-il, Bœuf engraisé que vous êtes. Dites-nous, au nom du Diable, qui d'entre nous tous contribue autant à la presse que vous ? Ne voyez-vous pas que*

. votre

*votre chienne de Figure prend plus de place que cinq autres? La place n'est-elle pas autant à nous qu'à votre bédaine? Mettez vos diables d'intestins dans une espace raisonnable, & il y aura place pour nous tous.*

En voilà bien assez sur ce sujet.

Il me reste encor à avertir mes Lecteurs, qu'il y a certains privileges communs à tous les Ecrivains, dont je me flatte qu'on me laissera jouir en repos. Une de ces prerogatives veut que dans les endroits, où l'on ne m'entendra pas, on supposera qu'il y a quelque chose de profond & d'utile, caché sous ces ténèbres : une autre, que tout ce qu'on verra en lettres italiques sera censé contenir quelque chose d'extraordinaire, ou dans le genre fleuri, ou dans le genre sublime.

Pour ce qui regarde la Liberté que j'ai cru pouvoir prendre quelque fois de me louer moi-même, il n'est pas necessaire de l'excuser; puisque cette pratique est fondée sur l'autorité suffisante d'un grand nombre d'illustres exemples.

Je dois remarquer, qu'anciennement l'Eloge étoit une Pension, qu'on recevoit

voit de la main du public ; mais, les Modernes, voiant qu'il y avoit trop de peine à la recueillir, ont depuis peu pris sagement le parti d'acheter le *Fief* tout entier. Depuis ce tems, ils en possèdent le domaine à pur & à plein, & ils jouissent du revenu, comme ils le trouvent à propos. C'est pour cette raison, que quand un Auteur fait son propre Panegyrique, il se sert d'une espece de *formulaire*, par lequel il declare le droit qu'il a d'en user ainsi, & qui consiste d'ordinaire dans ces paroles, *je parle sans vanité*. Ce qui marque clairement, qu'il se croit autorisé par quelque autre titre que *l'amour-propre*. Comme la repetition de ce *formulaire* pourroit être ennuieuse à la fin, j'avertis ici une fois pour toutes, que dans toutes les occasions où je rends justice à mes propres talens, ledit *formulaire* est sous-entendu.

Je sens ma conscience fort au large de ce que, dans tout le cours d'un Traité si travaillé & si utile, je n'ai pas donné l'effor au moindre petit-trait de Satire ; ce qui est l'unique article, sur lequel je me suis hazardé à m'éloigner des fameux modelles, que ma Patrie a produits  
dans

dans notre âge. J'ai observé, que quelques esprits satiriques agissent avec le public de la même manière, qu'un maître d'école traite un méchant garçon qu'il vient fraîchement de foéter pour le rendre meilleur. Il commence par lui mettre devant les yeux toutes les particularitez du cas, qui est le motif de la correction: il s'étend ensuite sur la nécessité du chatiment; & il finit chaque période par un bon coup de verges.

Si j'entens quelque chose dans les affaires de ce Monde, nos Censeurs feroient fort bien de s'épargner la peine de donner tant de *coups de fouet* inutilement. Il n'y a pas dans toute la nature un membre plus dur, & plus couvert d'un calus impénétrable, que les parties postérieures du public, qui sont également insensibles, soit qu'on les attaque à coups de pied ou à coups de verges. D'ailleurs, plusieurs de nos *Satiriques* me paroissent être dans une grande erreur, en s'imaginant, que, parce que les orties piquent, toutes les autres mauvaises herbes doivent avoir la même propriété. Cette comparaison ne tend en aucune manière à diminuer l'opinion, qu'on doit avoir du mérite de ce dignes Auteurs;

teurs; car, c'est une chose très-connuë parmi les Naturalistes, que les mauvaises herbes ont la prééminence sur tous les vegetaux. C'est pourquoi le premier \* Monarque de toute notre Ile, dont le gout étoit si subtil & si raffiné, fit très-sagement, en ôtant la Rose du Collier de notre Ordre, pour mettre le Chardon à la place. De-là de profonds Antiquaires ont conjecturé, que la démangeaison satyrique, qui s'étend si fort parmi nous, nous est venuë du Nord de l'Ile. Puisse-t-elle fleurir long-temps ici; puisse-t-elle regarder de haut en bas le mépris des hommes, & égaler son dédain pour le public à l'insensibilité qu'il a pour ses plus rudes coups; que sa propre stupidité, ni celle de ses partisans, ne l'empêche pas de pousser ses généreux desseins; & qu'elle se souviene toujours qu'il en est de l'esprit comme d'un rasoir, qui n'est jamais si propre à faire des balafres, que quand il a perdu son tranchant.

Qu'elle n'oublie pas que ceux, dont les Dents sont trop pourries, pour pouvoir

\* Jaques premier, grand Docteur & petit Prince: on a fort joliment dépeint son caractère, & celui de la Reine Elisabet, dans ce seul vers Latin. -

*Rex erat Elisabet, nunc est Regina Jacobus.*

voir mordre vigoureusement, font très-bien qualifiez pour suppléer à ce défaut par leur Haleine.

Je ne suis pas susceptible de cette basse jalousie, qui pousse le vulgaire à mépriser les talens qui sont au-dessus de sa portée; & je suis très-porté à rendre justice à cette Secte de nos Beaux-Esprits Britanniques. J'espère aussi, que ce petit Panegyrique aura l'honneur de lui plaire, puisque j'y sacrifie mes propres intérêts à sa gloire.

Il faut avouer aussi, que la Nature même a mis les choses sur un tel pied, que, par la Satire, on acquiert de l'honneur & de la réputation à meilleur marché, que par aucune autre production de l'esprit.

Il y a un certain Auteur ancien, qui propose comme un problème, Pourquoi les *Dedicaces*, & d'autres *assortimens de flatterie*, ne roulent que sur de vieux lieux-communs tout rouillez, sans la moindre teinture de nouveauté? Pourquoi elles sont si capables de jeter le Lecteur Chrétien dans le degout, & même, si l'on n'en prévient promptement l'effet, de répandre la lethargie generalement par tout le Royaume: au lieu

lieu qu'il y a fort peu de Satires, qui n'attirent l'attention du public par quelque chose de singulier ?

On attribue d'ordinaire cette malheureuse destinée des Eloges à un défaut d'invention dans ceux qui se mêlent de les débiter ; mais, à tort : la véritable solution de cette difficulté est aisée & naturelle. Les Materiaux du Panegyrique, étant renfermez dans des bornes très-étroites, ont été épuisez il y a long-tems : car, comme la fanté est unique, au lieu que les maladies sont nombreuses, & reçoivent de jour en jour quelques nouvelles compagnes ; de même, les vertus sont en petit nombre, mais les vices & les extravagances sont innombrables, & le tems y ajoute continuellement quelque nouvelle espece. Ainsi, tout ce qu'un pauvre Auteur peut faire, c'est d'apprendre par cœur une liste des Vertus Cardinales, & de les prodiguer à son Heros, ou à son Mecenas. Il a beau les accommoder de différentes manières, & jeter quelque variété dans ses Phrases, le Lecteur est bientôt au fait ; il voit bientôt au travers de toute cette différence de sources, *que tout cela n'est que*

*que du \* Cochon.* L'Auteur n'en peut mais : nos expressions ne fauroient aller plus loin que nos idées ; & , quand celles-ci font épuisées , les termes doivent de nécessité subir le même sort.

Mais , quand même le sujet du Panegyrique seroit aussi fécond que celui de la Satire , il ne seroit pas difficile pourtant de trouver la raison véritable , qui rend la dernière plus favoureuse que l'autre.

L'Eloge ne roulant d'ordinaire que sur une personne à la fois , qu'il nomme , ou qu'il désigne clairement , doit par-là , de nécessité , exciter l'envie de ceux qui n'ont point de part au gâteau , & souffrir de leur mauvaise humeur. Mais , la Satire ne nomme point les originaux de ses portraits : elle semble *viser à tous les hommes* ; & , graces à notre vanité , aucun individu humain ne s'en croit l'objet particulier. Chacun rejette sagement sa part du fardeau sur les épaules du Monde entier , qui sont assez larges dans le fond pour le soutenir.

Cette vérité d'expérience m'a fait réfléchir.

\* L'Auteur fait allusion ici à un Repas , dont parle Plutarque , où tous les mets n'étoient que du *Porc* différemment assaisonné.

fléchir plusieurs fois sur la différence qu'il y a à cet égard entre l'Angleterre & l'ancienne Athenes Dans la République d'Athenes c'étoit le droit héréditaire de chaque Citoien, de chaque Poète, d'attaquer publiquement, & même de jouer sur le Theatre, les personages les plus illustres, un *Créon*, un *Hyperbotus*, un *Alcibiade*, un *Demosthene*. On les nommoit même, afin que le public n'en prétendit point cause d'ignorance. Le moindre mot, au contraire, qui sembloit réfléchir sur le Peuple en general, étoit aussi-tôt relevé & s'attiroit une punition exemplaire, quelque distinguée que fut la personne qui eut eu l'audace de le lacher.

Chez nous, c'est justement le Revers de la Medaille; on y peut employer en sûreté toute la force de son éloquence contre la Société en general, & dire en face à tout un Auditoire même ses veritez les plus odieuses.

Vous pouvez déclarer hardiment, *que tous les hommes ont pris des chemins tortus; qu'il ne reste plus au monde un seul homme integre; que notre âge est la lie des siècles; que la sceleratesse & l'athéisme se repandent parmi nous comme des maladies*

*ladies contagieuses; que la bonne-foi a quitté la Terre avec Astrée.* Vous pouvez vous étendre sur de pareils lieux-communs aussi nouveaux que brillans, autant que votre éloquente bile le trouve à propos; &, quand vous aurez fini, tous les auditeurs vous en feront gré, comme à un Orateur, qui vient de répandre un beau jour sur les veritez les plus utiles, & les plus précieuses.

Je dis plus: vous ne courrez aucun risque, que celui d'épuiser vos poumons, en prêchant dans l'Eglise de *Covent-garden* contre les *Airs petits-mâtres*, contre la Fornication, & quelque chose de pis encore. Vous avez la liberté, en celle de *Whitball*\*, de declamer contre l'Orgueil, la Dissimulation, & la Bassesse de se laisser gagner par des présens: dans celle, qui est la plus fréquentée par les gens de Robbe, vous pouvez attaquer avec fureur l'Injustice & la Rapine; & dans une Chaire bourgeoise, au milieu de la Cité, personne ne vous contestera le droit de vous emporter contre l'Avarice, l'Hypocrisie, & l'Extorsion. Ce n'est qu'une *balle* jettée à tout hazard au milieu

\* L'Eglise de la Cour.

lieu du Peuple; chaque Auditeur est armé d'une raquette, & fait habilement éloigner la balle de lui & la renvoyer dans la multitude.

Mais, d'un autre côté, n'allez pas vous tromper assez grossièrement sur la nature des choses, pour vous laisser échaper en public le moindre mot touchant un *tel*, qui a fait mourir de faim la moitié d'une Armée navale, & qui a empoisonné le reste; ni touchant un autre, qui s'atache assez aux véritables principes de l'amour & de l'honneur, pour ne paier aucunes dettes, excepté celles qui concernent le Jeu, & les Courtisanes. Ne dites rien d'un troisième, qui troque les grands biens de ses Ancêtres contre les maladies les plus infames. Taisez-vous sur le Chapitre de Paris, qui, gagné également par *Venus*, & par *Junon*, écoute tout leur plaidoié en dormant. Ne vous émancipez pas sur le chapitre de cet Orateur, qui fait de longues Harangues dans le Senat, avec beaucoup de méditation, très-peu de sens, & fort mal-à-propos. Quiconque ose entrer étourdiment dans un pareil détail doit s'attendre à être emprisonné, poursuivi en justice, comme un Ca-

l'omniateur, & déclaré coupable du crime qu'on nomme \* *Scandalum Magnatum*.

Mais, je ne songe pas que je m'étends sur un sujet, où je ne suis nullement intéressé, puisque je n'ai, ni talent, ni inclination, pour la Satire. A cela près, je suis si satisfait de tout le cours présent des affaires humaines, que je prépare déjà depuis plusieurs années les Matériaux d'un *Panegyrique du Genre Humain*, auquel j'ai dessein d'ajouter une seconde Partie intitulée, *Defense modeste du Procédé de la Populace dans tous les Ages*.

J'avois quelque envie de joindre l'un & l'autre de ces Traitez à cet Ouvrage-ci,

\* C'est le Crime de medire des gens titrez, contre lequel les Loix de l'Angleterre sont très-sevères; mais, comme on n'observe dans ce País que la lettre des Loix, on a trouvé un moÿen très-facile de dire pis que pendre d'un Grand Seigneur, ou de sa Famille, sans avoir rien à craindre. On le nomme même; mais, on a soin de mettre des points à la place de quelques lettres: par exemple, voulez-vous dépeindre un Duc d'Ormond des couleurs les plus noires; mettez seulement Or..nd, faites le rimer même si vous voulez avec un terme du même son: la Loi n'a point de prise sur vous, quoi qu'il soit certain, de la dernière certitude, que c'est ce Seigneur que vous avez eu en vue.

ci, en qualité d'Appendix; mais, voïant que mon livre de *Lieux-communs* se remplit plus lentement que je n'avois espéré, j'ai trouvé bon de differer cette affaire jusques à quelque occasion plus favorable. D'ailleurs, j'ai été détourné de l'exécution de ce dessein par un malheur domestique, dont, selon la coutume des Modernes, je devrois ici informer le Lecteur benevole. Cette particularité seroit d'un grand secours, pour donner à ma Préface le volume, qui est à présent en vogue, & qui doit être étendu à proportion que l'Ouvrage même est petit. Néanmoins, malgré toutes ces considerations, je n'arrêterai pas plus long-temps, dans le Vestibule, l'impatience de mon Lecteur; &, lui aiant dûment préparé l'esprit par ce Discours préliminaire, je suis prêt à l'introduire dans les sublimes Mystères qui suivent.





LE CONTE  
DU  
TONNEAU,  
SECTION I.

*Introduction.*

QUiconque a l'ambition de se faire entendre dans une grande presse est obligé de pousser, de remuer les coudes, & de grimper jusqu'à ce qu'il puisse s'élever à un certain degré de hauteur au-dessus de la multitude.

Or, toutes les Assemblées, quelques ferrées qu'elles soient, ont cette propriété particulière, qu'il y a de la place de reste au-dessus d'elles. La difficulté est d'y parvenir; puisqu'il est aussi mal aisé de gagner le dessus sur le vulgaire, que de se tirer des Enfers.

----- *Evadere ad auras,*  
*Hoc Opus, hic Labor est.*

Pour

## LE CONTE DU TONNEAU. 53

Pour y réussir pourtant, les Philosophes de tous les âges ont pris le parti d'ériger certains édifices dans l'air; mais, malgré la réputation dont ces sortes de batimens ont été de tout tems en possession, je crois (en soumettant mes lumieres à celles des autres) que tous, sans en excepter le panier où se suspendit Socrate, pour faciliter ses Meditations, ont été sujets à deux inconveniens. Premièrement, leur baze étant posée trop haut, ils ont été d'ordinaire hors de la portée des yeux, & toujours hors de la portée des oreilles: en second lieu, leurs materiaux étant de leur nature fort\* *transitoires* ont toujours souffert beaucoup des injures de l'air, sur-tout dans nos pais situez du côté du Nord-Ouest.

Pour

\* Je crois que l'Auteur a en vuë les Idées Metaphisiques de la plûpart des Philosophes, qui semblent se perdre dans les nuës, où elles ne fauroient être atteintes par les simples notions du sens-commun: c'est pour cette raison, qu'il appelle leurs édifices *transitoires*, parce que les nuës passent vite. Si un autre entend ce passage mieux que moi, je l'en felicite: & si l'Auteur est dans cet endroit inintelligible, ou que son Allegorie soit peu juste, tant pis pour lui.

Pour surmonter ces obstacles, nos ancêtres ont trouvé bon dans leur grande sagesse, afin d'encourager tous les aventuriers, qui aspirent à l'élevation dont il s'agit, d'inventer trois Machines de Bois, très-utiles pour tous ceux qui veulent parler sans être interrompus: ce sont la *Chaire*, l'*Echelle*, & le *Théâtre ambulante* \*.

Pour ce qui regarde le Barreau, quoiqu'il soit de la même matière, & destiné au même usage, on ne sauroit cependant lui attribuer avec justice une quatrième place; parce qu'il est à rés de chauffée avec l'*Auditoire*, & par-là sujet à une interruption *collaterale* †. Le Tribunal lui-même, quoique placé dans une hauteur convenable, briguerait en vain cet honneur; car, si l'on veut remonter à son Origine, on reconnoitra sans peine, que l'usage, auquel on le destine à présent, répond avec une parfaite exactitude à son institution primitive,

\* Ils'agit ici des Harangues des Predicateurs, des futurs Pendus, & des Charlatans.

† Il est permis & ordinaire aux Avocats, qui dans un Barreau sont placez à la même hauteur les uns des autres, de s'interrompre très souvent.

mitive, & que l'un & l'autre ont une conformité entière avec l'Étymologie du *mot* \*. Il vient de la Langue Phénicienne, dans laquelle il est très-significatif, puisqu'expliqué à la lettre il désigne *un lieu destiné au sommeil*. Sa signification ordinaire parmi nous ne s'éloigne pas trop de ce sens original: car, ce terme de *Tribunal* exprime parmi nous un siège dûment renversé, & fourni de coussins, pour la commodité de membres gouteux & affoiblis par l'âge;

*Senes ut in otia tuta recedant.*

Rien dans le fond n'est mieux entendu, & plus juste: il est naturel que ceux, qui, dans leur jeunesse ont parlé long-tems, pendant que les autres dormoient, aient la permission de dormir à leur aise aussi long-tems que les autres babillent.

D'ailleurs, quand il me seroit impossible de trouver la moindre raison solide,  
pour

\* *Bench* veut dire en Anglois un Tribunal. S'il y a effectivement, dans la Langue Phénicienne, un terme composé à peu près des mêmes lettres, c'est ce que j'ignore; & j'aime mieux le croire, que d'y aller voir.

pour bannir le *Barreau* & le *Tribunal* de la liste des *Machines Oratoires*, il me suffiroit, pour leur donner l'exclusion, que je ne veux pas m'écarter d'un certain nombre que j'ai résolu d'établir dans toutes mes *Divisions*, en dépit de tout ce qu'il en pourra coûter à mon bon sens. Je ne ferai qu'imiter là-dedans plusieurs Philosophes, & autres génies sublimes, qui s'attachent avec passion à un certain Nombre mystique, que leur imagination a consacré à un tel point, qu'ils forcent la Raison à lui trouver place dans chaque partie de la Nature. Ils y reduisent, ils y ajustent, chaque genre, chaque espèce: ils en joignent quelques-uns ensemble, en dépit d'eux & de leur dents; & ils exilent de leur Système ceux qui ne veulent absolument pas se soumettre à un enchainement pareil.

Pour moi, c'est le Nombre Trois, c'est ce nombre *profond*, qui a toujours occupé mes contemplations les plus sublimes, & qui m'a dédomagé de mes pénibles recherches, par des *delices infinies*. Aussi, le public verra-t-il bien-tôt sortir de la presse \* mon *Essay de Panegyrique* touchant

\* Voyez le Catalogue des Livres que l'Auteur promet au public.

chant ce Nombre. Je me flatte d'y avoir démontré, par les preuves les plus convaincantes, que tous les Sens & tous les Elemens doivent être rangez sous les étendarts de ce Nombre Sacré; & déjà j'ai causé une terrible desertion parmi tous ceux qui ont affecté jusqu'ici de suivre la banniere de ses deux rivaux, *Sept*, & *Neuf*. Je retourne à mon sujet.

De ces *Machines Oratoires*, la première en élévation, aussi bien qu'en dignité, c'est la *Chaire*. Il y en a différentes sortes dans notre Ile; mais, celles que j'estime uniquement sont faites d'un bois coupé dans la *Forêt Calydonienne* \*. Plus elles sont veilles, & meilleures elles sont, à cause de la direction du *Son*, & pour d'au-

\* L'Ecosse s'appelloit anciennement *Calydonia*; & notre Auteur recommande le bois de ce païs pour les Chaires, parce que les Non-conformistes, qui sont la plus grande figure en *Angleterre*, sont les Presbyteriens, qui ont la même discipline, & les mêmes opinions, que ceux de la Religion dominante de l'*Ecosse*. Au reste, il louë ici la figure simple & unie de ces Chaires, parce que les Presbyteriens, qui prétendent à une plus grande *Spiritualité* que les *Anglicans*, se font une affaire de Conscience de bannir tout ornement de leurs Temples.

d'autres raisons qui seront mentionnées dans le moment. Leur degré de perfection, par rapport à la taille & à la figure, consiste, à mon avis, à être extrêmement étroites, & destituées de tout ornement. Il est bon même, qu'elles n'ayent pas une espece de *Dais* au dessus d'elles; car, selon la regle ancienne, ce doit être le seul *vaisseau découvert*, dans toutes les Assemblées où l'on en fait un legitime usage. De cette maniere, elles auront une ressemblance assez grande avec un *Pilori*; ce qui leur donnera une influence efficace sur les oreilles humaines.

La seconde Machine en question, c'est l'*Echelle*, sur laquelle je ne m'étendrai pas. Les étrangers même ont remarqué, à la gloire de notre Patrie, que nous surpassons tous les peuples par rapport à l'intelligence, & au veritable usage, de cette Machine.

Les Orateurs, qui s'y élèvent par degrés, n'obligent pas seulement leur auditoire par la charmante maniere dont ils débitent leurs Harangues; ils favorisent même tout le monde en les rendant publiques de bonne heure, avant que de les prononcer.





Je regarde ces discours comme le tresor le plus choisi de notre éloquence Britannique: & j'apprends avec joie, que notre digne Citoyen & Libraire, le Sieur *Jean Dutton*, en a fait une fidelle & penible Collection, qu'il a dessein de publier au premier jour en douze volumes in folio enrichis de figures; Ouvrage, aussi curieux qu'utile, & digne de la main qui nous le communique.

La derniere Machine des Orateurs est le *Théâtre ambulant*, dressé avec beaucoup de sagacité, *sub Jove pluvio, in tri-viis, & quadriviis*. C'est le grand feminaire des deux autres\*: & les Orateurs, qui y montent, sont quelquefois admis à figurer sur la premiere, & quelquefois sur la seconde, selon leur different mérite; la liaison, qu'il y a entre ces

\* Il paroît d'abord difficile de comprendre comment les Theatres des Charlatans sont le feminaire des Prédicateurs, & des Pendus. Mais, il faut entendre ceci d'une maniere figurée. La *Charlatanerie* influe effectivement, non seulement sur la conduite des Voleurs, qui dupent souvent les hommes par une fausse Ostentation, mais encore sur certains Ministres de l'Evangile, qui parviennent à la fortune & à la reputation par une fausse Parade de *Lumieres & de Piété*.

ces trois Machines, étant aussi étroite qu'il est possible de se l'imaginer.

Il paroît évidemment, par ce que je viens de dire, que l'élevation du lieu est absolument requise pour s'attirer l'attention du public: mais, quoique tout le monde convienne du fait, les opinions sont fort différentes sur la cause; & je pense, quant à moi, que peu de Philosophes ont eu le bonheur de trouver une explication aisée & naturelle de ce *Phénomène*. Voici celle qui me paroît la plus profonde, & la mieux suivie.

L'air étant un corps pesant, &, par conséquent, selon le Systeme d'Epicure, tendant toujours vers la terre, doit indubitablement descendre avec plus de force, quand il est chargé de paroles, autres corps d'un poids considerable, comme il paroît évidemment par les profondes impressions qu'elles font sur nous. Il suit de-là, que ces paroles doivent être répandues d'une hauteur suffisante, si l'on veut qu'elles parviennent à leur but, & qu'elles tombent avec assez de force.

*Corpoream enim vocem constare fatendum est,*

*Et sonitum quoniam possunt impellere sensus.* Lucret: lib. 4.

Cette raison acquiert encore un nouveau degré de force par une observation très-commune; savoir que, dans tous les auditoires des différentes espèces d'Orateurs, la nature elle-même enseigne à ceux qui composent l'Assemblée, à se tenir la bouche ouverte, dans une position parallèle à l'horison, de manière qu'ils sont coupez par une ligne perpendiculaire qui tombe du zenith vers le centre de notre globe. Dans cette situation, si l'Assemblée est *compacte & serrée* comme il faut, rien ne sauroit tomber à terre, & chaque Auditeur emporte chez soi sa portion de la Harangue.

Il faut avouër, qu'il y a quelque chose de plus raffiné encore dans l'Architecture des Batimens modernes destinez aux Ouvrages Dramatiques. Premièrement, le Parterre s'abaisse devant le Theatre, afin que, selon nos Remarques précédentes; toutes les matières de

poids qui se répandent de-là , qu'elles soient *or*, ou *plomb*, puissent tomber tout droit dans les machoires de certains animaux nommez *Critiques*, qui les attendent la gueule béante, pour les devorer.

Les Loges, qu'en faveur des Dames on a placées de niveau avec le Théâtre, sont arrangeés en cercle, parce qu'on a observé que cette grande doze d'esprit, qu'on emploie à exciter parmi le beau Sexe certaines démangeaisons, suivent ordinairement une route circulaire \*.

Cer-

\* L'Esprit, qu'on emploie dans les obscenitez, est très-commun, & aisé à attrapper: c'est presque toujours la même chose parmi les Auteurs Dramatiques, qui veulent absolument faire rire, & qui remplacent, par ces sottises, le sel comique qui doit regner dans les Comedies. C'est pour cette raison, que l'Auteur fait rouler cette sorte d'esprit *en cercle*. Il dit proprement dans l'Original, que cet esprit s'avance en *ligne droite*, & va toujours dans *un cercle*. Peut-être veut-il dire quelque chose, que je n'ose exprimer ici, & qu'on devinera de reste. J'ai pourtant trouvé à propos de preferer la premiere idée dans ma traduction. Quoi qu'il en soit, il a grand' raison de censurer la licence des Auteurs Dramatiques de sa Nation: licence si effrénée, que la maniere de garder sa contenance est devenue un Art dans les formes parmi le beau Sexe Anglois.

Certains sentimens langoureux, & certaines pensées minces & étiques, s'élevent tout doucement par leur extrême légéreté jusqu'à la moienne region de la sale; & là elles se gèlent par le moien de l'entendement froid des habitans des secondes loges.

Le Galimathias & la Boufonnerie, qui sont encore d'une plus grande legereté, montent avec assez de précipitation au dessus de l'air qui est plus pesant, & se perdrieroient certainement dans la voute, si le prudent Architecte n'avoit pas eu la précaution d'y pratiquer un quatriéme étage, appelé le Paradis, & si l'on n'y avoit placé une Colonie bigarrée, qui les arrête dans leur passage, & qui s'en faitit avec ardeur.

Le Lecteur saura, que ce Systéme Physico-Logical *des Machines Oratoires* cache de grands Mistères, & que c'est un type, un signe, une embleme, une ombre, un simbole, qui a une analogie exacte avec la République des Auteurs, & avec les mesures qu'ils doivent prendre pour s'élever au dessus du vulgaire.

Par la Chaire, doivent être entendus les Ecrits des Saints modernes de la Grande

de Bretagne; écrits spiritualisez, épurez, débarassez de la crasse des sens & de la raison humaine. Le bois pourri doit être, comme j'ai dit, la matiere de cette machine, pour deux raisons; premierement, parce que le bois pourri a la qualité d'éclairer dans les tenebres; & en second lieu, parce que les cavitez en sont remplies de vers: deux types, qui, maniez avec l'adresse ordinaire des Commentateurs, signifient clairement les deux qualitez principales requises dans l'Orateur, & les deux Destinées qui attendent ses Ouvrages.

Pour l'Echelle, c'est un symbole naturel de la Faction, & de la Poësie, auxquelles un si grand nombre de personnes illustres sont redevables de leur réputation. Elle est le symbole de la Faction, parce que . . .

*	*	*	*	*	*	*	*	*
Hiatus in MS.	*	*	*	*	*	*	*	*
*	*	*	*	*	*	*	*	*
*	*	*	*	*	*	*	*	*

Elle est le symbole de la Poësie, parce que les Orateurs de cette espece finissent toujours leur Harangue par une Piece de Poësie \*, qu'ils montent les dé-

\* Les futurs Pendus chantent des Pseaumes

dégrez de cette machine avec lenteur, & que le Sort les précipite du haut en bas long-tems avant qu'ils en aient gagné le sommet. Enfin, l'Echelle est un type de la Poësie, parce qu'on parvient d'ordinaire à ce poste de distinction, par un transport de *propriété*, & en confondant le *mien* & le *tien* \*.

Par le Théâtre ambulant, sont dépeintes toutes les productions de l'esprit, qui ont une relation particuliere avec le divertissement des mortels. Telles sont ces Pieces aimables intitulées, *De l'Esprit à deux liards*; *Grotesques de Westminster*; *Contes facétieux*; *Les parfaits Railleurs*, & d'autres semblables †. C'est par elles, que les Ecrivains de *Grubstreet* ont depuis quelques années si noblement triomphé du tems, qu'ils ont coupé ses ailes, rogné ses ongles, limé ses dents, émoussé

en Angleterre, quand ils sont sur le point de passer le pas.

\* Les Poëtes sont presque tous Plagiaires.

† Le Lecteur François n'a qu'à mettre, à la place de ces livres, plusieurs ouvrages du cru de son terroir, qui sont du même *acabit*: il trouvera assez facilement, sur-tout dans l'Etat florissant où le bel esprit est à présent en France, à quoi appliquer avec justesse ce que l'Auteur va dire de la Société de *Grubstreet* & de ses Rivaux.

fé fa faux, & reculé son fatal Clepsydre.

C'est dans le Catalogue de ces fameux Ouvrages, que j'ai la presomtion d'enregistrer ce livre-ci, aiant eu depuis peu l'honneur d'être choisi membre de cette societé si vantée.

Je ne fai que trop les pernicious desfeins qui ont été machinez dans ces dernieres années contre cet illustre corps, par deux societez nouvellement érigées, qui ont fait tous leurs efforts, pour tourner nos Auteurs en ridicule, comme indignes du rang qu'ils occupent dans la République des Lettres. Ceux, qui en sont coupables, apprendront d'abord par leur propre conscience, que c'est eux, que j'indique. Le public n'a pas été Spectateur assez indifferent de leurs jaloux projets pour souffrir avec patience que les *Academies de Gresham, & de Wills* \*, fondent leur reputation sur la ruine

\* Le College de *Gresham*, & le *Caffé de Wills*, Assemblées de beaux Esprits, qui ne sont gueres superieurs, que par la vanité, aux Auteurs de *Grubstreet*, à qui la Nation Angloise est redevable de ses *Vaux-de-Villes*, *Contes borgnes*, en un mot de toutes les productions de l'esprit du plus bas ordre. L'Auteur va donner dans le moment quelques échantillons de leur savoir-faire.

ne de la nôtre. Notre douleur devient plus sensible & plus violente, quand nous considérons leur procédé à notre égard, non seulement comme injuste, mais encore comme ingrat, & contraire à la nature même. Le monde peut-il oublier, ces corps peuvent-ils oublier eux-mêmes, quand nos annales ne feroient pas aussi formelles là-dessus qu'elles le sont, que l'un & l'autre ils sont des pepinières que nous avons, non seulement plantées, mais encore arrosées?

On m'a informé que ces deux *rivaux* ont dressé les préliminaires d'une ligue contre nous, & qu'ils ont résolu d'unir leurs forces, pour nous defier, par un Cartel, d'entrer avec eux dans une comparaison de Livres produits de part & d'autre, tant par rapport au nombre qu'à l'égard du poids. Comme notre Président m'a chargé de leur répondre, je vais m'en acquitter ici. En premier lieu, je soutiens que leur proposition ressemble à celle, qu'Archimede fit dans un cas moins important, & que l'exécution en est absolument impossible. Où trouver des balances d'une capacité assez vaste pour peser ces volumes de part & d'autre? Quel Arithméticien se-

ra assez audacieux, pour entreprendre d'en calculer le nombre? En second lieu, je dis que nous acceptons le défi, à condition, qu'on nous désigne une personne impartiale, pour décider à quelle société chaque livre, chaque traité, & chaque brochure, doivent être attribuez. La décision n'en est rien moins que facile. Nous sommes prêts à produire un Catalogue de plusieurs milliers de volumes, sur lesquels notre Corps a un droit incontestable, & que pourtant certains Auteurs revoltez ont l'audace d'approprier à nos ennemis. Ce seroit donc à nous une imprudence impardonnable de reconnoître pour nos Juges ces mêmes Auteurs, dans un tems où les cabales & les intrigues de nos adversaires ont causé une revolte si generale contre nous, que les plus intimes amis, qui nous restent encore, se tiennent éloignez de nous, comme s'ils avoient honte de nous connoître.

Voilà tout ce que je suis autorisé à dire sur un sujet si mortifiant & si melancolique. Nous ne sommes nullement portez à nourrir une haine, qui pourroit être également fatale à tous les partis,

tis, & nous aimerions beaucoup mieux que ce différent fût accommodé à l'amiable. Notre corps est tout prêt à recevoir à bras ouverts ces deux enfans prodigues, pourvu qu'ils renoncent à leurs *Prostituées* & à manger avec les Cochons, je veux dire, à leurs indignes occupations; & comme un pere indulgent, il ne manquera pas de leur rendre sa tendresse, & sa benediction. Après l'inconstance de toutes les choses sublunaires, rien n'a plus decredité les productions de notre société, que ce tour d'esprit superficiel, qui regne generalement parmi les Lecteurs de cet âge, qui sont trop indolens pour creuser dans les entrailles des matieres.

La Sageffe pourtant est un Renard, à qui souvent on donne en vain la chasse, si on ne le force pas à sortir de sa taniere; c'est un Fromage, qui est d'autant meilleur, qu'il est couvert d'une croute épaisse, coriasse, & dégoutante; c'est du Chocolat, qui devient plus excellent à mesure qu'on approche du fond. La Sageffe est une Poule, dont il faut essuier le chant desagréable, parce qu'il est suivi d'un œuf: elle ressemble à une noix, qui, si elle n'est pas choisie judicieusement

ment , peut vous couter une dent , & ne vous paier que d'un ver.

C'est conformement à ces veritez , que nos sages *Grubéens* \* ont toujours voulu conduire leurs préceptes vers notre esprit dans le *Vehicule* des fables & des types. Peut-être les ont-ils plus ornées quelque fois, qu'il étoit nécessaire ; & par-là ces *Vehicules* ont eu le fort de ces Carosses si bien peints & dorez , dont l'éclat éblouit tellement les Spectateurs, qu'ils ne remarquent pas seulement celui qui en occupe le fond. Nous nous consolons pourtant de ce malheur , parce qu'il nous est commun avec *Pitagore* , *Esopé* , *Socrate* , & plusieurs autres de nos illustres Prédécesseurs.

Neanmoins , afin que , ni le public, ni nous, ne souffrions pas davantage de ce défaut de pénétration , je me suis laissé vaincre par l'importunité de quelques amis ; & j'ai résolu d'entreprendre une Dissertation laborieuse sur les principales productions de notre Société , qui, sous un extérieur assez brillant pour contenter un Lecteur superficiel, ont enveloppé les plans les plus fins de tous les Arts &

\* Auteurs de *Grubstreet*.

& de toutes les Sciences. Jeme fai fort de les expofer aux yeux des Curieux; & , s'ils font trop embaraffez dans leurs enveloppes, je faurai bien les en tirer par le moyen de *l'incifion*, ou de *l'exantlation* \*.

Il y a quelques années, qu'un de nos plus habiles Membres entreprit cet Ouvrage important. Il commença par l'Hiftoire de *Maître Renard*; mais, il ne vécut pas affez long-temps, pour publier un traité fi utile, ni pour aller plus loin dans un fi grand deffein. On ne fauroit trop regretter ce grand homme, ne fut-ce que pour la découverte qu'il avoit faite fur ce fujet, & communiquée à fes amis. La folidité n'en eft conteftée à préfent par aucun Savant de quelque Reputation; & perfonne ne doute que ladite Hiftoire ne contienne un Corps complet, ou plutôt une Revelation, une Apocalypfe, de tous les Secrets de la Politique.

Pour moi, j'ai pouffé cette entreprife beaucoup plus loin, ayant déjà mis la derniere main à mes Commentaires fur plu-

\* Moyen de faire fortir de quelque endroit l'air ou l'eau, par le moyen de la pompe.

plusieurs douzaines de Traitez d'une pareille force. Je crois obliger le Lecteur, en lui en donnant ici quelques idées suffisantes pour le mettre au fait.

La premiere Piece \*, à laquelle je me suis attaché, c'est le *petit Poucet*, dont l'Auteur étoit de la Secte de *Pythagore*. C'est un traité ténébreux, qui contient tout le plan de la *Metamorphose*, & qui conduit l'ame dans toutes ses différentes revolutions.

Le second est le *Docteur Faustus*, écrit par *Artephius*, un Auteur *bonæ notæ* & un *adepte*. Il le publia dans sa neuf-cent-quatre-vingt-quatrième année. Ce Sage procede entierement par la voye de la *réincrudation*, ou par la *voye humide*. Le Mariage entre Faustus & Helene ne sert qu'à répandre du jour sur la *fermentation du Dragon mâle*, & du *Dragon femelle*.

*Whittington & son Chat* est l'Ouvrage du misterieux Rabbin *Jehuda Han-*

\* Les François n'ont qu'à substituer, à plusieurs de ces livres, les Ouvrages paralleles de la façon de leurs Auteurs; les Contes de *Peau d'Ane*, les *Contes de Fées*, le *Baron de Fenesle*, *Tabarin*, &c.

*Hannasi*, contenant la défense de la *Guemara de la Misna de Jerusalem*, & prouvant sa supériorité sur celle de *Babilone*, contre l'opinion reçue.

*La Biche & la Panthere*. C'est le Chef-d'œuvre d'un fameux Savant\* qui existe encore: le but de cet Ouvrage est de nous donner un extrait fidèle de seize mille Auteurs Scholastiques, depuis *Scot* jusqu'à *Bellarmin*.

*Le Flacon de Gregoire*. C'est une Pièce qu'on suppose être de la même main, & qu'on regarde comme un Supplément du Traité qui précède.

*Le Sage de Gotham, cum Appendice*. C'est-là véritablement un Traité d'une érudition immense: on peut l'appeler la source originale de ces argumens, qu'on pousse à présent avec tant de vigueur, en France & en Angleterre, pour défendre le savoir & l'esprit des Modernes, contre la présomption, l'orgueil, & l'ignorance des Anciens. Cet Auteur a tellement épuisé cette matière, que tout ce qu'on a écrit là-dessus depuis ne sauroit passer que pour pure répétition, chez un Lecteur un peu pé-  
né-

\* *Jean Dryden*.

nétrant. Un Membre distingué de notre Societé a publié depuis peu un Abregé de cette excellente Piece \*.

Ces petits échantillons suffisent, pour faire entrer le public dans le goût de tout l'Ouvrage : il occupe à présent toutes mes pensées, & toutes mes études; & si je puis y mettre la dernière main avant ma mort, je croirai avoir parfaitement bien employé les pauvres restes d'une vie infortunée.

† Hélas! je n'ai pas raison d'attendre encore tant de vigueur d'une plume usée au service de l'État, dans des Differtations pour & contre, sur les Conspirations des Papistes, sur les Loix d'exclusion, sur l'obéissance passive, sur la liberté de conscience, &c. Je n'ai pas lieu de l'attendre d'une conscience, qui tombe en lambeaux, & qui montre partout la corde à force d'être retournée; d'une tête fracassée par les coups de barre

\* M. Wotton: c'est son livre sur le savoir ancien & moderne.

† C'est ici une sanglante Satyre de plusieurs Auteurs Mercenaires, dont Londres fourmille, & qui, vendant leur plume au plus offrant, écrivent tantôt pour une Faction, & tantôt pour une autre, & toujours avec une égale véhémence.

barre de la faction contraire ; ni d'un corps consumé par certaines maladies mal gueries, graces à quelques Donzelles & à quelques Chirurgiens, qui, comme il a paru dans la suite, étoient les ennemis declarez de l'Etat, & les miens, & qui soutenoient les intérêts de leur parti, aux dépens de mes jambes & de mon nez.

J'ai mis au jour quatre-vingt-onze brochures, sous trois regnes, & en faveur de trente-six factions : mais, voïant que l'Etat n'a plus besoin de mon encre, je me retire pour la répandre dans des Speculations plus assorties au caractère d'un Philosophe ; satisfait de pouvoir me rendre cette justice, que j'ai passé une longue vie *sans offense envers Dieu & les Hommes.*

Pour en revenir à mon sujet, j'attends de la justice du public, que l'échantillon du Commentaire que je viens de lui donner, suffira pour effacer de toutes les productions de notre Société une tache qui ne leur est venuë, que par l'envie & l'ignorance de nos Adversaires. Je me flatte, qu'on se persuadera à la fin, que le merite de cet Ouvrage s'étend plus loin ; que les simples agrémens

de l'esprit & du stile, que nos plus hardis Calomniateurs ne leur ont jamais osé disputer.

Pour faire sentir cette beauté extérieure, aussi-bien que le sens caché & mystique, j'ai suivi exactement les Originaux le plus généralement approuvez; &, pour qu'il n'y manque rien, j'ai fait en sorte, à force de donner la torture à mon esprit, que le titre\*, sous lequel cet excellent Commentaire doit être connu à la Cour & dans la Ville, réponde exactement aux heureux modèles que notre Société me fournit si abondamment.

Je conviens que j'ai été un peu prodigue à en multiplier les titres; mais, j'ai remarqué que c'est-là le grand goût parmi certains Auteurs, que je respecte extraordinairement.

Ont-ils tort? N'est-il pas raisonnable, que les Livres, ces Fils du cerveau, aient l'honneur de briller par une grande variété de noms, aussi-bien que les autres Enfants d'une qualité distinguée? No-  
tre

\* Il y a eu un temps, où en Angleterre on se plaisoit fort à donner aux livres les titres les plus bisarres. C'est encore le grand goût en Allemagne.

tre fameux *Dryden* s'est hazardé même d'aller plus loin, en faisant tous ses efforts, pour introduire l'usage de donner au même Livre plusieurs *Parains* \*.

C'est une pitié, que cette belle invention n'ait pas été mieux soutenuë par une imitation exacte, autorisée par un exemple de cette force: j'ai fait de mon mieux, quant à moi, pour donner la vogue à cette mode; mais, je ne songeois pas alors, qu'il y a une malheureuse dépense attachée à l'honneur de procurer des *Parains* à ses Enfans, dépense dont on tire d'ordinaire de forts maigres revenus. La raison m'en est absolument cachée: tout ce que je puis dire, c'est que, dans le cas dont il s'agit ici, j'ai perdu & mes frais & la gloire que je voulois m'acquérir par ce moïen. J'avois employé des meditations, & des efforts d'esprit prodigieux, pour couper le *Traité* suivant en quarante *Sections*; mais, aiant supplié autant de *Lords* de ma connoissance d'en vouloir bien être les *Parains*, ils s'en sont excusés tous, en m'envoiant dire, qu'ils s'en faisoient un cas de Conscience.

D 3

SEC-

\* Il dedoit un même livre à plusieurs grands Seigneurs.

## S E C T I O N I I .

*Commencement du Conte.*

**I**L y avoit un jour un homme, qui avoit trois Fils de la même Femme, & d'une même couche, ils étoient venus au monde d'une manière si miraculeuse, que la Sage-Femme elle-même ne pouvoit pas dire, qui des trois étoit l'*Ainé*. Le Pere mourut, lorsqu'ils étoient encore fort jeunes. Mais, avant que de rendre l'ame, il les fit approcher de son lit, & leur tint le discours suivant :

*Mes Fils, je n'ai jamais cherché les biens de ce Monde, & je n'en ai point hérité de mes Pères. C'est pourquoi, j'ai rêvé long-tems en vain sur les moyens de vous laisser quelque chose de bon & d'utile. A la fin, à force de soins & de dépenses, je vous ai pourvus chacun d'un bon habit neuf \*; les voici tous trois. Vous saurez, mes Enfans,*

\* Les habits, c'est la Religion Chrétienne; & le Testament, qui contient des préceptes sur la manière de les porter, & de les conserver, c'est l'Ecriture Sainte.

fans, que ces habits ont deux qualitez particulieres. La premiere est, qu'en les soignant comme il faut, ils auront toujours ce même air neuf, que vous leur voiez à cette heure: la seconde, qu'ils croîtront dans la même proportion avec vos corps, s'étendant & s'élargissant d'une maniere à s'ajuster toujours à vos tailles. Mettez les, mes Fils, afin que je les voie sur vous avant que de mourir.... Fort bien; soyez propres, je vous en prie, & ayez soin de les vergeter souvent. Vous trouverez dans mon Testament, que voici, toutes les instructions nécessaires touchant la maniere de les porter, & de les ménager: observez les exactement, si vous voulez éviter les chatimens attachez à la moindre transgression de mes ordres, & si vous avez à cœur votre bonheur futur. J'ai ordonné encore dans mon Testament, que vous demeuriez tous trois ensemble, comme amis, & comme Freres; c'est-là l'unique moïen pour vous de prosperer dans le monde.

Après avoir fini ce Discours, le bon-homme mourut, à ce que dit l'Histoire: & ses trois Fils s'en allèrent ensemble chercher des aventures.

Je ne vous importunerai pas par le

recit de celles, qu'ils rencontrèrent pendant les premières sept années\*. Je dirai seulement, qu'ils se conformèrent exactement au Testament de leur Pere, & qu'ils gardèrent leurs habits en fort bon état. Au reste, ils parcoururent plusieurs pais, eurent à faire à un grand nombre de Geants, & eurent le bonheur de défaire le monde de plusieurs Dragons.

Parvenus à l'âge de se produire dans le Monde, ils prirent maison en ville, & se mirent à faire l'amour aux Dames, sur-tout à trois d'entr'elles, qui avoient la vogue, à savoir à la Duchesse d'Argent, à Madame de Grands-Titres, & à la Comtesse d'Orgueil.

Ils furent d'abord assez mal reçûs; mais, en aiant déterré la cause avec une grande pénétration, ils attrapèrent bientôt les bonnes manieres. En moins de rien, on les vit écrire, rimer, railler, chanter, parler & ne rien dire: ils beuvoient, se battoient, juroient, prenoient du tabac, & couroient le bon bord. Ils alloient à la première représentation des Pièces de Théâtre, bat-

toient

\* L'Eglise Primitive

toient le Guet, se divertissoient avec les belles, & s'en trouvoient fort mal. Ils donnoient aux Fiacres des coups de baton, au lieu d'argent. Ils s'endettoient chez les marchans, & couchoient avec leurs Femmes. Ils rosoient les Sergens, jettoient les violons par la fenetre, dinoient chez le plus fameux traiteur, & faisoient la digestion au *Caffé des petits Maîtres*. Ils parloient des *appartemens*, où ils n'avoient jamais mis le pied; dinoient avec des Mylords, sans les voir; parloient à l'oreille à une Duchesse, sans lui dire le moindre mot; faisoient passer le griffonnage de leurs blanchisseuses, pour des billets doux de qualité. Ils ne faisoient que revenir de la Cour, sans y avoir jamais été vus; ils étoient au levé du Roi *sub dio*; dans une Compagnie ils apprenoient par cœur une liste des Pairs du Roïaume, & dans une autre ils en farcissoient leurs discours, d'un petit air fort familier.

Ils ne negligeoient pas sur-tout de comparoitre regulierement dans l'Assemblée de ces *Senateurs*, qui n'ont rien à dire dans le Parlement, & qui parlent haut au Caffé, où ils *s'ajournent*

tous les soirs pour *remacher* les affaires politiques, entourez d'un cercle de curieux prompts à ramasser leurs miettes.

Les trois Freres avoient acquis mille autres belles manieres, dont le détail seroit ennuyeux ; & , par consequent , ils passoit avec justice pour les Cavaliers les plus accomplis de la ville. Mais, tout cela ne faisoit que blanchir ; leurs Maitresses restoient toujourns insensibles.

Pour en faire bien sentir la raison, il faut qu'avec la permission du patient Lecteur je m'étende un peu sur un point d'importance , qui n'a pas été suffisamment éclairci par les Auteurs de ce siecle-là.

Une nouvelle Secte s'éleva environ ces tems , & ses adherans se répandirent au long & au large , sur-tout parmi le beau monde. Ils adressoient leur culte à une certaine Divinité \* , qui, selon leur Doctrine , s'occupoit journellement à créer les hommes par une operation *mechanique*. Elle étoit placée, dans la partie la plus élevée de la maison, sur un

\* Un Tailleur.

un Autel haut environ de trois pieds.

La Divinité y étoit assise dans la posture d'un Empereur Oriental, avec les jambes croisées sous lui\*.

A main gauche de l'Autel, l'*Enfer* sembloit ouvrir sa Gueule, pour dévorer les animaux, à la création desquels le Dieu s'occupoit; mais, pour en rallentir la faim insatiable, certains Prêtres y jettoient de tems en tems quelques piéces de *matiere informe*, & souvent même des membres entiers déjà vivifiés, que ce goufre afreux avaloit d'une manière terrible à voir.

Cette Divinité passoit pour avoir inven-

\* Il y a ici dans l'Original un passage qu'il n'est pas possible de mettre en François, parce que c'est un badinage qui roule sur un mot équivoque. L'Auteur dit que ce Dieu étoit accompagné d'un *Oye*, & que cet animal étoit honoré dans son temple comme une Divinité subalterne. Or le terme *Goos*, *Oye*, signifie aussi le *Carreau* dont les tailleurs se servent pour aplatir les coutures. J'avertirai ici en même tems, pour rendre plus clair le passage qui suit, que les Anglois donnent le nom d'*Enfer* à l'endroit où les tailleurs jettent les piéces d'étoffe, qu'ils trouvent bon de s'approprier, & que nous nommons en François, par badinage, l'*œil* du tailleur.

venté la \* *verge*, & l'*éguille*: si c'est en qualité de Dieu des Mariniers, ou s'il faut prendre cette expression dans un autre sens misterieux & allegoriqu, c'est un point sur lequel jusqu'ici on n'a pas répandu le jour nécessaire.

Les Adorateurs de ce Dieu avoient un Systéme de Doctrine, qui rouloit à peu près sur les Dogmes Fondamentaux, que voici.

L'Univers, disoient-ils, n'est autre chose, qu'un habillement complet, qui revêt toutes choses: la terre est habillée par l'air, l'air par les Etoiles, & les Etoiles par le *primum mobile*. Jetez les yeux sur notre Globe, vous verrez que c'est un habit dans les formes, & d'un très-bon goût; ce que certaines gens appellent *la Terre* n'est autre chose, qu'un sur-tout avec des paremens verds. Qu'est-ce que la mer, si-non une veste d'un beau *tabis*? Examinez chaque ouvrage particulier de la création, vous verrez quelle habile couturiere la nature a été, en habitant tous les *vegetaux* à la Cavaliere. De quelle perruque galan-  
te

\* Une mesure de trois pieds, c'est l'aune Angloise.

tè n'a-t-elle pas coëffé le *betre*? De quel beau pourpoint de fatin blanc n'a-t-elle pas ajusté le *bouleau*? Pour faire court, l'homme lui-même est-il autre chose qu'une *Microveste*, ou, pour mieux dire, un habit complet, avec toutes ses fournitures? Par rapport au corps, la chose est incontestable; mais, à examiner même toutes les qualitez de son ame, on n'y trouvera rien, qui n'ait une relation étroite avec les différentes pièces qui composent notre ajustement.

La Religion est un manteau; l'intégrité est une paire de souliers usez à force de marcher dans les bouës; l'amour-propre est un sur-tout, la vanité, une chemise: pour la conscience, c'est un haut-de-chaufe, destiné à couvrir la volupté & l'ordure; mais, qu'on laisse tomber fort promptement, quand on se veut livrer à l'une, ou à l'autre.

Ces *postulata* étant admis, il s'ensuit, par une conséquence legitime, que les êtres, appelez improprement par les hommes *habits*, composent réellement l'espèce la plus finie des animaux, ou pour aller encore plus loin, sont réellement hommes, ou animaux raisonnables. N'est-il pas évident, qu'ils se meu-

vent, qu'ils vivent, qu'ils parlent, & qu'ils s'acquittent de tous les autres devoirs de la vie humaine? Ces êtres ne se promènent-ils pas dans les rues? Ne remplissent-ils pas le Parlement, les caffés, les téatres, & les *temples de Cythere*? Il est vrai, que ces animaux, nommez vulgairement *habits*, doivent être appellez differement, selon la difference de la matiere & de la forme, qui les composent.

L'Assemblage d'une chaine d'or, d'une robe d'écarlatte doublée d'hermines, & d'une baguette blanche, placé sur un grand cheval, est un *Lord-Maire*. Certaines autres fourures, accomodées d'une certaine maniere, composent un *Juge*; & un mélange de toile fine, & de fatin noir, est un *Evêque*.

Il y avoit des Professeurs parmi cette Secte, qui, quoi qu'ils admissent essentiellement le même Systême, ne laissoient pas de raffiner sur certains points. Ils foutenoient que l'homme est composé de deux habillemens differens, l'un *celeste*, l'autre *artificiel*; dont le premier est le Corps, & le second l'Ame; que l'ame étoit l'habit *exterieur*, & le corps l'habit *interieur*; que le dernier est *ex traduce*, mais que l'autre procedoit

doit d'une création, & d'une *circumfusion* quotidienne. Ils prouvoient cette dernière partie de la proposition, par l'Écriture, parce que dans eux *nous nous mouvons, nous vivons, & nous avons l'être*; & par la Philosophie, parce que ces habits extérieurs sont *tout dans le tout, & tout dans chaque partie*. D'ailleurs, disoient-ils, séparez ces deux habillemens, & vous trouverez que le *corps* n'est qu'une vile carcasse déstituée d'intelligence; & par conséquent, il est clair que ce qu'on nomme *habit extérieur* doit être l'*ame*. A ce Système de Religion étoient attachés certains dogmes subalternes, qui avoient une grande vogue. Les Savans se distinguoient sur-tout à déduire de-là les différentes facultés de l'*ame*. Chez eux, la broderie étoit *grand fond d'esprit*; les franges d'or, *agréable conversation*; les galons d'argent, *repartie vive*; la perruque carrée, *un tour d'esprit particulier*; & un habit, chargé de poudre du haut en bas, étoit *fine plaisanterie*. Ils foutenoient, d'ailleurs, que tous ces talens vouloient être maniez avec une extrême *delicatesse*, & dirigés avec *grand jugement*, selon les tems, & les modes.

C'est

C'est avec beaucoup de peines, & par le moïen d'une Lecture infatigable, que j'ai ramassé, chez les anciens Auteurs, ce Systême de Theologie, & de Philosophie, qui paroît avoir eu sa source dans une maniere de penser, qui n'a rien de commun, ni avec les Systêmes anciens, ni avec les modernes. En m'engageant dans ces penibles recherches, mon but a été, moins de satisfaire la curiosité du Lecteur, que de lui faciliter l'intelligence de plusieurs particularitez de l'Histoire suivante; car, à moins d'être instruit des dispositions où se sont trouvez les hommes, & des opinions, qui ont regné parmi eux, dans un siècle si éloigné, il ne sera pas en état de comprendre les grands événemens, qui en sont derivez comme de leur source.

C'est pourquoi, je ne puis trop l'avertir de lire & de relire, avec toute l'attention imaginable, ce que je viens d'écrire sur ce sujet.

Je reprens le fil de mon Histoire. Nos trois Freres n'étoient pas dans un petit embarras, en voiant les susdites opinions si généralement reçues & suivies par tout ce que la Cour & la Ville avoit de plus poli. Leurs maîtresses en étoient

étoient tellement imbues, qu'elles étoient toujours au plus haut faite de la mode, & qu'elles avoient un profond mépris, pour tout ce qui restoit au dessous d'elle de l'épaisseur d'un seul cheveu.

Cependant, le Pere de nos Cavaliers leur avoit ordonné formellement, sous peine des châtimens les plus rigoureux, de ne rien ajoûter à leurs habits, & de n'en rien ôter, sans un ordre exprès contenu dans ledit Testament. Il est vrai, que ces habits étoient d'un bon drap, & d'ailleurs coufu si delicatement, qu'on auroit juré, qu'ils étoient tout d'une pièce; mais, ils étoient fort unis, & presque destituez de tout ornement.

A peine avoient-ils été un mois dans la ville, que tout d'un coup la mode vint de porter des *Nœuds d'Epaule*: d'abord tout le monde devint nœud d'Epaule; il n'y avoit pas moïen d'aprocher des ruelles, sans cette marque de distinction. Une triste experience aprit bientôt aux trois Avanturiers, jusqu'à quel point cette piece leur étoit nécessaire: ils ne faisoient pas un tour de promenade, qu'ils ne reçussent mille mortifications.

Quand ils alloient à la Comedie, le Portier leur demandoit, s'ils ne vou-  
loient

loient pas se mettre au Paradis ; appelloient-ils un fiacre, le cocher les prioit de monter sur le derriere en attendant leur maître ; lorsqu'ils entroient dans un Cabaret, le Garçon leur disoit obligamment, *on ne vend point de biere ici, mes amis* ; & s'ils vouloient rendre visite à quelque Dame, le Laquais les arrêtoit à la porte, pour les prier de lui dire seulement leur message, & qu'il leur rendroit réponse dans le moment.

Dans cette malheureuse situation, ils ne manquèrent pas de consulter le Testament de leur Pere. Mais, *altum silentium* sur les *Nœuds d'Epaule*. D'un côté, l'obéissance étoit un point absolument nécessaire ; mais, de l'autre, sans les *Nœuds d'Epaule*, point de salut.

Après une meure deliberation, un des Freres, plus lettré que les autres, s'avisa d'un expédient. Il est vrai, dit-il, que le Testament ne fait point mention des *Nœuds d'Epaule, totidem verbis* ; mais, je conjecture, qu'il en parle inclusivement, ou *totidem sillabis* \*. Cette distinction fut

\* Les subtilitez de l'Ecole, & les distinctions recherchées, sont fort propres à éloigner les hommes du bon-sens. & n'ont pas peu contribué à introduire les abus dans la Religion Chrétienne.





fut d'abord goûtée, & l'on se mit de nouveau à examiner ; mais, une malheureuse étoile avoit tellement influé là-dessus, que la première syllabe ne se trouvoit pas dans tout l'écrit : néanmoins, celui qui étoit l'Auteur de cette invention reprit courage. Mes Freres, dit-il, ne vous affligez pas : l'affaire n'est pas encor tout-à-fait desespérée. Si nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, *totidem verbis*, ni *totidem sillabis*, je me fais fort de le trouver, *totidem litteris*. L'expedient parut merveilleux, & les voilà aussi-tôt à l'ouvrage. En moins de rien, ils firent un recueil des lettres suivantes N, U, D, S, D, E, P, A, U, L, E ; mais, ils avoient beau *fureter* partout, la seconde lettre OE ne paroïssoit nulle-part\*. La difficulté sembla d'abord importante ; mais, le Frere à distinctions, qui

\* *Nœud d'Epaule* est exprimé par *Shoulder-Knot* en Anglois : c'est dans l'original sur la Lettre K, qu'on ne prononce point, que roule la subtile distinction du plus grand Clerc d'entre les Freres. Il est impossible de rendre tout ce qui se dit là-dessus, en François ; mais, pour y substituer un Equivalent, je me suis attaché à l' $\alpha$ , qui n'est pas tout-à-fait utile dans le mot *Nœud*, qu'on peut écrire tout de même par un e simple.

qui étoit en train de faire merveille, trouva bientôt de quoi remédier à cet inconvenient. Selon lui, l'*O E* étoit une lettre pedantesque, qui n'étoit d'aucune utilité, & qu'on pouvoit remplacer facilement par un *E* simple, qui faisoit dans le fond le même effet.

Voilà la difficulté évanouie: ils sont évidemment autorisez à suivre la mode, *jure paterno*; & mes Damoiseaux se carrent dans les ruës avec des Neuds d'Épaule aussi copieux & aussi flottants, que ceux d'aucun Fils de bonne Mere.

Comme le bonheur de ce monde est sujet à passer comme un éclair, les modes, dont ce bonheur dépend entièrement, étoient soumises à la même inconstance dans ce siècle-là; & le regne des Neuds d'épaule fut de courte durée.

Un Seigneur, arrivé nouvellement de la Cour de France, s'étala en public, tout couvert d'une cinquantaine d'aunes de galons d'or parcourant exactement les *Méandres*, où les conduisoit la mode destinée à regner à Paris pendant le mois courant. Deux jours après, tout le monde parut habillé d'or en barre: quiconque ôsoit paroître en compagnie sans  
cette

cette perfection, avoit l'air aussi honteux qu'un Eunuque, & étoit tout aussi mal reçu des Femmes. Quel parti prendront ici mes galans? Ils ont donné déjà une entorse assez violente à la dernière volonté de leur Pere. Elle ne dit rien du tout sur ce nouvel article bien plus important que le premier. Le *Neud-d'Epaule*, n'étoit qu'un petit ornement détaché & superficiel; au lieu que le galon d'or cause une alteration plus considerable, puisqu'il adhère en quelque sorte à la substance même de la chose. Le moyen donc d'en porter sans un ordre positif!

Il arriva heureusement dans ce tems, que le Frere savant venoit de lire les *Dialectiques* d'Aristote, & particulièrement son merveilleux traité de *l'interpretation*, qui nous enseigne à trouver en tout passage tous les sens du monde, excepté celui de l'Auteur; Ouvrage utile par conséquent aux Commentateurs des Révelations, qui expliquent les Propheéties, sans entendre un mot du texte Original.

Eclairé de ces nouvelles lumieres, il apostrophe ses Freres de la maniere suivante.

vante \*. *Apprenez, mes chers Freres, qu'il y a deux sortes de Testamens, Nuncupatorium, & Scriptorium; que le Testament écrit, que nous avons devant nos yeux, ne fait pas mention de galons d'or, bien loin d'en ordonner positivement l'usage. Conceditur. Mais, si on soutient la même chose par rapport à une dernière volonté exprimée de vive voix; negatur: car, mes Freres, vous vous souvenez bien sans doute, que, dans notre enfance, nous avons entendu dire par un certain quidam, qu'il avoit entendu dire d'un valet de notre Pere, qu'il avoit entendu dire de notre Pere lui-même, que nous ferions bien de charger nos habits de galons d'or, dès que nous aurions assez d'argent, pour en acheter.*

*Sur mon Dieu, il n'y a rien de plus vrai, s'écria un autre Frere. Je m'en souviens par-*

\* L'Auteur badine ici avec tout l'esprit imaginable sur la Tradition sur laquelle l'Eglise Romaine appuie toutes les impertinences, pour lesquelles elle ne trouve pas la moindre baze dans la Révelation. Cette Tradition, quoi qu'ame qui vive ne sache ce que c'est, ni ce qu'elle nous dit de bon, passe pourtant pour avoir une autorité égale à celle des Livres sacrez. Il est bon même, qu'elle ne dise rien du tout: c'est le vrai moyen de lui faire dire tout ce que l'on veut.

*parfaitement bien*, ajoutée le troisième ; & , fans s'alambiquer le cerveau d'avantage , ils se mirent à acheter le galon d'or le plus large de tout le quartier , & se firent braves comme des Milords.

Quelque tems après , la mode vint de doubler les habits d'une petite étoffe de fatin *couleur de feu* \*. Aussi-tôt un marchand en porta un échantillon à nos Cavaliers. *Reverence parler, Messieurs*, leur dit-il, *Mylord Guts & le Chevalier Walter ont pris hier au soir des doublures de la même pièce : vous ne sauriez croire la quan-*

\* Il est apparent que, par cette doublure de fatin couleur de feu , on entend ici la doctrine du Purgatoire , avec toutes ses dependances , de laquelle les livres sacrez ne disent rien , quoique ce soit un point très-essentiel. Le Passage du Testament , qui ordonne aux Freres de se precautionner contre le feu , fait allusion à un passage de St. Pierre , où il est fait mention de feu , mais d'une maniere qui n'est nullement applicable aux flammes du Purgatoire. Le Codicille , que le *Frere Lettré* fait ajouter au Testament , & qui , à ce qu'il dit , fut écrit par un Palfrenier de son Grand-Pere , designe les Livres Apocryphes , qui n'ont aucune autorité. Ils commandent de prier pour les morts ; & en voila assez pour les mettre dans le rang des Livres sacrez , quoiqu'ils en renversent les Préceptes.

*quantité que j'en vends ; & je suis sur , que demain matin à dix heures il ne m'en restera pas de quoi faire un Pelotton à ma Femme.*

Là-dessus, nouvel examen du Testament. Le cas demandoit un ordre positif, aussi bien que le précédent; puisque la doublure est considérée par tous les Auteurs orthodoxes, comme étant de l'essence de l'habit. Tout ce qui parut les favoriser en quelque sorte étoit un Avertissement contenu dans ladite *derrière volonté* de se précautionner contre le feu , & d'avoir soin d'éteindre leurs chandelles , en se couchant. Ces mots , rectifiés par un Commentateur adroit , pouvoient bien aller jusqu'à approcher assez d'un commandement positif; mais, comme ils ne tranquillisoient pas encor tout-à-fait ces consciences timorées , le *Frere Docteur* , resolu de remédier une fois pour toutes aux inconveniens presens & futurs , se mit à haranguer de nouveau. *Je me souviens*, dit-il, *d'avoir vu plusieurs Testamens*, où il étoit fait mention d'un *Codicille annexe*, qui est censé faire partie du Testament , & avoir la même Autorité. Or , le Testament de notre Pere n'est pas accompagné d'un  
tel

*tel Codicille; & , par consequent, de ce côté-là, il est manifestement défectueux.*

*C'est pour cette raison, que j'ai résolu d'y en attacher un habilement. Jen suis déjà en possession depuis long-tems: il a été dressé par un Palfrenier de notre Grand-Pere; & , par le plus grand bonheur du monde, il y est parlé fort au long de ce même satin couleur de feu.*

Ce projet passa avec le même contentement unanime. Un vieux parchemin ridé est attaché au Testament en guise de Codicille: on achette le satin, & on le porte.

L'Hyver suivant, un Acteur, gagné exprès par le corps des *Faiseurs de Franges*, joua son rôle dans une Pièce nouvelle, tout couvert de franges d'argent; & , par-là, conformément à la louable coutume, il en introduisit la mode. Les trois Freres consultant là-dessus de nouveau le Testament en question, ils y trouverent à leur grand étonnement ces paroles accablantes: *J'ordonne & commande à mes trois Fils de ne porter jamais des franges d'argent sur leurs habits, ni à l'entour d'iceux.* Ces mots étoient suivis d'une longue liste de punitions, dont ils étoient menacez, en cas de des-

obéissance. Plus les difficultez font grandes , plus il y a de gloire à les surmonter. Un Article si foudroiant ne découragea pas celui des Freres , dont j'ai déjà si souvent loué l'érudition. C'étoit un homme expert dans la CRITIQUE, & il avoit trouvé dans un certain Auteur , qu'il ne nommoit pas pour certaines raisons , que le terme *frange*, mentionné dans le Testament , signifie aussi un *manche-à-balai* ; & , selon lui , c'étoit dans ce sens-là qu'il falloit le prendre en cette occasion. Un de ses Freres declara avec humilité , qu'il n'étoit pas de cet avis-là , à cause que l'Epithète , *d'argent* , ne lui paroissoit pas tout-à-fait applicable à un *manche-à-balai*. Il eut pour réponse , que cette Epithète devoit être entendue dans un sens mystérieux & allegorique ; mais , il ne laissa pas d'objecter de nouveau , qu'il ne comprenoit pas pourquoi son Pere leur auroit défendu de porter des *manches-à-balai*.

\* Il s'agit ici probablement de l'établissement du Culte des Images , que les Docteurs de l'Eglise Romaine sauvent par la merveilleuse distinction entre *dulie* & *latrie* , deux termes composez de différentes lettres : & en voilà assez pour aller directement contre une Loi formelle de Dieu.

*balai* sur leurs habits; précaution inutile, & même impertinente. Son Frere là-dessus prit un air grave, & l'arrêta tout court, comme un homme qui parloit avec irrévérence d'un *mistère*, qui, sans doute, étoit très-significatif, & très-utile; mais, dans lequel il n'étoit pas permis à la Raïson humaine de creuser trop avant.

Cette réponse sensée mit fin à la dispute; & comme le Testament du Pere perdoit chaque jour quelque chose de son Autorité, on prit d'une maniere docile ce joli tour de Critique, dont je viens de parler, pour une Permission dans les formes de se jeter à corps perdu dans les franges d'argent.

Quelque tems après, une vieille mode fut remise sur pied. C'étoit une broderie à la Chinoise chargée de Figures d'Hommes, de Femmes, & d'Enfans\*.

Dans cette occasion, il ne s'agissoit pas seulement de consulter la dernière volonté du Pere: les Damoiseaux ne se ressouvenoient que trop de l'horreur qu'il

\* On voit assez qu'il s'agit ici de l'Adoration des Saints mis à la place des Divinitez nombreuses du Paganisme.

qu'il avoit toujours témoignée contre cette mode. Ils favoient que, dans plusieurs Articles dressés exprès, il l'avoit detestée; & qu'il leur avoit donné sa malediction éternelle, s'ils étoient jamais assez hardis pour la suivre. Malgré tant de déclarations si formelles, il ne se passa pas deux jours, qu'ils ne portassent cette mode jusqu'à l'excès. Ils alleguoient en leur faveur, que ces Figures n'étoient point du tout les mêmes, qui avoient été en vogue autrefois, & dont le testateur avoit voulu parler: d'ailleurs, ils ne portoient pas cette broderie, dans le sens dans lequel elle leur avoit été défendue; mais, uniquement, pour suivre une coutume, qui tendoit au bien public. A leur avis, ces Articles du Testament devoient être interpretez *cum grano salis*.

Les modes étant sujettes à une révolution perpetuelle, le Frere à distinctions se lassa à la fin de chercher des échappatoires, & de luter contre des obstacles, qui se succedoient sans cesse les uns aux autres. Il voioit ses Freres, aussi bien que lui, resolu à s'affujettir à la mode, à quelque prix que ce fût: ainsi, il ne lui fut pas difficile de les déterminer

ner à renfermer le Testament fatal , dans un Coffre-fort , qui leur étoit venu de Grèce ou d'Italie ; & à ne l'alleguer désormais , que dans les cas où il s'accorderoit avec leurs intérêts.

Conformement à cette resolution , quand la mode vint de porter un nombre infini d'éguilletes ferrées d'argent , notre savant Critique prononça *ex Cathedra* , qu'ils étoient autorisez à porter de ces éguilletes , *Jure Paterno*. Qu'il étoit bien vrai , que la mode alloit un peu au delà de la permission que leur accordoit le Testament : mais , qu'en qualité de Successeurs de leur Pere , ils avoient le pouvoir d'y ajouter certaines clauses , pour l'accommoder au bien public ; & , quand même ces clauses n'auroient pas une liaison exacte avec le Testament , qu'il falloit pourtant les admettre , de peur de tomber dans certaines incongruïtez , *ne multa absurda sequerentur*. Cette décision passa aussi-tôt pour *Canoniale* ; & , le Dimanche suivant , ils parurent à l'Eglise tous lardez d'éguilletes.

Ce Frere avoit acquis par son savoir une si grande reputation , que ses affaires n'étant pas en trop bon état , il

eut le bonheur d'être placé chez un certain Lord, pour avoir soin de l'éducation de ses Enfants. Ce Seigneur étant mort quelque tems après : il fut donner un tour si adroit à quelques passages du Testament de son Pere, qu'il y trouva un titre pour s'approprier les biens de feu son Maître. Il en prit aussitôt possession: il en chassa ses élèves ; & donna leurs appartemens à ses Freres \*.

\* Ceci fait allusion à la Protection que les Empereurs ont accordée jadis aux Papes, qui, pour récompense, se font nichés dans leur Ville Capitale, & ont usurpé peu à peu ces Provinces d'Italie, dont ils sont encore jusqu'ici Princes Temporels.



## SECTION III.

*Digression touchant Messieurs les Critiques.*

QUoique jusqu'ici j'aye pris toute la précaution possible, pour suivre exactement les regles, & la maniere d'écrire, de nos Illustres Modernes, je me vois cependant, par un tour que me jouë ma malheureuse memoire, dans un égarement, dont il faut que je me tire, avant que je puisse avec bienféance continuer la tractation de mon sujet. J'avouë avec honte, que c'est une négligence impardonnable d'y être entré si avant, sans avoir adressé à nos *Seigneurs les Critiques* les discours usitez, tant *expostulatoires*, & *supplicatoires*, que *déprécatoires*.

Pour les en dédommager, je prends ici humblement la hardiesse de leur presenter une courte Dissertation sur eux-mêmes, & sur leur art. Je vais en examiner brièvement l'Etimologie & la Généalogie, & le considérer, tant par rapport à l'état, où il se trouvoit autrefois, qu'à

l'égard de celui où nous le voions présentement.

Par le mot *Critiques*, si usité dans nos conversations d'aujourd'hui, on a entendu autrefois trois especes d'hommes fort differentes, selon ce que j'en ai pu découvrir dans les livres, & dans les brochures des Anciens. Ce terme designa d'abord des personnes, qui s'occupoient à inventer & à établir certaines regles, pour eux-mêmes, & pour le public, par l'observation desquelles un Lecteur judicieux pouvoit se rendre capable de décider des productions des savans, entrer dans le vrai goût du sublime & du merveilleux, & distinguer les veritables beautez du stile ou de la matiere, d'avec le faux brillant qui les imite. Ils s'efforçoient, dans leurs Lectures, à remarquer ce que les livres avoient de defectueux, *l'inutilité, la fadeur, l'absurdité*. Mais, ils s'y prenoient avec la même précaution, dont se sert un homme, qui passe par une rue sale. S'il jette un œil attentif sur les tas de bouë qu'il rencontre en son chemin, ce n'est pas dans le dessein d'en examiner la couleur, d'en prendre les dimensions, d'y goûter, ou de s'y vautrer; c'est uni-  
que-

quement pour s'en tirer le plus proprement qu'il lui est possible.

On prétend, mais à tort, que ces personnes-là ont véritablement compris le *sens littéral* de leur *dénomination*, & qu'une partie considérable du devoir d'un Critique est de rendre justice au mérite. Un Critique, dit-on, qui ne lit, que pour chercher les occasions de censurer, ressemble à un Juge, qui prendroit la résolution de condamner à la potence tous ceux qui paroitraient devant son tribunal.

En second lieu, on a désigné, par le terme de *Critiques*, ces Restaurateurs du savoir, ces hommes savans, qui ont tiré les belles Lettres du tombeau, qui les ont délivrées de *Vers*, & qui ont secoué la poussière qui couvroit les Manuscrits.

Il y a déjà quelques siècles, que ces deux races ont été absolument éteintes ; & , par conséquent, il seroit fort inutile d'en parler plus au long.

La troisième & la plus noble espèce est celle des *veritables Critiques*, dont l'origine est bien plus illustre que celle des autres. Chaque véritable Critique est un Demi-Dieu de naissance, puisqu'il

descend en ligne directe de *Momus* & de *Hybris*, qui engendrèrent *Zoile*, qui engendra *Tigellius*, qui engendra *Et cætera* premier du nom, qui engendra *Bentley*, *Rymer*, *Perrault*, & *Dennis*, qui engendra *Et cætera* second du nom.

Ce sont-là ces *Critiques*, qui de tous tems ont prodigué tellement leurs bienfaits à la République des Lettres, que la reconnoissance de leurs Admirateurs est allé jusqu'à leur chercher une origine dans le Ciel, à côté de celle de *Thésée*, de *Perfée*, d'*Hercule*, & d'autres Bienfaiteurs du Genre-Humain.

Mais, la Vertu Heroïque même n'a pas toujours été exemte de la Calomnie. On a osé obscurcir la gloire de tous ces grands hommes, en foutenant, que, fameux par leurs combats contre les Geans, les Dragons, & les Brigands, ils avoient été plus nuisibles eux-mêmes à la Société humaine, que les Monstres qu'ils avoient vaincus; & qu'après les avoir détruits, ils auroient bien fait d'exercer la même justice sur leurs propres *individus*. *Hercule* l'a fait avec beaucoup de generosité; ce qui lui a procuré plus de temples, & plus  
d'en-

d'encens, que n'en ont obtenu les plus illustres de ses compagnons.

C'est pour cette raison, je croi, que certaines gens se sont mis dans l'esprit, que chaque *veritable Critique*, après avoir achevé sa tache, feroit une œuvre très-méritoire & très-utile pour le bien public du monde savant, s'il vouloit bien s'attacher à une corde un peu forte, ou se précipiter d'une hauteur un peu raisonnable. Ils sont même du sentiment, qu'il ne faudroit donner place à personne dans le Catalogue des *vrais Critiques*, avant qu'il eut mis fin à cette perilleuse aventure.

De cette origine celeste d'un art si noble, & de son étroite analogie avec la Vertu Heroique, on peut deduire aisément les devoirs d'un *vrai Critique*. Il doit parcourir la Republique des Lettres, pour donner la chasse aux défauts monstrueux, qu'elle nourrit dans son sein; forcer les erreurs à sortir de leurs niches, comme Cacus de sa Caverne. Il faut qu'il les multiplie, comme les têtes de l'Hydre; & qu'il les ramasse, comme le fumier de l'Étable d'Augée. Il faut, sur-tout, qu'il poursuive sans re-

lache certains oiseaux, qui ont l'inclination perverse d'arracher des branches entières de l'*Arbre de Science*, comme les *oiseaux Stymphaliens*, qui privoient les vergers de leurs meilleurs fruits \*.

Il suit de-là, que la plus parfaite définition qu'on puisse donner d'un *vrai Critique* est celle-ci. *Un vrai Critique est un homme, qui découvre, & qui rassemble, les fautes des Auteurs.* Quiconque voudra examiner toutes les especes d'ouvrages, dont cette *Secte ancienne* a favorisé le monde, verra d'abord par toute leur teneur, que les pensées de leurs Auteurs se font uniquement attachées aux fautes & aux négligences des autres Ecrivains. Quelque sujet qu'ils traitent, leur imagination est tellement remplie & occupée de tous ces passages défectueux, que la quintessence même de ce qu'ils ont remarqué de mauvais se distille dans leurs propres écrits, & que leurs ouvrages d'un bout à l'autre ne paroif-

\* Par ces oiseaux l'Auteur entend les gens raisonnables, dont le but principal est de profiter de leur Lecture, & de s'amasser un trésor de connoissances utiles.

roissent qu'un extrait de tout ce qui a servi de matière à leurs réflexions.

Après avoir ainsi considéré l'origine & les occupations d'un *Critique*, à prendre ce mot dans le sens le plus general & le plus noble, il est tems de refuter les objections de ceux, qui prétendent prouver par le silence des Auteurs, que l'Art Critique, comme il est exercé à présent, & comme je viens de l'expliquer, est tout-à-fait moderne; & que, par conséquent, nos Critiques Anglois & François, ne sont pas d'une Noblesse aussi ancienne, que celle dont je les ai mis en possession.

Or, si je fais voir clairement, que l'Antiquité la plus reculée nous a dépeint le *vrai Critique* & ses devoirs, d'une manière, qui répond exactement à ma *définition*, on m'avouëra, que cette grande objection, tirée du silence des Auteurs, doit tomber nécessairement.

Je confesse, que j'ai été long-tems moi-même dans une erreur si pernicieuse, & que je ne m'en suis tiré, que par le secours de nos illustres Modernes, dont je creuse jour & nuit les volumes édifians, pour mon propre bien, & pour celui de ma Patrie. Ce sont ces grands

hommes, dont les travaux infatigables ont découvert les endroits foibles des Anciens, & nous en ont donné un Catalogue copieux. Ce font eux, qui ont démontré, que les plus belles choses, qui nous sont communiquées par l'Antiquité, ont été inventées & mises en lumière par des plumes beaucoup plus recentes; & que les plus grandes découvertes, qu'on lui attribue par rapport à la Nature & aux Sciences, avoient déjà été trouvées par le Genie transcendant de nos contemporains: ce qui montre évidemment, combien le mérite des Anciens est mince, & doit mettre des bornes à cette admiration aveugle dont ils sont honorez par des gens ensevelis dans la poussière du Cabinet, & assez malheureux pour ignorer ce qui se passe à présent dans le Monde.

En délibérant meurement sur toutes ces choses, & sur les propriétés essentielles de l'esprit humain, je n'ai pû m'empêcher d'en conclure, que les Anciens, persuadés fortement de leurs nombreuses imperfections, doivent s'être efforcés dans quelques passages de leurs livres, à l'imitation de leurs Maîtres les Modernes, à détourner ou à adoucir  
les

les esprits Censeurs, en faisant l'Eloge ou la Satyre des *vrais Critiques*. Instruit de cet usage moderne, par la longue & utile étude que j'ai faite des Prefaces à la mode, je me suis déterminé à déterrer la même loisible coutume dans les *Ecrits* anciens, & sur-tout dans ceux des premiers siècles. Par ces recherches, j'ai trouvé à mon grand étonnement, qu'ils nous ont laissé tous des portraits du *vrai Critique*, plus ou moins favorables, selon que leur plume étoit guidée par l'esperance, ou par la crainte; mais, qu'ils s'y sont pris avec la dernière précaution, envelopant tout ce qu'ils avoient à dire sur ce sujet, dans des *Fables*, & dans des *Hieroglyphes*.

C'est aparemment cette circonspection, qui a donné lieu à des Lecteurs superficiels de faire valoir le silence des Auteurs contre l'Antiquité des *vrais Critiques*. Cependant, les *types*, que ces Auteurs ont emploiez, sont si justes, & l'application en est si naturelle, qu'il est difficile à comprendre, comment il est faisable, qu'un Lecteur d'un goût & d'une pénétration moderne ne s'en aperçoive pas. Je me contenterai de  
choi-

choisir un petit nombre d'échantillons de cette immense quantité de *types* & d'*allegories*, dont il s'agit ici; & je suis convaincu, qu'ils seront capables de mettre fin à cette dispute.

Ce qui merite bien d'être remarqué, c'est que tous ces Auteurs anciens, en voulant traiter ce sujet d'une manière *énigmatique*, se sont rencontrés tous dans la même *Allegorie*, dont ils ont seulement varié la superficie, conformément à leurs passions, ou à leur tour d'esprit.

D'abord, Pausanias est du sentiment que la perfection de l'Art d'écrire est due à l'établissement des *Critiques*. Et il est évident, qu'il a en vue les *vrais Critiques*, par la description qu'il en fait dans les mots suivans. *C'est, dit-il, une race d'hommes qui se plaît à vétille sur les superfluités & sur les excrescences des livres; ce qui aiant été à la fin remarqué par les Savans, ils ont résolu, de leur propre mouvement, de retrancher, de leurs ouvrages, les branches pourries, mortes, destituées de suc, & celles-là même dont l'unique défaut étoit de pousser trop.*

Il envelope ce fait adroitement dans  
une

une Allegorie , en disant *que les Nau-  
pliens, dans l'Argie, avoient appris des  
Anes l'Art de tailler les vignes; en obser-  
vant, que quand ces animaux en avoient  
rongé quelques branches, elles en croif-  
soient mieux, & en portoient de meilleur  
fruit.*

Herodote, en se servant du même *Hie-  
roglyse*, s'exprime encor plus claire-  
ment. Il est bien assez hardi, pour taxer  
les Critiques ouvertement de malignité  
& d'ignorance; car, il nous rapporte en  
pleins termes, *que dans la partie occiden-  
tale de la Libye il se trouve des Anes avec  
des cornes.* Sur quoi *Ctesias* rencherit en-  
core, en faisant mention de certains  
anes de la même figure, qui sont dans les  
Indes: *au lieu, dit-il, que tous les autres  
Anes n'ont point de fiel, ces Anes cornus en  
ont une telle abondance, qu'il n'est pas pos-  
sible d'en manger la chair, à cause de son  
extrême amertume.*

La raison, pourquoi les Anciens n'ont  
traité ce grand sujet que *figurément*,  
étoit la crainte qu'ils avoient des atta-  
ques d'un parti aussi redoutable que ce-  
lui que formoient les Critiques de ces  
tems. Le son terrible de leur voix étoit  
capable de faire trembler une legion en-  
tiere

tiere d'Auteurs, & de leur faire tomber la plume des mains : ce qu'Herodote exprime clairement, en nous contant qu'un jour une grande Armée de Scythes avoit été mise en déroute, par la terreur panique qu'y répandit le *braire* d'un ane. C'est même de-là que certains profonds *Litterateurs* ont conjecturé, que le respect, que nos Auteurs Anglois paient aux *vrais Critiques*, nous est venu de nos Ancêtres les Scythes.

Cette *terreur* des écrivains de l'antiquité devint peu à peu si generale, & s'augmenta si fort, que ceux, qui avoient envie de parler librement sur le Chapitre des *vrais Critiques*, furent obligez de renoncer à cette ancienne *Allegorie*, comme trop approchante du *Prototype*, & de se servir de figures plus cachées & plus misterieuses. C'est ainsi que Diodore, voulant déclarer son sentiment sur la même matiere, se hazarde seulement à nous débiter, que *sur les montagnes de l'Helicon il croit une mauvaise herbe, dont la fleur est d'une odeur si abominable, qu'elle empoisonne ceux qui la sentent.* Lucrece en donne précisément la même description.

*Est etiam in magnis Helicōnis montibus  
arbos,  
Floris odore hominem retro consueta necare.*

Pour Ctesias , dont j'ai déjà parlé, il étoit beaucoup plus hardi : il avoit été fort mal traité par les vrais Critiques de son âge ; & il étoit bien aise de laisser à la posterité une marque sensible de sa vengeance contre toute cette tribu. Le sens en est si clair, que je ne conçois pas comment il a pu rester caché à ceux qui nient l'Antiquité de cette illustre race.

C'est en traçant le portrait de plusieurs animaux des Indes , qu'il s'est servi de ces expressions remarquables. Il y a entre autres un Serpent, qui ne sauroit mordre , parce qu'il n'a point de dents ; mais, en récompense , quand il vomit , ce qu'il fait très-souvent , il cause une corruption generale dans toutes les matieres, sur lesquelles il répand ce qui lui sort des entrailles. Ces Serpens se trouvent d'ordinaire sur les montagnes où croissent les Pierres precieuses : ils sont fort sujets à jeter de leur gueule une liqueur empoisonnée ; & si quelqu'un s'avise d'en boire quel-

*quelques goûtes , sa cervelle lui sort auffi-tôt par les narines.*

Il y avoit encore parmi les Anciens une forte de Critiques qui ne differoient pas des premiers en *espece* , mais seulement en *taille* , & en *degré*. Il y a de l'apparence , qu'ils étoient comme les *apprentifs* des autres ; & cependant on en fait mention , d'ordinaire , comme d'une Secte à part , à cause de la différence de leurs occupations. L'exercice ordinaire de ces Etudians étoit de frequenter les Spectacles , & d'y épier les plus mauvais endroits des pieces de théâtre , desquels ils étoient obligés de rendre un conte exact à leurs *Gouverneurs*. Mis en goût par cette petite proie , comme de jeunes Loups , ils acqueroient avec le tems assez de force & de vigueur , pour se jeter sur une proie plus considerable : car , il a été observé par les anciens , aussi bien que parmi les modernes , qu'un *vrai Critique* a de commun avec un *Echevin* & avec une *Courtisane* , qu'il ne perd jamais son titre ; & qu'un *Critique en gerbe* a toujours été un *Critique en herbe* : ses talens naturels aiant été seulement augmentez par ses lumieres acquises ; semblable

au chanvre, dont la sémence même, selon les Naturalistes, donne des suffocations. C'est à cette race de *Garçons Critiques*, qu'on est redevable de l'invention, ou du moins du raffinement, des *Prologues* des piéces de théâtre \*; & ce font eux, dont Terence a fait si souvent mention sous le nom de *Malevoli*.

Il est certain que l'établissement de la race Critique est d'une nécessité absolüe pour le monde savant; car, toutes les actions humaines ont une relation exacte avec les Talens de Thémistocle, & de son Compagnon. L'un fait *racler le boïau*, & l'autre *fait faire d'un petit Bourg une grande Ville*; & celui qui ne fait faire, ni l'un, ni l'autre, mérite d'être chassé de l'univers à coups de pied. C'est sans doute l'envie d'éviter une pareille punition, qui a donné naissance au *Peuple Critique*, & une occasion aux Calomniateurs de débiter, que chaque membre de ce corps est une  
es-

\* Les anciens Comiques faisoient précéder leurs Piéces d'un *Prologue*, dans lequel ils s'efforçoient à captiver la bienveillance des Spectateurs. La même coutume regne encore sur le théâtre Anglois.

espece d'ouvrier , qui leve boutique , avec la même facilité qu'un *tailleur*. Aussi , selon ces detracteurs du mérite , il y a une étroite conformité entre les talens & les outils de l'un & de l'autre. *L'Oeil* du tailleur\* est un type parfait des *Lieux-communs* d'un Critique : & le *Carreau* du premier représente fort au juste l'esprit & le savoir du second †. Leur courage est de la même nature , & leurs armes sont d'une figure fort ressemblante §.

On peut repondre plusieurs choses très-solides à toutes ces odieuses objections. Rien au monde n'est plus faux que ce qu'on ose avancer sur la facilité , qu'il y a , à s'ériger en *vrai Critique*. Au contraire , rien n'est plus difficile ; & il faut se mettre plus en frais , pour être membre privilégié de ce corps , que de tout autre : car , tout de même que , pour  
bri-

\* L'Endroit où il jette les lambeaux qu'il vole.

† Le Carreau du tailleur aplaît les coutures : l'esprit & le savoir du *Critique* consiste à cacher la manière dont il a cousu ensemble les lambeaux de ces *Lieux-Communs*.

§ Les Tailleurs rognent , & piquent : les Critiques en font autant.

briguer l'honneur d'être un *Gueux dans les formes*, il en coutte au plus riche aspirant jusqu'à son dernier sou ; ainsi, pour qu'un homme puisse s'établir dans le monde sur le pied d'un *vrai Critique*, il lui en coutte toutes les bonnes qualitez de son esprit. Ce qui seroit un assez *lot marché*, s'il s'agissoit de toute autre *acquisition* moins importante.

Après avoir prouvé de cette maniere l'*Antiquité de la Critique*, & dépeint son état primitif, il me reste d'entrer dans l'examen de l'état présent de ce florissant Empire, & de faire voir l'exacte conformité de l'un & de l'autre.

Un certain Auteur, dont les Ouvrages ont été entierement perdus depuis plusieurs siècles, en parlant des Critiques, dans son Livre 5. Chap. 8. appelle leurs Ouvrages *les Miroirs de l'Erudition* \*. Or, quiconque fait, que les miroirs des anciens étoit faits de cuivre, & *sine Mercurio*, doit comprendre par là d'abord les deux principales qualitez d'un *veritable Critique moderne*, & être convaincu, qu'elles ont toujours été les  
mê-

\* Citation imitée d'un Auteur illustre. Voyez la Dissertation de Bentley.

mêmes, & doivent rester les mêmes éternellement. Car, le cuivre est l'emblème d'une longue durée; &, quand il est artificiellement bruni, les réflexions se font sur sa propre superficie, sans qu'il soit besoin qu'il ait du Mercure derrière lui \*.

Les autres talens d'un Critique ne méritent pas un détail particulier, étant renfermez dans ceux dont je viens de faire mention, ou pouvant en être déduits sans peine. Je ne veux pas finir, pourtant, sans établir ici trois maximes, qui serviront de marques caractéristiques, pour distinguer un vrai Critique moderne, d'avec un Usurpateur de ce titre; & qui seront d'un grand usage, pour ceux qui veulent s'engager dans une carrière si utile, & si agréable.

La première est, que la Critique, opposée en cela diamétralement à toutes les autres Facultez de l'Âme, passe toujours pour la plus véritable, & pour la meilleure, quand elle sort fraîchement de l'esprit de son Auteur. Il en est com-

\* Décisions appuyées sur la temerité, sans être secondées par le savoir.

comme de la première visée d'un chasseur, qui est d'ordinaire la plus feure; s'il ne s'en tient pas-là, il y a mille contre un qu'il n'attrapera pas le but.

*Seconde Maxime.* Les vrais Critiques sont connus par leur penchant à voltiger autour des plus nobles Ouvrages; à quoi ils sont simplement portez par le même instinct, qui guide les souris vers le fromage le plus gras, & les guêpes vers le plus excellent fruit. C'est ainsi, que quand le Roi est à cheval, il peut compter d'être le plus sale personnage de toute la calvalcade, puisque ceux, qui lui font le mieux la Cour, sont précisément ceux, qui l'éclabouffent le plus.

*Troisième Maxime.* Un vrai Critique ressemble à un Dogue, qui est à un Festin, & qui attend la Gueule béante ce que les convives jettent à terre, & qui ne gronde jamais tant, que lorsqu'il y a peu d'os.

Je me flatte que ce Discours aura l'honneur de contenter mes Patrons les vrais Critiques modernes, & de les dédommager du silence, où jusqu'ici je suis demeuré à leur égard, aussi bien que de celui que je pourrois bien observer

à l'avenir. Je crois en avoir assez bien usé avec tout leur illustre corps , pour en pouvoir espérer une genereuse indulgence.

Dans cette attente, je m'en vais poursuivre hardiment l'Histoire , que j'ai si heureusement commencée.



## SECTION IV.

*Continuation du Conte du Tonneau.*

J'Ai déjà conduit le Lecteur avec de grands efforts jusqu'à un periode, où il doit s'attendre à de grands événemens.

A peine notre *Frere Docteur* se vit-il propriétaire d'une bonne maison, qu'il commença à faire le gros dos, & à se donner de grands airs; en sorte que, si le Lecteur n'a pas la bonté d'étendre un peu l'idée que j'en ai donnée jusqu'ici, je crains fort, qu'il ne reconnoisse plus notre Heros, tant il y a de changement dans son rolle, dans ses ajustemens, & dans sa mine.

Il commença par dire à ses Freres, qu'il vouloit bien qu'ils fussent, qu'il étoit l'ainé, & par conséquent l'unique heritier de leur Pere. Quelque tems après, il ne voulut plus, qu'ils l'apellassent leur Frere; il vouloit être nommé d'eux *Monsieur Pierre*, ou *Pere Pierre*, & quelquefois même, *Mylord Pierre*.

Pour soutenir ces grands airs , qui étoient fort au-deffus de ses moiens , il s'établit dans le monde sur le pied d'un *Virtuoso* , ou *Inventeur de Projets*. Il fit ce nouveau métier avec tant de succès , que plusieurs fameuses découvertes , & un grand nombre de machines , qui sont encore à present en vogue , doivent leur naissance au subtil esprit de *Mylord Pierre*. Je donnerai ici un détail des principales , sans me mettre beaucoup en peine de l'ordre des tems où elles ont été inventées : aussi bien les Auteurs ne font-ils pas trop bien d'accord sur ce point.

Comme j'ose assureur que ce présent Ouvrage est d'un merite considerable , par les peines , qu'il m'en a couté , pour en amasser les materiaux , par la fidelité de la relation , & par l'utilité du sujet , je ne doute pas qu'on ne me rende la justice de le traduire dans toutes les Langues étrangères. Je me flatte en ce cas , que les dignes membres de toutes les Academies de l'Europe , & sur-tout celles de France & d'Italie , considereront cet essai , comme un des grands secours , pour parvenir à la connoissance

uni-

universelle de tout ce qui mérite d'être su.

Je dois avertir encor ici les Reverends Peres des Missions Orientales, que, pour l'amour d'eux, j'ai choisi exprès les Tours & les Phrases les plus propres à être traduites facilement dans les Langues de l'Orient, & sur-tout en Chinois. Après cette petite Digression, je vais mon chemin, extasié par la contemplation des fruits considerables, que tous les Habitans de notre Globe recueilleront aparemment de mes travaux.

La première entreprise de Mylord Pierre tendit à se mettre en possession d'un continent fort étendu situé dans un país nommé *Terra Australis incognita*\*. Il l'acheta pour peu de chose de ceux qui l'avoient découvert, quoi qu'il y ait des gens qui soutiennent, que les vendeurs n'y ont jamais mis le pied. Il le partagea en differens Cantons, & les revendit en détail à plusieurs Marchands, qui y voulurent conduire des Colonies, mais qui perirent tous dans le Voïage. Ensuite, Mylord Pierre vendit de nouveau ce même continent à d'autres,

F 3

puis

\* Le Ciel, ou, selon d'autres, le Purgatoire.

puis à d'autres , & puis encore à d'autres ; & toujours avec le même succès, demeurant toujours Possesseur de ce qu'il avoit vendu.

Son second projet étoit le débit d'un remède souverain contre les vers, & sur-tout contre ceux, qui ont leur séjour dans la ratte \*. Ce remede étoit fort aisé à prendre : il s'agissoit seulement d'être trois nuits sans manger quoique ce soit après soupé ; d'avoir soin en se couchant de se mettre sur un coté , & de se tourner, dès qu'on étoit las de cette situation. Il falloit encore attacher en même tems les deux yeux sur le même objet, & se garder avec soin de lâcher des vents par devant & par derriere, dans le même instant. Par l'observation exacte de cette recette, les vers fortoient imperceptiblement par *transpiration* au-travers du cerveau.

Sa troisième invention fut l'établissement d'un Bureau pour le bien commun des Hypochondriaques † ; & de ceux qui étoient tourmentez de la Colique, des *curieux*

\* Scrupules de Conscience, Remords &c. Ce remede consiste en absolutions, pardons, legeres penitences, &c.

† La Confession.

*rieux impertinens, des Medecins, des Sages-Femmes, des Politiques du bas ordre, des Poëtes plagiaires, des amis brouillez, des amans heureux ou desesperez, des Courtisanes, des Pages, des Parasites, & des Bouffons; en un mot, de tous ceux qui courent risque de crever à force de vent.* Dans ce Bureau la tête d'un Ane étoit placée avec tant d'adresse, que le malade pouvoit aisément apliquer sa bouche à l'une ou à l'autre oreille de cet animal\*. Lorsqu'il s'étoit tenu dans cette posture pendant quelques momens, il se trouvoit d'abord soulagé par une *Faculté attractive* particuliere aux oreilles de cette Bête, qui lui faisoit vuider la source de son mal par *eructation, expiration, ou evomition.*

Un autre projet fort utile de Mylord Pierre étoit l'érection d'un Bureau d'Assurance † en faveur des pipes-à-

F 4

ta-

\* Par cette tête d'*ane* est entendu le Prêtre qui est placé dans le Confessional, & dans l'oreille duquel les Penitens vuident leur sac d'ordures.

† Il y a à Londres un Bureau d'Assurance, où, pour une certaine somme, on fait assurer les maisons contre les dommages, qu'elles pourroient recevoir par l'incendie. De la même maniere, le

Pape

tabac , des Martirs du zèle moderne , des recueils de Poësies , des ombres . . . . . & des rivieres ; tendant à les garantir contre les dommages qu'ils pourroient recevoir par le feu.

Il paroît de-là , que nos Societez , établies dans des vuës semblables , ne font que des Copies de Milord Pierre , quoi-qu'elles ne s'en trouvent pas mal , non plus que lui.

Le même Seigneur Pierre passe encore pour l'Inventeur des *Marionettes* , & des *Curiofitez* \* , dont l'utilité est trop reconuë dans le monde , pour qu'il soit nécessaire de m'y étendre.

J'aurois tort de passer ici sous silence une autre découverte , qui lui acquit  
une

Pape a une Boutique de pardons , & d'indulgences , pour assieurer les ames contre les flammes du Purgatoire. L'Auteur fait ici mention de plusieurs choses , qui ne vallent pas la peine d'être assurées contre le feu , ou qui ne font pas d'une Nature à avoir besoin d'une pareille assurance. Il turlupine par là la sottise de précautionner contre le feu du Purgatoire les ames , qui sont immaterielles , & qui par consequent n'ont pas besoin d'un pareil onguent contre la brûlure.

\* Les Ornemens pompeux , qui font un si beau Spectacle dans l'Eglise Romaine.

une grande réputation : c'est la *faumure Saumure universelle* \*.

Ayant remarqué, que notre faumure ordinaire n'avoit pas d'autre usage, que de conserver la viande morte, & quelques especes de végétaux, il trouva le moïen, avec beaucoup d'art & de dépense, d'en étendre l'utilité. Il en composa une propre à garantir de tout mal, Maisons, Jardins, Villes, Femmes, Hommes, Enfans, & Bétail; & il y conservoit tout cela aussi sain & aussi entier, que les Insectes sont conservés dans l'Ambre.

Cette faumure paroïssoit au goût, à l'odeur, & à la vue, précisément la même, que celle, où nous mettons notre bœuf, notre beurre, & nos harangs; mais, c'étoit bien autre chose, par rapport à ses rares qualitez. Dès que Pierre y avoit mis une petite pincée de sa poudre *prelimpimpim*, elle changeoit de nature, & produisoit des effets miraculeux.

L'Operation étoit faite par *aspersion*; &, pour être sur du succès, il falloit la mettre en œuvre dans un certain tems

F 5

de

\* L'Eau benite.

de la Lune \*. Si le Patient qu'il falloit arrofer étoit une *Maison*, elle étoit par cette operation en fureté contre les rats, les belettes, & les arragnées. Si c'étoit un chien, il étoit garanti de la gale, de la rage, & de la faim. Elle delivroit auffi fans faute les Enfans des poux & de la rogne.

Mais, de toutes les pieces que Pierre poffédoit, celles, qu'il eftimoit le plus, étoit une certaine race de *Taureaux*, descendus en ligne droite de ceux, qui garderent jadis la Toifon d'Or †. Il eft vrai que certaines gens, qui les avoient examinez avec attention, prétendoient, que quelque fang roturier devoit s'être gliffé furtivement dans les veines de ces animaux, parce qu'ils avoient fort de-  
ge-

\* Il faut être bien lunatique, en effet, pour donner dans des sottifes pareilles.

† L'Auteur parle dans cet Article des Bulles du Pape. On pourroit s'étonner qu'il les defigne par l'emblème des *Taureaux*; mais, outre que la fingularité affectée de fa maniere d'écrire fuffit pour rendre pardonnable une figure fi peu ufitée, le Lecteur l'approuvera fans doute, quand il faura qu'en Anglois le mot *Bull* fignifie une *bulle* & un *Taureau*. Je n'ai pas eu l'esprit affez inventif, pour trouver en François quelque chose d'équivalent.

generez, par rapport à certaines qualitez de leurs Ancêtres, & qu'ils en avoient acquis d'autres fort extraordinaires.

On fait que les *Taureaux de Colchos* étoient fameux par leurs pieds d'airain ; mais, il étoit arrivé, ou par la mauvaise nourriture, ou par quelques intrigues de leurs Aieules, ou par quelque affoiblissement accidentel dans la semence, ou par la suite des tems, qui a si fort abatardi toute la Nature dans ces derniers malheureux siècles ; enfin il étoit arrivé, dis-je, que le métal de leurs pieds avoit fort baissé en valeur, & que ce n'étoit plus que du *plomb ordinaire*.

D'un autre côté, ils avoient conservé ces horribles mugissemens si particuliers à leurs premiers Parens, aussi-bien que le Don de souffler le feu par les Narines, que quelques Calomniateurs taxoient de n'être qu'un pur artifice ; soutenant que ce Phénomene n'étoit pas si terrible qu'il paroissoit, & qu'il n'étoit causé, que par la nourriture de ces animaux, qui consistoit en *fusées* & en *petards*.

Quoi

\* Le Sceau attaché au bas des Bulles.

Quoi qu'il en foit, il est certain, qu'ils avoient deux marques, qui les distinguoient extrêmement de leurs Peres contemporains de Jason, & que je n'ai jamais trouvées dans la description d'aucun monstre, excepté celui dont parle Horace. *Varias inducere plumas; atrum desinit in piscem.* Ils avoient effectivement des queue's de poisson \*; & cependant, en certaines occasions, ils voloient avec plus de rapidité, qu'aucun oiseau au monde.

Pierre se feroit de ces Taureaux avec beaucoup de succès. Il les faisoit mugir quelquefois pour effraier & pour faire taire les *Enfans qui n'étoient pas joyis* †. D'autres fois, il leur envoioit faire des commissions fort importantes. Mais, ce qu'il y avoit de remarquable dans toutes leurs actions, & que le Lecteur prudent aura de la peine à croire, ils faisoient voir un amour enragé pour l'Or. C'étoit aparemment un instinct, qui étoit passé dans toute la race de leurs nobles Ancêtres les Gardiens de la  
Toi-

\* *Sub annulo piscatoris.*

† Les Princes qui n'ont pas assez de Souplesse pour plier sous l'Autorité du St. Pere.

Toison. Ils suivoient cet instinct avec tant de fureur, que quand Pierre les envoioit seulement faire un compliment à quelqu'un, ils se mettoient à rotter, à jeter du feu par les narines, à mugir par devant & par derriere : en un mot, ils faisoient le diable à quatre, jusqu'à ce qu'on leur eut jetté une bouchée d'or dans la gueule; mais alors, *pulveris exigui jactu*, ils devenoient doux comme des agneaux.

Cette prodigieuse avidité pour l'Or, encouragée, à ce qu'on prétend, par la connivence de leur Maître, les faisoient regarder par-tout comme une troupe de Gueux insolens: c'étoit avec grande raison; car, par-tout où on leur refusoit l'aumone, ils faisoient un *tintamarre* à faire avorter les Femmes, & à jeter les Enfans dans des convulsions. Ils poussèrent enfin leur effronterie si loin, qu'elle devint insupportable à tout le voisinage, & que certains Habitans du Nord-Ouest envoiérent contre eux une meute de Dogues Anglois \*, qui leur donnèrent des coups de dents si terribles,

\* Henry 8. le premier Roi qui ait secoué le Joug du Pape.

bles, qu'ils s'en ressentirent toute leur vie.

Il faut, avant que de finir, que je fasse encore mention d'un autre *projet* de Mylord Pierre, qui fait bien voir, que c'est un Maître homme, & d'une imagination très-riche, & très-féconde \*. Quand il arrivoit que quelque Scelerat étoit condamné à être pendu, Pierre se donnoit les airs de lui offrir le pardon, pour une somme d'argent. Lorsque le pauvre Diable avoit fait tous ses efforts pour la ramasser, & qu'il l'avoit envoiée à sa *Grandcur*, il en recevoit pour recompense un Papier contenant le Formulaire suivant.

*A tous Baillifs, Prevôts, Geoliers, Sergens, Archers, &c. Salut.*

*Comme nous sommes informez que le nommé N. étant sous sentence de mort se trouve actuellement entre vos mains, nous voulons, & ordonnons, qu'à la vuë de la presente, vous aiez à relacher le dit prisonnier, & à le laisser retourner librement à sa demeure, quel que puisse être le cas, pour lequel il est condamné, Meurtre, Vol,*

\* Ceci fait allusion aux *Taxa Cancellaria Romana*, où les crimes les plus affreux sont taxez à une legere somme.

*Vol, Blaspheme, Inceste, Sacrilege, Trahison, Sodomie; &c. Et si vous êtes assez hardis, pour y manquer, que le Ciel vous punisse vous & les vôtres éternellement. Dieu vous ait en sa sainte & digne Garde.*

*Le très-humble Serviteur  
de vos Serviteurs,*

### L'EMPEREUR PIERRE.

Qu'arrivoit-il? Les malheureux, qui se fioient à ces belles patentes, perdoient leur argent, & leur vie par-dessus le marché \*.

Avant que de passer outre, je dois avertir ceux, à qui la Posterité savante confiera l'honneur de commenter ce *Traité merveilleux*, d'en manier avec beaucoup de précaution certains points obscurs, desquels ceux, qui ne sont pas *verè adepti*, pourroient tirer certaines conclusions trop précipitées. Ce danger est sur-tout à craindre par rapport à  
cer-

\* Les pardons achetez pour une somme si modique n'empêchent pas le Criminel, s'il est faisi par le Bras seculier, d'être pendu ou roué, en dépit de l'Autorité Papale.

certaines périodes Mystiques, où l'on a joint, pour l'amour de la brièveté, certains *Arcana*, qui doivent être divisés dans l'opération. Je ne doute pas que les *Fils futurs du grand Art* ne paient à ma mémoire des respects reconnoissans, pour un avertissement d'une aussi grande utilité.

Il ne sera pas difficile de persuader aux Lecteurs, que tant de grandes découvertes de Mylord Pierre eurent un succès prodigieux dans le monde. Je puis protester cependant, que je n'en ai rapporté que la moindre partie. Mon intention n'a été que de vous communiquer celles, qui méritent le plus d'être imitées, & qui sont les plus propres à donner une idée exacte du Genie de l'*Inventeur*.

Il est aisé de s'imaginer, qu'elles lui avoient procuré des richesses immenses. Mais, hélas! le pauvre Seigneur s'étoit donné une entorse au cerveau, à force de mettre son esprit à la torture. Son orgueil & ses projets de Sceleratesse l'avoient rendu fou à lier; & son imagination s'étoit remplie des plus bizarres rêveries qu'on puisse concevoir. Dans les plus terribles accès, (comme il ar-

rive

rive souvent à ceux, à qui la vanité fait tourner l'esprit) il s'appelloit quelquefois le Monarque de l'Univers, le Dieu tout-puissant.

Je l'ai vu un jour, dit mon Auteur, prendre trois vieux Chapeaux en pain de sucre, & se les planter sur la tête l'un dessus l'autre, comme une Couronne à triple étage. Dans cet état, je l'ai vu se montrer aux hommes, avec une Ligne à pêcher à la main, & avec un énorme trousséau de Clefs pendu à sa ceinture.

Dans cette venerable posture, si quelqu'un vouloit lui donner la main en signe d'Amitié, il lui tendoit galamment la jambe; & si l'autre ne prenoit pas goût à cette civilité, il la levoit assez haut, pour lui sangler un vigoureux coup de pied sur les machoires. Voilà ce qu'il apelloit saluer les gens. Quand quelqu'un passoit devant lui, sans songer à lui faire la reverence, il lui faisoit tomber le chapeau dans la bouë, en *soufflant* dessus; car, il avoit le *souffle* d'une force étonnante.

Au milieu de toutes ces extravagances, ses affaires de famille étoient dans un desordre pitoïable, & ses Freres  
pas-

passoient fort mal leur tems. - La première boutade par laquelle il s'étoit signalé à leur égard , c'est de chasser un beau matin de la maison leurs Femmes, aussi bien que la sienne, & d'y faire entrer à leur place trois franches Donzelles , qu'il avoit ramassées dans les ruës \*. Quelques jours après, il se mit dans l'esprit de clouer la porte de la Cave , pour faire manger ses pauvres Freres, sans leur donner à boire †.

Dinant un un jour en Ville chez un *Echevin*, il l'écouta avec attention haranguer sur un *alloyau de bœuf*.

Le *bœuf*, disoit ce sage Magistrat, est le *Roi des mets* : le *bœuf* contient la *Quintessence du perdreau*, du *faisan*, de la *caille*, de toutes sortes de *venaison*; & même du *podding*, & du *flan*.

Il ne laissa pas tomber à terre cette belle pensée; &, dès qu'il fut revenu chez lui, il fut y donner un si bon tour, qu'il en fit un dogme très-utile pour lui, en la rendant applicable au pain.

*Le*

\* Le Mariage défendu aux Prêtres, & le Concubinage permis.

† La défense de la Coupe dans la Ste. Cene.

*Le Pain*, dit-il, *mes chers Freres est le soutien de la vie : dans le Pain sont renfermez inclusivè, le mouton, le veau, le gibier, le flan, & le podding* \*. *Et même, pour en faire un aliment complet, il y a une doze nécessaire d'eau, qui, aiant perdu sa crudité par la chaleur & par la fermentation, est devenuë une liqueur extrêmement saine répanduë par toute la masse.*

Conformement à ces beaux principes, un grand pain fut servi le lendemain à dîner, avec toute la formalité d'une Noce Bourgeoise. *Allons, mes Freres, dit Pierre, n'épargnez pas ces mets. Je vous garentis ce mouton excellent. Servez-vous s'il vous plait; ou bien, je m'en vais vous servir moi-même, puisque j'y suis.* En même tems, avec beaucoup de Cérémonies, armé d'un couteau & d'une fourchette, il leur coupe à chacun une tranche massive de ce pain, & il la leur présente sur une assiette. L'aîné des deux, n'entrant pas d'abord dans l'idée de Mylord Pierre, commença d'une maniere fort humble à lui demander le sens de ce Misterere. *Mylord*, dit-il, *avec tout le respect que je vous dois, il me semble qu'il y a quelque méprise ici. Comment donc!*

re-

\* La Transubstantiation.

repondit brusquement Pierre. *Nous allez-vous débiter ici quelque plaisanterie de votre façon? Nullement, Mylord, repliqua le pauvre garçon. Je m'étois imaginé, que Votre Grandeur avoit parlé d'une pièce de mouton; & je ne serois pas fâché de la voir paroître sur la table. Que voulez-vous dire?* repartit Pierre d'un air fort surpris. *Je veux mourir, si je vous comprends.* Le plus jeune trouva à propos là-dessus de se mêler de la conversation, afin d'éclaircir la matiere. *Mylord, dit-il, mon Frere a faim, aparemment; & il voudroit bien tater de ce morceau de mouton, que Votre Grandeur vient de nous promettre. Quel peste de jargon est ceci?* repartit Pierre. *Avez-vous le Diable au corps l'un & l'autre? Treve de railleries, s'il vous plait. Si vous, qui avez commencé cette farce, n'aimez pas votre morceau, je m'en vais vous en couper un autre, quoiqu'à mon avis ce soit le plus friand Gobet d'appetit de toute l'Epaule.* Comment donc, Mylord! répondit le premier. *C'est donc-là une Epaule de mouton, à votre avis? Monsieur, Monsieur mon Frere,* repartit Pierre aigrement, *vuidez votre assiette, s'il vous plait. Je ne suis point du tout en humeur de souffrir*

*vos fades bouffonneries. Pouffé à bout par la gravité affectée de Pierre, le pauvre Cadet ne put s'empêcher de fortir du respect. Parbleu, Mylord, dit-il, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à en juger par mes yeux, mes doigts, mes dents, & mon nez, ceci n'est autre chose qu'un gros Quignon de pain. A quoi l'autre ajoûta, que de ses jours il n'avoit vû un morceau de mouton, qui ressemblât si fort à une tranche d'un pain de douze sols. Ecoutez, Messieurs, s'écria Pierre là-dessus d'un ton furieux. Pour vous faire voir, que vous n'êtes qu'un couple de fats, aveugles, ignorans, & decisifs, je ne me servirai que de ce seul Argument. Ceci est d'aussi bon & d'aussi veritable mouton, qu'il y en a dans toute la boucherie : & Dieu vous damne éternellement, si vous êtes assez hardis, pour n'y pas ajoûter foi.*

Une preuve aussi foudroïante que celle-là ne laissa aucun lieu à de nouvelles objections, & les pauvres gens rentrèrent dans leur coquille tout au plus vite. *En effet, dit le premier, en considerant la chose plus meurement. . . . Après y avoir mieux songé, interrompit l'autre, il me semble que V'otre Grandeur*  
rai-

*raisonne avec beaucoup de justesse. Bon cela,* repondit Pierre. *Je suis bien-aize de vous voir rentrer si-tôt en vous mêmes. He! Garçon, remplissez-moi un verre à bierre de vin rouge. A vous, Messieurs, de tout mon cœur.*

Les deux Freres, ravis de voir cet orage passé, le remercièrent très-humblement, & lui firent entendre, qu'ils feroient bien-aises de lui faire raison. *C'est bien-là mon intention,* leur dit Pierre. *Je ne suis pas homme à vous refuser rien qui soit raisonnable. Le vin pris avec moderation est le plus excellent de cordiaux. Tenez, prenez chacun votre verre. C'est le jus naturel de la grappe: il n'a point passé par la brasserie de nos Empoisonneurs, je vous en reponds. Aiant prononcé ces dignes paroles, il leur tendit à chacun une autre croute feche. Que honte ne vous fasse point dommage, mes Enfans, dit-il. Buvez hardiment: il ne vous moniera pas à la tête; croyez-moi. Les deux Freres, après avoir employé quelques minutes à s'acquiter d'un devoir très-naturel dans une conjoncturé si delicate; je veux dire, après avoir regardé fixement Mylord Pierre, & s'être entre-*

tre-

treregardez l'un l'autre avec la même attention; plièrent les épaules, voiant bien qu'il étoit inutile d'entrer là-dessus dans une nouvelle dispute. Ils remarquoient assez, que Mylord étoit dans un de ses accès d'extravagance; & que, le contrarier, c'étoit vouloir le rendre infiniment plus intraitable.

J'ai trouvé nécessaire de rapporter ici cette affaire importante dans toutes ses circonstances; parce que ce fut-là l'origine principale de la rupture, qui arriva environ cetems entre ces Freres, qu'on n'a jamais pu racomoder dans la suite. Mais, j'aurai occasion de parler plus au long de ce sujet dans une des Sections suivantes. Il ne faut pas croire que Mylord Pierre n'eut de tems en tems de bons intervalles; mais, dans ce tems-là même, il étoit fort libertin dans ses expressions, chicaneur, decifif, porté plutôt à se crêver les poumons en disputant, qu'à convenir qu'il s'étoit trompé dans la moindre chose. D'ailleurs, il avoit un abominable talent de débiter de gros mensonges palpables, qu'il appuioit par des Sermens afreux, en maudissant tous ceux qui refusoient de

de les croire, & en les donnant à tous les cent mille Diables.

Il jura un jour, qu'il avoit vû une Vache, qui donnoit assez de lait en une seule fois, pour en remplir trois mille Eglises; & que ce lait ne devenoit jamais aigre, quand on le garderoit pendant dix ou douze siècles\*. Une autre fois, il conta que son Pere avoit un vieux Poteau, capable de fournir assez de bois & de fer pour construire six grands Vaisseaux de Guerre †.

Dans une Compagnie, où l'on s'entretenoit de certains petits chariots Chinois capables d'aller à la voile par-dessus les montagnes, il se mit à rire. *Bon!* dit-il, *voilà une belle merveille. J'ai vu, moi, qui vous parle, une grande maison, faite de chaux & de briques, faire un voiage, par mer & par terre, de plus de deux mille lieues d'Allemagne. Il est vrai qu'elle se reposoit de tems en tems dans quelque gîte §.* Il lardoit ce beau Conte de mille Sermens afreux, qui tendoient à persuader aux Auditeurs, qu'il

\* Le lait de la Vierge.

† Le bois de la croix, qui ne cède en rien au lait de la Vierge dans la Faculté de se multiplier.

§ La Chapelle de N. D. de Lorette.

qu'il n'avoit jamais menti de sa vie. *En conscience, Messieurs*, disoit-il à chaque moment, *je ne vous dis que la pure verité. Que le Diable broie éternellement tous ceux qui ne veulent pas m'en croire.*

Pour faire court, la Conduite de Pierre devint à la fin si scandaleuse, que tout le voisinage le traita unanimement du plus grand maraut de la terre habitable; & que ses Freres, fatiguez depuis long-tems de ses impertinences, resolurent de le planter-là: mais, avant que d'exécuter ce dessein, ils lui demanderent honnêtement une Copie du Testament de leur Pere, dont ils avoient eu tout le tems d'oublier le contenu. Au lieu de leur accorder une chose si juste, il leur donna les noms de fils de chienne, de coquins, de traitres, en un mot les plus vilains que sa memoire fut capable de lui fournir.

Néanmoins, un jour qu'il étoit sorti pour travailler à faire réussir quelques-uns de ses projets, ils prirent leur tems, se glisserent dans l'endroit où le Testament en question étoit renfermé, & ils en firent une Copie autentique, qui leur fit voir en moins de rien les erreurs

afreuses dans lesquelles Pierre les avoit engagez.

Leur Pere leur avoit laissé à tous trois son héritage à portions égales, avec un ordre positif, que tout ce qu'ils gagneroient seroit en commun. Autorisez par là, ils enfoncerent la porte de la Cave, & en tirerent un peu de vin, pour s'égaier le cœur, & pour rétablir leur estomac.

En copiant le Testament de leur Pere, ils y avoient remarqué un Article formel, contre la paillardise, & contre le divorce; c'est pourquoi, leur premier soin fut de faire revenir leurs Femmes, & de chasser leurs Concubines.

Pendant qu'ils étoient dans toutes ces occupations, certain *Solliciteur de Procès* entra dans la maison, dans le dessein de demander à Mylord Pierre un acte de pardon pour un Voleur, qui devoit être pendu le lendemain.

Les deux Freres lui dirent qu'il étoit un grand fat de vouloir obtenir un pareil acte d'un faquin, qui méritoit la potence lui-même: ils lui développèrent toute l'Imposture, de la maniere que je l'ai déduite ci-dessus, & lui conseil-  
lerent





lèrent de s'adresser au Roi, & non pas à leur fourbe de Frere.

Au milieu de cette conversation voilà Pierre qui entre brusquement, suivi d'une troupe de Dragons; &, après les avoir accablez de plusieurs millions d'injures, & de maledictions canailleuses, qu'il n'est pas trop nécessaire de répéter ici, il les fait sortir de la maison à grands coups de pieds; avec menaces de les traiter encor bien plus mal, si jamais ils avoient la hardiesse d'y revenir: aussi s'en font-ils bien gardez depuis ce tems-là jusqu'à l'heure presente.



## S E C T I O N V.

*Digression à la moderne.*

Nous, que le monde honore du titre d'*Auteurs Modernes*, nous ne nous mettrions jamais dans l'esprit la flatteuse idée d'une réputation immortelle, si nous n'étions persuadés de l'utilité infinie, que nos savans efforts procurent au genre-humain.

O vous, vaste Univers, c'est ce glorieux dessein de vous prodiguer mes bienfaits, qui m'oblige à prendre le titre de  *votre Secrétaire*. C'est ce but, qui

- - - - - *Quemvis perferre laborem  
Suadet, & inducit noctes vigilare serenas.*

C'est dans cette vue, que je travaille il y a quelque tems, avec des peines inexprimables, à la dissection de la nature humaine, & que j'ai fait plusieurs leçons curieuses sur ses différentes parties, tant *contenantes*, que *contenues*, jusqu'à ce qu'enfin ce corps a commencé à sentir si mauvais, qu'il m'a été impossible de  
le

le conferver plus long-tems. J'ai pourtant réuffi, non fans des frais confiderables , à en placer tous les os dans leur connexion , & dans leur fimétrie naturelle ; en forte que je fuis tout prêt à en faire voir le Squelette complet à tous les curieux.

Mais, pour ne m'écarter pas davantage au milieu d'une Digreffion , à l'exemple de plusieurs Auteurs , qui mettent les Digreffions les unes dans les autres, comme un nid de boetes, ou comme les peaux d'un oignon ; je me contenterai de déclarer ici, qu'en m'occupant à cette *Anatomie* , j'ai fait une découverte auffi extraordinaire qu'importante : favoir, qu'il n'y a que deux moïens d'être utile à la Société humaine , l'*Instruction*, & le *Divertiffement*. Pourvu que les leçons que j'ai faites fur ce fujèt foient affez fortunées pour être volées par quelqu'un , ou qu'un ami me force par fes importunitéz à les rendre publiques , on y verra clairement démontré que le genre humain , difpofé comme il eft à préfent , a plus befoin d'être diverti , que d'être instruit. La raison en eft , que fes maladies les plus

ordinaires font le dégoût , l'ennui , & l'indolence.

Néanmoins , j'ai voulu suivre un précepte fort ancien & d'une grande Autorité , & j'y ai réüffi dans la dernière perfection dans toute l'étendue de ce divin Ouvrage. Je veux dire, que j'y ai mis par-tout, avec une proportion exacte, tantôt une *couche d'utile*, & tantôt une *couche d'agréable*.

Nos illustres Modernes ont *éclipsé* & écarté du Commerce du monde poli les foibles lumières des Anciens, jusqu'à un tel point, que nos beaux esprits les plus distinguez révoquent en doute si les Anciens ont jamais existé \*. C'est un Problème, sur lequel nous attendons de grands éclaircissémens de la savante plume du fameux Bentley ; & je n'y réfléchis jamais, sans m'étonner, qu'aucun Moderne, pour faire valoir la prodigieuse supériorité de notre siècle, n'ait pas entrepris de renfermer, dans quelque petit *volume de poche*, un Systeme général de tout ce qu'il faut *savoir, croire,*

&

\* Certains Partisans des *Modernes*. *Fontenelle*, par exemple, prétend que nous sommes les Anciens. Je ne fais pas trop s'il a tort.

*Et mettre en pratique.* Je dois avouer pourtant, que j'en ai vu une legere idée, dans l'écrit d'un grand Philosophe du Brezil Oriental, qu'on a trouvé parmi ses papiers après sa mort. C'est une espede de Recepte, que la tendresse que je me sens pour les Savans Modernes, me porte à leur communiquer, afin d'animer quelqu'un d'entr'eux à la mettre en œuvre, & à raffiner sur les usages qu'on en peut tirer.

*Prenez de belles Editions, bien reliées en veau, ayant leur titres au dos en lettres d'or, Et contenant toutes sortes de matieres, en toutes sortes de langues; faites les fondre ensemble au Bain Marie: infusez y une doze suffisante de la Quintessence de Pavots, avec Pinte d'eau de Lethé, qu'on peut trouver chez tous les Apoticaïres: ôtez en soigneusement le Caput mortuum, Et laissez évaporer tout ce qu'il y a de volatil.*

*Vous n'en garderez que le premier extrait, que vous distillerez de nouveau dix-sept fois, jusqu'à ce que le reste ne montera qu'à demi-chopine. Vous le conserverez, dans une bouteille hermetiquement fermée, pendant vingt Et un jours. Après*

G 4

*cela,*

*cela, vous pouvez commencer votre Traité Universel, en prenant tous les matins à jeun trois gouttes de cet Elixir. Notez qu'il faut premierement bien secouer la bouteille, & prendre lesdites trois gouttes par le nez. Elles se dilateront par toute votre cervelle, si vous en avez, en quatorze minutes de tems; & tout d'un coup, vous aurez l'imagination remplie d'extraits, de sommaires, d'abrégés, de recueils, de Medullæ, Excerpta, Florilegia, &c. tous disposez dans l'ordre nécessaire, & prêts à s'arranger sur le papier.*

Je suis obligé de convenir, que c'est par le secours de ce secret, que, malgré mon incapacité naturelle, je me suis hasardé à entreprendre ce présent Ouvrage, qu'on peut apeller réellement la Moëlle de toutes les Connoissances imaginables.

Ce hardi dessein n'a jamais été formé, que je sache, avant moi, si-non par un certain *Homere*, dans lequel, quoi qu'il eut quelque talens, & que son genie fût passable pour un Ancien, j'ai découvert quantité de fautes grossieres, qu'on ne sauroit pardonner à ses cendres mêmes, si elles existent encore. On  
nous

nous assure que son Ouvrage a été destiné à faire un corps complet de Sciences *divines & humaines*, *politiques & mechaniques* \*; mais, il est évident, qu'il y a des sujets qu'il a négligé entièrement, & d'autres qu'il n'a touché qu'en passant. Premièrement, il faut avouer, que, pour un aussi grand *Cabaliste* qu'on prétend qu'il a été, ce qu'il nous dit du *grand œuvre* est pauvre & defectueux. On diroit qu'il n'a lu que superficiellement tout ce qu'on trouve là-dessus dans *Sendivogus*, dans *Bekmen*, & dans l'*Antroposofia Theomagica* §. D'ailleurs, il se trompe sur la *Sphère Pyroplastique*, d'une manière si impardonnable, que (le Lecteur me permettra bien une censure si sévère) *vix crederent Authorem hunc unquam audivisse ignis vocem.*

Ses meprises ne sont pas moins lourdes à l'égard de plusieurs parties des *Mechaniques*; car, aiant lu ses Ouvra-

G 5 ges

\* L'Auteur, quoique Partisan zélé des Anciens, ne laisse pas de turlupiner vivement la prétention ridicule de ses Collegues, qui prétendent tout trouver dans Homere.

§ Auteurs, qui ont écrit des Réveries sur la Pierre Philosophale.

ges, avec toute l'attention usitée parmi mes illustres contemporains, je n'y ai rien trouvé du tout sur la structure de cet instrument utile qu'on appelle un *Binet*; &, sans les lumieres des Modernes, nous serions encore dans de profondes tenebres à cet égard.

Mais, voici une négligence tout autrement importante. Cet Auteur si vanté n'a pas dit un mot touchant les *Loix Communes* de ce Roïaume, non plus que sur la *Doctrinè & sur le Ceremoniel de l'Eglise Anglicane*: omission pour laquelle, & Homere, & tous les autres Anciens, sont censurez avec beaucoup de justice, par mon grand & illustre ami M. Wotton, Bachelier en Théologie, dans son *Traité incomparable sur l'Erudition ancienne & moderne*. C'est un Livre, qu'on ne fauroit jamais assez estimer, de quelque côté qu'on le considere. Ses tours d'esprit ingenieux, ses découvertes sublimes sur les mouches & sur la salive, l'éloquence laborieuse de son stile, tout en est merveilleux. Et je ne faurois m'empêcher de témoigner ici publiquement ma reconnoissance à l'Auteur, pour les secours que j'ai tiré  
de

de cette Pièce fans pareille, en composant le présent Traité.

Il est aisé de découvrir plusieurs autres négligences dans les Oeuvres du fameux *Homere*: mais, je croi qu'il n'en doit pas être aussi responsable, que du reste; parce que, depuis son siècle, chaque branche des Sciences s'est étendue d'une maniere très-considérable, particulièrement dans ces trois dernières années. Ce qui fait voir évidemment, qu'il n'a pas pu pénétrer aussi avant dans nos découvertes modernes, que ses Partisans le prétendent.

Nous le reconnoissons avec plaisir pour l'Inventeur de la bouffole, de la poudre à Canon, & de la circulation du sang; mais, je défie tous ses Adorateurs de me faire voir dans tous ses Ouvrages un détail exact de la *Ratte*. Nous dit-il seulement un mot touchant les *Charlataneries Politiques*; & y a-t-il rien de plus défectueux, & de moins satisfaisant, que sa grande Dissertation sur le *Tbé*? Pour ce qui regarde sa methode de saliver sans Mercure, je puis informer le public, que j'ai appris à mes propres dépens, qu'il n'est pas bon de s'y fier.

Ce n'a été que pour suppléer à des défauts si importantes, que j'ai mis la main à la plume, après en avoir été longtems sollicité; & j'ose assurer le Lecteur judicieux, qu'il trouvera ici tout ce qui peut être de la moindre utilité, dans toutes les circonstances de la vie. Je suis persuadé d'avoir épuisé & renfermé dans mon Ouvrage tout ce qui peut être contenu dans l'espace immense de l'imagination humaine. Je recommande sur-tout à la méditation des Savans certaines découvertes de ma façon, auxquelles mes Prédécesseurs n'ont pas songé seulement: telle est entr'autres mon *nouveau secours pour la teinture du savoir*, ou *l'art de devenir profondément savant, par une Lecture superficielle*; *une invention curieuse concernant les souris*; *une règle universelle de raisonnement, autrement intitulée, chaque homme son propre Ecuier tranchant*; *une Machine utile pour prendre les hiboux*; & plusieurs autres que le Lecteur curieux verra exposées au large dans les différentes parties de ce Livre.

Je me crois obligé d'aider le public, autant qu'il m'est possible, à sentir toutes les beautés de ce que j'écris; parce  
que

que c'est-là la coutume des plus fameux Écrivains de cet âge poli & savant, quand ils veulent corriger le mauvais naturel du *Lecteur Critique*, ou remédier à l'ignorance du *Lecteur Benevole*. D'ailleurs, on a rendu publiques depuis peu plusieurs pièces en vers & en prose, dans lesquelles, si les Auteurs, poussez par la charité qu'on doit au public, ne nous avoient pas donné un détail exact du merveilleux qu'elles contenoient, il y a à parier milles contre un, que nous n'en aurions pas apperçu un seul grain.

J'avoue que tout ce que je viens de dire, conformément à cette mode, auroit paru dans une Préface avec beaucoup plus de bienveillance: mais, je trouve à propos de me mettre ici en possession du privilege attaché au bonheur d'écrire, après tous les autres; &, comme le plus moderne entre les modernes, je me fers du pouvoir despotique, que cette qualité me donne sur tous les Auteurs mes devanciers. Autorisé par ce titre, je declare, que je desapprouve cette coutume pernicieuse de détailler dans une Préface tous les matériaux qui doivent composer l'Ouvrage qui le suit. J'y trouve la même extravagance, qu'il y a

dans la conduite de ceux, qui vont promener, dans les Foires, des monstres & des animaux étrangers, & qui placent au-dessus de leur porte un grand tableau de ce qu'ils ont à nous montrer, avec une ample & éloquente description de toutes ses proprietéz. J'avoué que cet usage m'a sauvé mainte piéce de deux sols. Il satisfait ma curiosité, au lieu de l'exciter d'avantage; & je résiste sans peine à la Rhetorique pressante de l'Orateur, quand il m'attaqueroit par ce trait pathétique : *sur ma parole, Monsieur, nous allons commencer dans le moment.*

Voilà précisément la Destinée de nos *Prefaces, Epitres, Introductions, Dedicaces, Avertissemens aux Lecteurs, Discours préliminaires, & autres Avant-coureurs des Livres.* C'étoit d'abord un expédient admirable; & notre grand *Dryden* en a tiré tout le service possible. Il m'a dit souvent en confidence, que les hommes ne l'auroient jamais soupçonné d'être un Poete du premier ordre, s'il ne le leur avoit pas si souvent appris dans ses *Préfaces*, qu'il leur étoit impossible d'en douter, ou de l'oublier.

Je n'ai garde de lui donner un démentir là-dessus; mais, je crains bien, qu'à force de se servir de cet expédient, il n'ait rendu à la fin les Lecteurs plus habiles, qu'il ne le souhaitoit. Ils ont été si souvent les Dupes de ces grands préparatifs, qu'il est douloureux de voir à présent, avec quel air dédaigneux on faute, comme si c'étoit autant de Latin, les cinquante ou soixante pages, qui font à peu près l'étendue moderne d'une Préface, ou d'une Epitre Dedicatoire.

On ne sauroit nier pourtant, d'un autre côté, qu'un nombre considérable de personnes ne deviennent Critiques & Beaux-Esprits, par cette seule Lecture. La chose est incontestable; & l'on peut avec beaucoup de justesse partager tous les Lecteurs d'à-présent dans ces deux Classes. Les uns ne lisent que les Discours préliminaires, & les autres n'en lisent jamais. Pour moi, je fais profession d'être de la dernière; &, pour cette raison, me sentant la démangeaison moderne de m'étendre sur le mérite de mes propres productions, & d'en développer les parties les plus brillantes, j'ai jugé à propos de le faire dans le corps  
de

de l'Ouvrage même, ce qui en augmente considérablement le volume: profit, qui n'est point du tout à négliger pour un Auteur qui fait un peu ses intérêts.

C'est ainsi, que j'ai cru devoir marquer mon respect pour la loüable coutume des Auteurs de cet âge, par une Digression, que personne ne me demandoit, & par une Censure générale, qu'à me qui vive n'avoit méritée de moi. C'est ainsi, que j'ai trouvé nécessaire d'étaler, par un travail pénible, avec autant de charité pour moi-même, que de franchise pour mon prochain, mes propres perfections, & les défauts d'autrui. A présent, m'étant acquité de ce devoir important, je reprends le fil de mon Histoire, à la grande satisfaction de l'Auteur & du Public.



## SECTION VI.

*Continuation du Conte du Tonneau.*

**N**ous avons laissé *Mylord Pierre* dans une rupture ouverte avec ses Freres, chassés tous deux de sa maison, & envoïez chercher fortune dans ce vaste Univers, sans avoir sur quoi la fonder. Tristes circonstances, qui les rendent les sujèts naturels de la plume charitable d'un Auteur de bien, pour qui d'ordinaire les Scenes les plus déplorables préparent une moisson de grandes & belles aventures.

C'est ici qu'on doit remarquer la différence, qu'il y a entre un Ecrivain généreux, & un Ami ordinaire. Le dernier s'attache inviolablement à la prospérité; mais, il décampe au plus vite, à la moindre révolution. L'Auteur généreux, au contraire, se plaît à trouver son Heros sur le fumier, à l'en tirer, & à l'élever, par degrés, jusque sur le Trône. Il se retire ensuite, sans attendre seulement qu'on le remercie de ses bontez.

Pour imiter un si bel exemple, j'ai placé *Mylord Pierre* dans une bonne  
mai-

maison , je lui ai donné un titre & de l'argent pour ses menus plaisirs. C'est-là que je le laisserai pour un tems , pour aller charitablement au secours de ses pauvres Freres , que la fortune a mis au plus bas de sa rouë. Ma charité ne fera pas assez aveugle pourtant , pour me détourner du devoir d'un fidelle Historien ; & je suis resolu de suivre l'exacte verité , de quelque coté qu'elle puisse diriger mes pas.

Nos deux exilés , si étroitement unis par le sang & par les intérêts , prirent le parti de se loger dans une même chambre , où ils eurent tout le loisir de songer aux malheurs de leur vie passée. Ils eurent de la peine à comprendre à quelle irrégularité dans leur conduite ils devoient les imputer , jusqu'à ce qu'ils eussent porté leurs réflexions sur la Copie du Testament de leur Pere , qu'ils avoient si heureusement atrapée. L'ayant examinée avec la plus grande attention , ils se déterminèrent d'abord à rectifier tout ce qu'il y avoit eu jusques-là de défectueux dans leurs actions , & à prendre pour l'avenir toutes les mesures nécessaires pour se conformer  
exac-

exaëtement aux ordres que ledit Testament leur prescrivoit.

Le Lecteur n'aura pas oublié, j'espere, qu'il rouloit presque tout entier sur leurs habits, & sur la maniere d'en faire usage. Quand les deux Freres se mirent à confronter, Article par Article, la doctrine avec la pratique, jamais on ne vit une difference plus grande entre deux choses : il n'y avoit pas un seul point à l'égard duquel la conduite, & les préceptes, ne fussent diamétralement oposés. Cette facheuse découverte les fit travailler sans delai, à corriger toutes leurs fautes passées, & à conformer leurs habits exaëtement au modelle, que leur Pere leur en avoit tracez.

Il est bon d'arrêter ici un moment le Lecteur précipité, toujours impatient pour voir la fin d'une aventure, avant que nous autres Auteurs l'y puissions dûëment préparer.

Il faut qu'il sache, qu'environ ce tems, nos deux Chevaliers malencontreux commencèrent à être distinguez par certains noms : l'un se fit appeller *Martin*, & l'autre prit le nom de *Jean*.

Ils avoient vécu ensemble dans une  
gran-

grande harmonie sous la Tyrannie de Pierre ; comme il est assez ordinaire aux Compagnons de souffrance. Les hommes , qui sont dans l'infortune, ressemblent à ceux qui sont environnez de ténèbres , & à qui toutes les couleurs paroissent absolument les mêmes. Mais , à peine ces deux Freres furent-ils sortis de ce goufre de miseres, qu'ils se développèrent, non seulement aux yeux l'un de l'autre , mais encore aux yeux du public. Leurs humeurs parurent extrêmement différentes , & la situation de leurs affaires leur en fit donner bientôt les plus fortes preuves.

Je crains bien , dans cet endroit, les justes réprimandes d'un Lecteur severe, qui me taxera sans doute d'un défaut de memoire, auquel dans le fond il n'est gueres possible qu'un Ecrivain moderne ne soit un peu sujet. J'en dirai la raison en passant. Comme la memoire est une Faculté qui s'exerce sur les choses passées , elle doit de necessité se rouiller dans l'inaction, parmi les Savans de notre âge , qui, ne se mêlant que de l'invention , font sortir toutes leurs productions d'eux-mêmes , ou du moins du *frottement* de leur propre esprit, contre  
ce-

celui de leurs contemporains. C'est conformément à cette vérité d'expérience, que nous croïons très-juſte d'alleguer notre peu de Memoire, comme une preuve incontestable de notre Génie, & de nos Lumieres naturelles.

Quoi qu'il en ſoit, je confeſſe que, ſelon les regles ordinaires de la Methode, j'aurois dû inſtruire mes Lecteurs une cinquantaine de pages plus haut d'une Fantaiſie de Mylord Pierre, qu'il eut l'adreſſe de communiquer à ſes Cadets. Il les avoit portez à charger leurs habits de tous les ornemens, qu'il avoit plu à la mode de mettre en vogue, & à les entaſſer les uns ſur les autres, ſans que les premiers fiſſent jamais place aux ſuivans; ce qui fit, avec le tems, la figure la plus groteſque qu'on puiſſe ſ'imaginer. Dans le tems de leur rupture, il n'y avoit pas moïen d'entrevoir ſeulement le fond de leurs habits \*: ce n'étoit qu'un cahos de galons, de rubans, de franges, & d'éguilletes ferrées d'argent

\* Du tems de la Reformation, les nouvelles Inſtitutions des Papes s'étoient ſi fort augmentées, qu'on avoit de la peine à entrevoir ſeulement la Religion de J. Chriſt à travers tout ce Fatras.

gent; car, les autres étoient tombées peu à peu.

Voilà cette particularité importante, dont j'avois oublié de parler dans son véritable lieu. Mais, le malheur n'est pas grand: elle vient ici comme de cire; puisque je vais parler de la Reforme, que nos deux Aventuriers tachèrent de donner à leurs habillemens, après avoir secoué le joug de Mylord Pierre.

Ils s'appliquerent unanimement à cet Ouvrage, en jettant les yeux, tantôt sur leurs Habits, & tantôt sur le Testament. *Martin* y mit la main le premier. D'un seul coup, il abatit toute une poignée d'éguilletes\*, & d'un autre il arracha plus de

\* Par ces Eguilletes ferrées d'argent, que le Tailleur avoit attachez à l'habit d'un double point, & dont *Martin* arrache une poignée au grand détriment de son pauvre *Justaucorps*, je ne doute point qu'il ne faille entendre les grandes Charges de l'Eglise Romaine, qui sont si lucratives, & qui donnent tant d'attachement & de tendresse pour cette Eglise à ceux, qui possèdent ces Charges, & qui croient être en droit d'y prétendre. *Luther*, après avoir aboli le trafic des Indulgeuces avec beaucoup de succès, bannit aussi de la Religion le Pontificat suprême, & le Cardinalat; mais, sa première chaleur étant passée, & voiant que toucher aux autres Dignitez Ecclesiastiques c'étoit

de douze aunes de frange; mais, après cette exécution vigoureuse, il s'arrêta pendant quelques momens. Ce n'est pas qu'il ne fut très-persuadé, qu'il lui restoit encore beaucoup à faire; mais, sa grande chaleur s'étant évaporée, il résolut d'y aller plus modérément. Il n'avoit pas tort, puisqu'il avoit failli déchirer une grande partie du drap, en arrachant cette poignée d'éguilletes, qui, étant ferrées d'argent, avoient été attachées d'un double point par le prudent tailleur, afin de les empêcher de tomber. Il les laissa donc-là, & se mit en devoir de débarasser son habit d'une quantité prodigieuse de galon d'or: il commença à les découdre avec beaucoup de précaution, en *épluchant* les fils détachés à mesure qu'il avançoit; ce qui étoit un ouvrage de longue haleine.

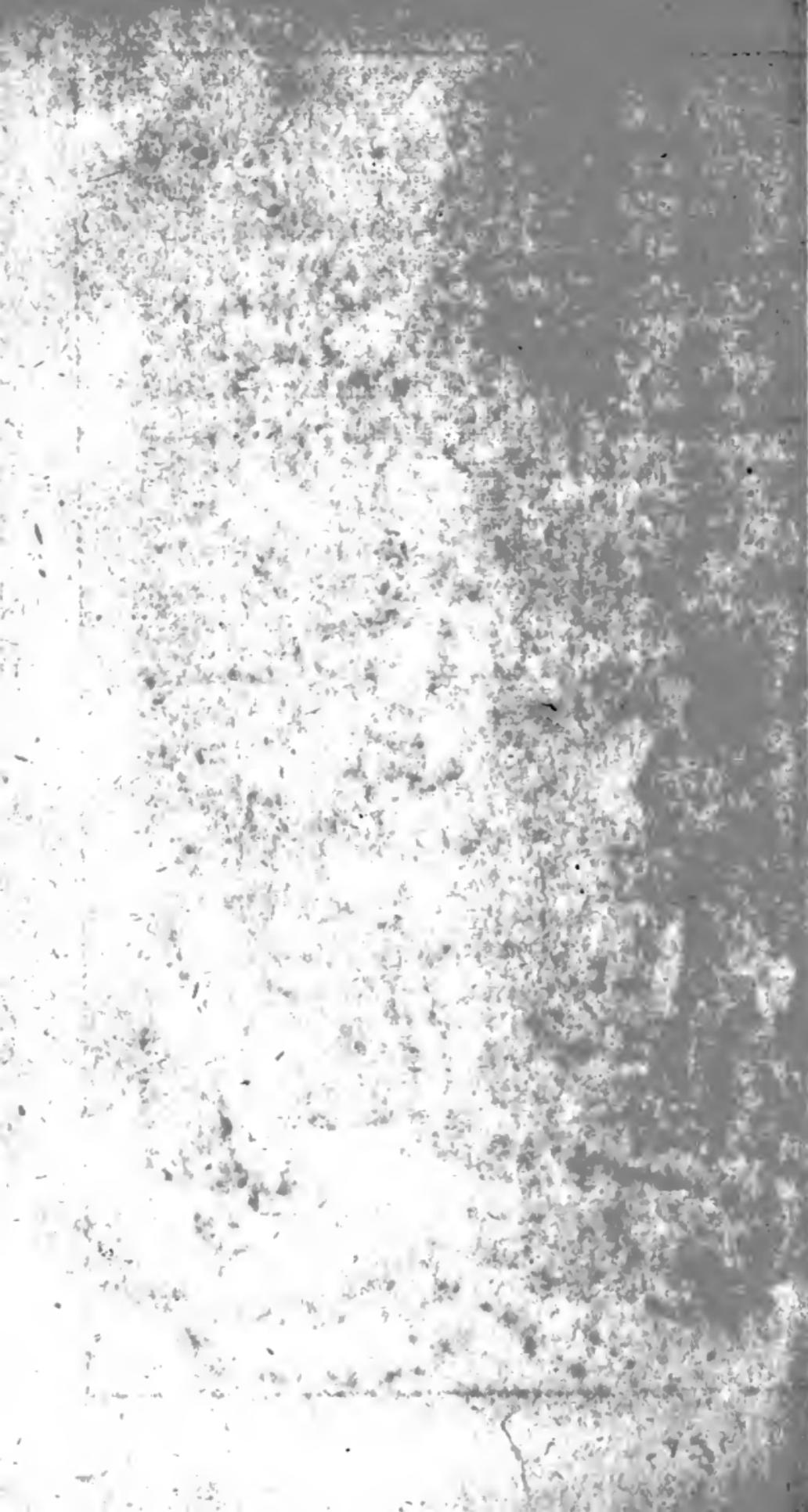
L'a-

c'étoit risquer de tout perdre, il aima mieux laisser les choses à cet égard-là dans leur état, que de ruiner de fond en comble son projet de Réformation. La Reine *Elisabet* a imité cette prudence avec beaucoup de succès: & il est fort apparent, que si *Calvin* se fut servi de cette Politique, qui, dans le fond, ne fait aucun mal essentiel à la pureté de notre Culte, nous verrions à présent toute l'Europe dégagée du Joug de sa Sainteté.

L'ayant achevé, il tomba sur la broderie chinoise chargée de figures d'hommes, de femmes, & d'enfans; contre laquelle, comme vous avez appris ci-dessus, le Testament se déclaroit d'une manière très-claire, & très-vigoureuse. Il en vint absolument à bout, à force d'adresse & d'application. Pour la broderie d'or, ou d'argent, il y travailla avec moins de succès, quoiqu'avec la même prudence. Dans certains endroits, elle étoit si épaisse, qu'il étoit impossible de la défaire sans endommager l'habit même: dans d'autres, elle servoit à fortifier l'étoffe, & en cachoit certaines parties foibles, usées à force de passer par les mains des Ouvriers. Le bon Martin crut que le meilleur parti étoit de n'y pas toucher \*, & qu'il faloit plu-

\* Par la Broderie il faut entendre, comme j'ai déjà remarqué, la Pompe du Culte religieux. Martin trouva à propos d'en diminuer seulement l'excès, & l'abus, pour ne pas choquer les yeux du Peuple trop acoutuméz à cet éclat, pour y renoncer sans regret. L'Eglise Anglicane en a usé de même: & c'est pour cette raison, que l'Auteur en attribué plutôt la fondation à Martin, qu'à Jean; quoique, par rapport aux Articles de Foi, Jean en soit plutôt le Fondateur, que Martin.





plûtôt laisser la Réforme imparfaite, que de gâter son habit de fond en comble. C'étoit-là, à son avis, la meilleure méthode, pour se conformer à l'intention & au véritable sens des ordres de son Pere. Voilà la relation la plus exacte, que mes laborieuses recherches m'ont mis en état de vous donner du procédé de Martin, dans une conjoncture si delicate.

Pour son Frere *Jean*, dont les Aventures extraordinaires absorberont une grande partie de ce qui me reste à écrire, il travailla à la *déconfiture* \* de ses ajustemens superflus dans des dispositions

\* Il doit paroître d'abord surprenant, qu'on attribue ici tant de Chaleur à Jean, & tant de Flegme à Martin. Il est certain, que ce dernier pouffoit la constance jusqu'à l'obstination, & la force d'esprit jusqu'à la ferocité. *Atroræ animus Catonis*. Calvin, au contraire, paroissoit d'un temperament plus doux; &, d'ailleurs, c'étoit un Genie tout autrement transcendant que *Luther*. Mais, il étoit plus bigot; & peut-être l'envie de n'être pas un simple Imitateur & de se faire Chef de Secte l'a pu porter à faire des Innovations, Evangeliques dans le fond, mais imprudentes, & dangereuses. Enfin, quel que fût son naturel, plusieurs de ses actions avoient le même caractère, que si elles étoient l'effet d'un zèle inconsideré.

tions fort différentes, & dans tout un autre esprit. Il y donna tête baissée. Le souvenir des injustices de Mylord Pierre le porta à un tel degré d'indignation & de haine, qu'il influa beaucoup plus sur ses actions, que les ordres du Pere, qui ne servirent chez lui, que d'un motif subalterne, propre à seconder & à pallier les autres. A ce mélange de motifs il menagea un nom fort prevenant, en l'honorant du titre de *Zèle*, le terme le plus significatif, qu'aucune langue puisse jamais produire. C'est ce que j'ai prouvé invinciblement dans mon excellent *Traité Analytique*, où je donne un détail *Histori-Theo-Physico-Logical du Zèle* : faisant voir, de quelle maniere, de *Notion*, il étoit devenu *Mot*; & comment, parvenu ensuite à sa pleine maturité, pendant une Automne excessivement chaude il s'étoit changé en *substance palpable*. Cet Ouvrage fait trois grands volumes in folio, & en peu de jours je prétends le rendre public, par la voie moderne de la *souscription*; convaincu que la Noblesse, & les gens riches du Pais, mis en goût par ce qu'ils ont déjà lu de ma façon, ne négligeront rien, pour encourager

rager mon Génie à de nouveaux efforts.

Frere *Jean*, plein comme un œuf de cette merveilleuse composition nommée *Zèle*, songeant avec fureur à la tyrannie de Pierre, & poussé à bout par le Flegme de Martin, s'animoit lui-même à faire le Diable à quatre. *Comment !* disoit-il : *un Maraut qui nous a laissez mourir de soif, qui a chassé nos Femmes à grands coups de pied dans le ventre, qui nous a voulu faire passer ses maudites croutes de pain noir pour du mouton ! Un fourbe, qui nous a fraudé de notre héritage ! Un coquin, d'ailleurs, dont tout le monde connoit la Sceleratesse ! Et je serois assez lâche, pour suivre encore ses abominables modes ! J'aimerois mieux qu'il fut pendu, le double chien.*

Ayant de cette maniere enflammé sa bile au plus haut degré, & par consequent se trouvant dans une charmante humeur pour commencer une Réformation, il mit la main à l'œuvre ; &, en trois minutes, il depêcha plus d'ouvrage, que Martin n'avoit fait dans un jour entier. Le Lecteur benevole fera, s'il lui plait, qu'on ne peut jamais rendre un plus grand service au *Zèle*, que quand

on l'emploie à *déchirer* ; & , par-là , il comprendra sans peine , que *Jean* , qui regardoit le zèle comme sa meilleure qualité , étoit dans son véritable élément , en se livrant tout entier à cette noble & divertissante occupation. En effet , il s'y abandonna tellement , qu'en voulant arracher un morceau de Galon , il déchira son habit depuis le haut jusqu'au bas ; & , comme il n'étoit pas fort habile à rentaire le drap , il se contenta d'en *raccrocher* les Lambeaux , avec de la grosse corde & une éguille à emballer. C'étoit bien pis encor , & je ne saurois m'en ressouvenir sans larmes ; c'étoit bien pis encore , dis-je , quand il tomba sur la broderie. Le pauvre garçon , qui étoit naturellement aussi mal adroit qu'impatient , voiant à ses yeux un million de points à défaire , ce qui demandoit beaucoup de flegme & une main très-délicate ; & persuadé , qu'il n'en sortiroit pas à son honneur ; se mit dans une telle rage , qu'il arracha toute la pièce , tant drap que broderie , & qu'il la jetta dans la rue. *Ab ! mon cher Frere* , dit-il en s'applaudissant de cette belle expedition , *faites comme moi , tirez , arrachez , déchirez , afin que rien*

*ne*

*ne paroisse sur nous, qui nous donne la moindre ressemblance avec ce double maraut de Pierre. Je serois au desespoir de porter la moindre chose qui pût faire soupçonner dans le voisinage, que je fusse des Parens de ce Diable incarné.*

*Martin, qui par bonheur étoit alors dans une humeur fort modérée, pria son Frere d'avoir soin d'épargner son habit, puisqu'il lui étoit impossible d'en trouver un autre de cette bonté-là. Il le supplia de considerer, qu'ils ne devoient pas regler leurs actions sur leurs justes ressentimens contre Pierre, mais sur les maximes établies dans le Testament. Souvenez-vous, continua-t-il, que Pierre est toujours notre propre Frere, malgré ses Injustices & sa Tyrannie; & évitez, autant qu'il vous est possible, de vous croire innocent ou coupable, à mesure que vous ferez vos efforts, pour le contrarier.*

*Il est certain, ajouta-t-il, que les ordres de notre Pere sont formels, pour ce qui regarde la maniere de nous servir de nos habits; mais, ils ne le sont pas moins, par rapport à l'affection fraternelle, qui doit regner parmi nous: &, s'il y a quelque précepte dans le Testament, dont la trans-*

gression puisse être pardonnable, ce sera plutôt, si elle tend à serrer les liens de notre amitié mutuelle, que si elle a pour but de nous desunir pour jamais.

*Martin* alloit continuer avec la même gravité, & il nous auroit laissé sans doute un admirable discours, propre à procurer à mes Lecteurs le repos du corps & de l'ame, le véritable but de la bonne Morale; mais, *Jean* avoit perdu patience: il n'étoit plus en état de l'écouter, bien éloigné de pouvoir profiter de ses leçons, On remarque que dans les disputes de l'École, rien n'échauffe davantage la bile de celui qui argumente, qu'un certain calme pendantesque dans le *Répondant*. Il en est comme de deux balances chargées d'un poids inégal: la pesanteur de l'une augmente la legereté de l'autre; &, plus la première descend, plus l'autre vole en haut avec rapidité. C'est justement le cas dont il s'agit ici: la gravité des raisonnemens de *Martin* augmentoit la vivacité de *Jean*, & le faisoit regimber contre la moderation de son Frere. En un mot, le flegme de l'un jettoit l'autre dans les derniers emportemens. Il enrageoit sur-tout, en voiant l'habit  
de

de Martin si bien remis dans l'état de simplicité & d'innocence primitive; au lieu que le sien étoit tout en lambeaux, & qu'il continuoit toujours à porter la livrée de Pierre, dans les endroits qui avoient échappé à ses cruelles griffes.

Dans cet équipage, il avoit tout l'air d'un petit Maître ivre, qui fort d'entre les mains de quelques Breteurs; ou d'un nouvel Habitant de *Newgate*, qui a manqué de paier la bienvenue à ses Compagnons\*; ou d'une Maquerelle en vieille jupe de velours, livrée au bras seculier de la Canaille; ou d'un Voleur de boutique pris sur le fait, & abandonné à la merci des marchands de la foire. Le pauvre Jean ressembloit à chacun de ces malheureux, & même à tous ensemble, couvert de ce noble assortiment de guenilles, de déchirures, de vieux galons, & de franges à moitié arrachées. Il auroit été ravi de voir son habit semblable à celui de son Frere; mais, il auroit été infiniment plus charmé de voir celui de son Frere dans  
l'é-

\* Fameuse Prison à Londres, où les nouveaux venus sont obligez de donner pour boire à leurs Compagnons, s'ils ne veulent pas être maltraitez d'une maniere afreuse.

l'état où il venoit de réduire le sien. Mais, remarquant qu'il n'y avoit point de remede, il fit de son mieux pour donner un air de vertu à ce qui étoit un effet nécessaire de son imprudente précipitation. Il employa toute sa Rhétorique, pour porter *Martin* à l'imiter. Jamais le Renard de la Fable n'aporta plus d'argumens subtils, pour porter toute son espèce à se faire couper la queue, que *Jean* en décocha contre son Frere, pour le mettre à la raison; c'est-à-dire, pour le réduire aux mêmes Lambeaux, dont il se voïoit couvert lui-même. Mais, hélas! il ne fit que tirer sa poudre aux moineaux; ce qui le mit dans une telle fureur, qu'étouffant de dépit & d'indignation, il accabla *Martin* de mille invectives canailleuses. Pour faire court, voilà une brèche irréparable dans l'amitié des deux Freres. *Jean* fut se loger dans une chambre à part; &, quelques jours après, un bruit se répandit, qu'il étoit devenu fou à lier. Il eut bientôt soin de confirmer ce bruit, en courant les rues, & en tombant dans les fantaisies les plus burlesques, qui aient jamais été produites par un cerveau malade.

Bien-

Bientôt les Polissons des rues l'honorèrent de plusieurs Sobriquets. Tantôt ils l'appelloient, *Jean le Pelé*, tantôt *Jean le Flamand*, quelquefois *Jean le Lanternier*, d'autrefois *Jean le Gueux*, & souvent le furieux *Jean du Nord* \* : & ce fut sous une de ces dénominations, ou bien sous toutes ensemble, tout comme il plaira au savant Lecteur de le déterminer, qu'il donna l'origine à la très-illustre & très-épidémique Secte des *Æolistes* †, qui honorent encore, avec reconnoissance, le fameux *Jean* comme leur Fondateur.

Je ne fais ici que glisser sur cette matière, parce que je me prépare à gratifier le public au premier jour d'une ample Dissertation sur l'Origine, les Principes, & les Dogmes de cette Secte,

- - - - *Melleo contingens cuncta lepore.*

\* Dans une autre Section cette matière est traitée d'une manière fort étendue.

† L'Auteur a ici en vuë les différentes sortes des *Nonconformistes*.

## S E C T I O N   V I I .

*Digression à la louange des  
Digressions.*

**J**'Ai entendu parler quelquefois d'une *Iliade dans une Coque de noix* \* ; mais, je puis dire avoir vu souvent moi-même *une Coque de noix dans une Iliade* †. Il est certain, que le genre-humain a reçu de grands avantages de l'un, & de l'autre ; mais, à laquelle des deux il a les plus fortes obligations, c'est un problème que j'abandonne aux curieux, comme très-digne de leurs doctes *Lucubrations*. Pour ce qui regarde la dernière, j'ose avancer, que le Monde savant en est sur-tout redevable à la grande vogue que les Modernes ont donnée aux Digressions. Nos raffinemens en matière de savoir sont exactement parallèles à ceux de notre cuisine, dont la délicatesse, du consentement unanime de tous les Palais judiciaires, consiste dans

\* Beaucoup de sens dans un petit volume.

† Peu de sens dans un grand volume.

dans la variété des ingrediens , qui composent *les soupes* , *les fricassées* , *les ragouts* , & *les pots-pourris*.

Il est vrai , qu'on trouve une certaine race mal élevée , medifante , & misanthropique , qui prétend tourner en ridicule ces innovations polies , qui se sont glissées dans la République des Lettres. Ils admettent la comparaison tirée de la cuisine ; mais , ils sont assez hardis , pour déclarer que nos ragouts mêmes sont une preuve de la corruption de notre gout. Ils nous débitent , que la mode d'entasser péle-mêle , dans un même plat , cent choses de différente nature , n'a été introduite , qu'en faveur de certains appetits dereglez , causez par une mauvaise Constitution ; & qu'un homme , qui dans un *Pot-pourri* va à la chasse d'une tête d'Oye , ou d'une aîle de Cocq de Bruiere , ou d'un ris de veau , prouve qu'il n'a pas l'estomac assez robuste , pour digerer des mets plus simples , & plus solides. Ils soutiennent encore , que des *Digressions* dans un Livre ressemblent à des troupes étrangères dans un Etat ; qui font soupçonner , que les Habitans même manquent de force & de courage ; & qui , bien souvent , les mettent sous le

joug , ou les chassent dans les Cantons les plus steriles.

En dépit de toutes ces objections de quelques Censeurs dédaigneux , il est évident que la Société des Auteurs seroit bientôt reduite à un très-petit nombre , si l'on vouloit emprisonner le Genie de ceux , qui composent les Livres , dans les bornes étroites de leur sujet.

J'avoue que , si nous étions dans le même cas , où se trouvoient les Grecs & les Romains du tems que le savoir étoit encore au berceau , & qu'il falloit le *nourrir & l'emmailloter* par le moien de l'*invention* , il seroit aisé de faire des volumes entiers , sans s'écarter du sujet , que par de petites courses nécessaires pour avancer le dessein principal. Mais , il en a été des Sciences , comme d'une nombreuse armée campée dans un Pais fertile. Pendant quelque tems , elle subsiste par les productions mêmes du terroir ; mais , dans la suite , elle est forcée d'aller en fourrage à plusieurs lieuës de-là , parmi les amis ou les ennemis , tout comme elle peut. Les terres voisines cependant sont entièrement foulées , & ravagées ; elles deviennent nuës & seches , & ne produi-

duisent plus rien , que des nuages de poussiere.

L'Etat de la République des Lettres étant ainsi changé par une revolution totale, les sages Modernes, qui en sont parfaitement instruits, ont decouvert une methode plus courte & plus prudente de devenir savans & beaux esprits. La lecture & la méditation y entrent pour rien; & il n'y a plus que deux manieres parfaites de se servir d'un Livre comme il faut. La premiere est la même dont plusieurs gens usent à l'égard des grands Seigneurs ; ils aprennent par cœur leurs titres , & ensuite ils se vantent d'en être les amis intimes. La seconde, qui est la mieux choisie, & la plus profonde , consiste à s'attacher à la Table des Matieres , par laquelle un Livre est dirigé, comme un Vaisseau par le Gouvernail.

Pour entrer dans le Palais des Sciences par la grande porte , il faut du tems & des soins : c'est pourquoi, les personnes expeditives, & ennemies du Cérémonial, se contentent d'y entrer par la porte de derriere. N'ont-elles pas raison ? Les Sciences ressemblent à des troupes en marche, qu'on ne bat jamais

plus facilement, qu'en tombant sur l'arrière-garde. C'est par la même méthode, que les Medecins jugent de la Constitution de tout un corps, en consultant ce qui en découle par en bas. C'est ainsi que les Enfans attrapent les moneaux, en leur mettant un peu de sel sur la queue. C'est ainsi que, pour se conduire sagement, il faut, selon la maxime d'un Philosophe, *prendre toujours garde sur la fin*. On se met en possession des Sciences comme Hercule trouva ses taureaux, en les remenant vers leurs traces, & non pas en les suivant \*. Enfin, le savoir doit être *effilé* comme un vieux bas, en commençant par le pied.

D'ailleurs, toute l'armée des Sciences a été rangée depuis peu, par l'effort le plus pénible de la discipline militaire, dans un ordre si ferré, qu'on peut la passer en revue en moins de rien. Nous  
som-

\* Ceux, qui ont lu les Fables, savent que *Cacus*, fameux Brigand, aiant volé les Bœufs d'Hercule, les tira vers sa Caverne à réculons, afin que ce Heros ne les put pas trouver en suivant leurs traces: mais, Hercule s'aperçut bientôt de cette finesse; ce qui dans le fond n'étoit pas fort difficile, sur-tout étant aidé par les mugissemens de ses taureaux.

fommes redevables de ce bonheur aux Systèmes & aux Abregez, que les *Peres modernes du savoir* ont dressé à la sueur de leur corps, pour la commodité de leurs chers Enfans. Le travail n'est autre chose, que la semence de la paresse; & c'est le bonheur particulier de notre âge de jouir paisiblement du fruit produit par cette *bienheureuse semence*.

Or, la methode de parvenir à un savoir profond & sublime, étant devenuë si reguliere, & si systematique, il faut de necessité, que le nombre des Auteurs augmente à proportion, & que leur habileté parviene à une certaine hauteur, qui rend absolument nécessaire leur Commerce mutuel. De plus, on a calculé, qu'il ne reste plus dans la nature une quantité suffisante de sujets nouveaux, pour fournir à l'étenduë d'un seul volume. Je puis assurez le Lecteur que j'en ai vu une demonstration dans les formes, fondée sur les principes incontestables de l'Arithmétique.

Ce que je viens d'avancer pourroit bien être combattu par certains Philosophes, qui soutiennent l'*infinité de la matiere*, & qui, pour cette raison, prétendent, qu'aucune *espece* ne sauroit être

être entièrement épuisée. Pour voir la futilité de cette objection, examinons la branche la plus noble de l'esprit & de l'invention moderne, si bien cultivée dans cet heureux siècle, qu'elle a porté des fruits plus beaux & plus nombreux qu'aucune de ses Compagnes. Je fais qu'on trouve quelques échantillons de cette sorte d'esprit parmi les Anciens: mais, ils n'ont jamais été ramassés, que je sache, dans quelque Recueil pour l'usage des Modernes; &, par conséquent, nous pouvons soutenir à notre honneur & gloire, que nous en sommes les Inventeurs, & que nous l'avons portée jusqu'au plus haut degré de perfection.

La sorte d'esprit, dont je parle ici, est ce talent merveilleux d'inventer des comparaisons & des allusions fort agréables, surprenantes, & applicables, à l'égard de toutes les matières, qui concernent la propagation du genre-humain; sujet, dont la politesse éloigne absolument la propriété des termes.

Quelquefois, en considérant, que c'étoit-là le seul sujet, sur lequel on puisse briller à présent du côté de l'invention, je me suis imaginé que l'heureux Genie, qui éclate, cet égard, dans ce  
sie-

fiècle & dans cette nation, a été prophétiquement dépeinte, sous le type de certains *Pygmées Indiens*, dont la taille ne passoit pas la hauteur de deux pieds, *sed quorum pudenda erant crassa, & ad talos usque pertingentia.*

Quand j'examine nos dernières productions, où les beautés de cette nature brillent avec le plus grand éclat, je vois bien, que la source en a été extrêmement abondante; mais, quoiqu'on fasse tous ses efforts, pour la tenir ouverte, & pour la dilater à la manière des Scythes, accoutumez à souffler dans les parties honteuses de leurs cavalles, pour qu'elles donnassent plus de lait, je crains bien qu'elle ne soit prête à se tarir pour jamais.

En ce cas-là, si l'on ne trouve pas un nouveau fond d'esprit, adieu la nouveauté; il faudra recourir à la répétition sur cette matière, comme sur toutes les autres.

On m'avouera, je crois, que ce que je viens de dire prouve invinciblement, qu'il ne faut pas compter sur l'infinité de la matière, comme sur une source intarissable d'invention. Que nous reste-t-il donc, que d'avoir recours aux  
grands

grands *Indices*, aux petits *Abregez*, & aux *Recueils* de citations rangées par ordre *Alphabétique*. Pour y réussir, il est peu utile de consulter les *Auteurs*, mais absolument nécessaire de s'adresser aux *Critiques*, aux *Commentateurs*, & aux *Dictionnaires* : sur-tout faut-il soigneusement feuilleter certaines *Collections* de *Fleurs de Rhétoriques*, & de *Pensées ingénieuses*, qu'on appelle, par une figure très-juste, les *Tamis* & les *Bluteaux* du savoir & de l'esprit. Il est vrai qu'on laisse indécis s'il faut estimer le plus ce qui y passe, ou bien ce qui y reste.

Par le moïen de cette methode, quelques semaines d'application sont capables de produire un *Auteur* propre à manier les sujets les plus profonds & les plus étendus. Qu'importe que sa tête soit vuide, pourvu que son *Recueil de Lieux-communs* soit bien rempli? Il n'en faut pas davantage, pourvu qu'on lui passe l'*Invention*, la *Methode*, le *Stile*, & la *Grammaire*; & qu'on lui accorde le privilège de copier les autres, & de s'écarter de son sujet. Le voilà en état de composer un *Traité* propre à faire une fort jolie figure dans la boutique d'un

d'un Libraire; un Traité d'un mérite assez considérable pour y être conservé long-tems, dans une grande propreté, sans courir risque d'être engraislé par les mains des étudiants, ni d'être condamné aux chaînes & à l'obscurité dans une Bibliothèque\*. Sa destinée fera bien plus heureuse; le tems seul triomphera d'un volume si précieux; il ne sera sujet qu'à subir le Purgatoire, pour monter ensuite vers le Firmament †.

Je n'ai attribué à cet Auteur *Champion* que des prerogatives, qui doivent être communes à tous les Ecrivains modernes. Sans elles, le moïen d'introduire dans le monde nos *Collections*, qui roulent sur tant de matieres de différente nature? Si l'on nous en vouloit priver injustement, quelle perte d'amusemens & d'instructions pour le monde savant! Quelle perte pour nous mêmes, qui serions ensevelis pour jamais dans un honteux oubli, avec toute la masse du vulgaire!

Les

\* Dans les plus fameuses Bibliothèques d'Angleterre les livres sont enchainés.

† Il servira à la fin à alumer des pipes à Tabac & à s'évaporer en l'air.

Les principes, que j'ai établis ci-dessus, me font espérer de voir encore le jour, où le Corps des Auteurs fera en état de surmonter en rase Campagne tous les autres corps de métier. Ce grand talent de faire des livres est derivé jusqu'à nous, avec plusieurs autres heureuses dispositions, de nos Ancêtres les Scythes, parmi lesquels les *plumes* étoient si abondantes, que l'Eloquence Grecque n'a pas trouvé de figure plus pathétique pour l'exprimer, que de dire, *qu'il étoit impossible de voïager dans leurs Pais, à cause de la prodigieuse quantité de plumes, qui y voltigeoit dans l'air* \*.

La nécessité de cette Digression en excusera facilement l'étendue. Je l'ai placée dans le lieu le plus propre que j'ai pu trouver d'abord; & si le Lecteur fait lui assigner une place plus convenable, je l'en laisse le Maître, & je l'autorise à la rejeter dans quelque coin du livre, tout comme il le trouvera à propos. Pour moi, je me hâte d'en venir à une matiere plus importante.

\* C'est, si je ne me trompe, Herodote, qui s'exprime ainsi, pour d'écrire la quantité de neige, qui tombe dans les Pais Septentrionaux.

## SECTION VIII.

*Continuation du Conte du Tonneau.*

Les savans *Æolistes* \* soutiennent que le Vent est l'élément unique de toutes choses; que c'est le principe, par lequel tout l'Univers a été produit, & dans lequel il doit se résoudre; & que le même souffle, par lequel la Nature a été animée, doit à la fin des siècles l'éteindre.

*Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.*

C'est-là cette Cause première, que les Adeptes † appellent *Anima Mundi*, c'est-à-dire, le *soufle* ou le *vent du monde*; & si l'on examine tout ce Systême dans chaque partie de la Nature, on verra qu'il

\* Par *Æolistes* l'Auteur entend les *Quakers*, *Molinistes*, *Pietistes*, *Quietistes*, & autres *Fanatiques*, qui détruisent la Raison, pour mettre à sa place une prétendue Inspiration.

† Ceux qui sont initiez dans les *Mysteres* du grand œuvre.

qu'il est appuié sur la baze la plus solide. D'abord, de quelque maniere qu'on veuille appeller cet être, qui distingue l'homme d'avec les brutes, *spiritus, animus, afflatus, anima*; il est certain, que ce ne font qu'autant de *denominations* du Vent, qui est l'élément, qui domine dans tous les *êtres composez*, & dans lequel ils doivent rentrer un jour.

Qu'est-ce que c'est que la Vie même, si-non, conformément à son nom le plus ordinaire, *le soufle de nos narines*? Et c'est de-là que les Naturalistes ont observé, que dans certains *mysteres*, qui ont avec la vie une relation fort étroite, le vent est d'un fort grand secours, comme il est évident par les heureuses épithetes de *turgidus*, & d'*inflatus*, aussi applicables aux *organes, qui reçoivent qu'à celles, qui donnent*.

Selon tout ce que j'ai pu trouver dans les anciennes Chroniques, touchant la doctrine des *Æolistes*, elle rouloit sur trente deux points \*, sur chacun desquels je ne saurois m'étendre, sans courir risque de devenir ennuyeux. Mais, je n'ai garde de passer sous silence un  
petit

\* Allusion aux 32. points du vent.

petit Nombre de Dogmes Fondamentaux, qu'ils en déduisoient.

Leur premiere Maxime étoit, que, puisque le Vent dominoit dans la formation & dans les operations de tous les *êtres composez*, ceux-là devoient être de la plus grande excellence, dans lesquels ce *Principe* éclatoit avec la plus grande superiorité.

L'Homme, par conséquent, est la plus parfaite des creatures, puisque les Philosophes, par leur grande bonté, l'ont pourvu de trois *Ames*, ou de trois *soufles* differens; auxquels les sages *Æolistes* joignent liberalement un quatriéme, pour servir de secours & d'ornement aux autres, & pour en égaler le nombre aux parties du Monde\*; ce qui a donné occasion à ce fameux Cabaliste *Ventidius Galimathias* de placer le Corps de l'Homme dans une position relative aux quatre Vents Cardinaux.

Cou-

\* Les Philosophes ont doué l'homme de trois Ames, la *vegetative*, la *sensitive*, & la *raisonnable*. Les Fanatiques y ont ajouté l'Âme spirituelle. Et de ces quatre, qui répondent aux quatre *Points Cardinaux* du Vent, ils ont tiré une Quintessence, qu'ils nomment dans leur jargon, la *Lumiere interieure*, la *Vie interieure*.

Conséquemment à ce principe, ils soutenoient, que chaque homme apporte avec lui dans le Monde une certaine portion de *Vent*, qu'on peut appeler une *Quintessence* extraite des quatre autres. Cette *Quintessence* est d'un usage universel, dans toutes les circonstances de la vie: elle influe sur tous les Arts, & sur toutes les Sciences; & elle peut être merveilleusement augmentée & raffinée par l'éducation.

Dès qu'on a réüssi à l'enfler, jusqu'au point de sa perfection, on ne doit pas la renfermer, & la réserver avaricieusement pour soi-même: au contraire, il faut la prodiguer généreusement à tout le genre-humain.

Fondez sur ces raisons, & sur d'autres du même poids, les *Æolistes* les plus illuminez affeurent, que l'*Eruëctation* \* est l'acte le plus noble de la Creature humaine; &, pour en cultiver le talent, en faveur de toute la Société des hommes, ils se sont servis de plusieurs différentes methodes. Dans certaines Saisons de l'année, on peut voir les Prêtres d'en-

\* La Faculté de lâcher les vents par la bouche.

d'entr'eux se placer à l'opposite d'une tempête, la bouche béante. En d'autres tems, vous les verrez arrangez en cercle, armez chacun d'un soufflet, qu'ils appliquent aux parties postérieures de leur plus proche voisin, jusqu'à ce qu'à force de l'enfler ils lui aient donné la figure d'un tonneau. De-là vient, que, dans leur langage ordinaire, ils appellent leurs corps, d'une manière fort propre, leurs *Vaisseaux*.

Dès que par cette cérémonie, & par d'autres semblables, ils sont dûement remplis, ils s'en vont dans le moment; & pour l'utilité publique, ils se déchargent d'une portion copieuse de leurs nouvelles acquisitions dans les machoires de leurs disciples. Car, il faut remarquer ici, qu'ils sont d'opinion que tout le savoir procède de ce même *principe universel*. Ils le prouvent en premier lieu par cette vérité incontestable, *que la science enfle*: & en second lieu, ils se servent du Syllogisme suivant.

*Les paroles ne sont que du vent;*  
*Le savoir ne consiste qu'en paroles;*  
 Ergo, *Le savoir n'est que du vent.*

C'est pour cette raison, que leurs Doc-

teurs ne communiquoient leurs préceptes à leurs Ecoliers, que par voie d'*Eructation*: ce qu'ils faisoient avec une grande éloquence, & avec une variété inexprimable.

Mais, le caractère principal, qui distinguoit le plus leurs *sages du premier ordre*, étoit une certaine contenance, qui faisoit comprendre, jusqu'à quel degré le *soufle mystérieux* les agitoit intérieurement. Ce *vent merveilleux*, après avoir causé d'abord des tranchées, & des convulsions; après avoir produit, pour ainsi dire, un tremblement *de terre* dans le *Microcosme* du Philosophe; s'élevoit en haut par degré, tordoit la bouche, rendoit les jouës boursoufflées, & donnoit un horrible éclat aux yeux. L'*Eructation* suivoit ces *grimaces* de près. Tous les vents qui leur fortoient de la bouche passoient pour sacrez: surtout, ceux, dont l'odeur étoit la plus forte; & leurs maigres devots les avaloient avec une consolation inexprimable. Pour rendre la chose encore plus touchante, les *vents* les mieux choisis, les plus *édifiants*, & les plus *vivifiants*, étoient lâchés par le nez, dont ils prenoient une espèce de teinture. Ce qui leur donnoit

ce

ce nouveau degré de perfection, c'étoit le sentiment généralement reçu, que *le soufle de la vie est dans nos narines.*

Leurs Divinitez étoient les *quatre Vents*, qu'ils adoroient comme les Esprits, qui parcourent, & qui animent tout l'Univers; & desquels, à proprement parler, toute Inspiration tire son origine.

Cependant, le Chef de ces Dieux, & celui qu'ils honoroient du Culte de *Latrie*, étoit le grand *Borée*, une Divinité ancienne, qu'autrefois les Habitans de Megalopolis, dans la Grece, adoroient avec la plus profonde vénération. *Omnium Deorum Boream maximè celebrant*, dit Pausanias. Ce Dieu, quoique présent par-tout, étoit pourtant censé, parmi les plus savans *Æolistes*, avoir un séjour particulier, une espece de *Ciel Empyrée*, où son pouvoir éclatoit particulièrement. Cet endroit étoit situé dans un certain País très-connu des anciens Grecs sous le nom de *Συνορια* \* ou País de Ténébres. II

\* Ce mot Grec signifie effectivement *Obscurité*. C'est une allusion à l'Ecosse, qui est au Nord de l'Angleterre, & le centre des Presbyteriens, qui donnent le plus dans le *Fanatisme*.

Il est vrai qu'il s'est levé sur ce sujet un grand nombre de controverses : mais, toutes les parties conviennent, comme d'un *point incontestable*, que d'une contrée du même nom les *Æolistes* les plus rafinez tirent leur origine ; & que c'est de-là, que, dans tous les siècles, les plus zélez d'entre leurs Prêtres ont apporté l'Inspiration la plus choisie. Ils se font un devoir de l'aller recueillir eux-mêmes à la source, dans certaines vessies, qu'ils ouvrent ensuite au milieu de leurs Sectaires répandus dans toutes les Nations, lesquels *brament* après ce vent sacré, & l'attendent la bouche ouverte.

C'est une chose très-connuë parmi les favans, que les *Virtuosi* des siècles passez avoient inventé un moien de conserver les *vents* dans des Tonneaux ; ce qui étoit très-avantageux pour les voïages de long cours. La perte d'un art si utile ne sauroit jamais être assez déplorée ; quoique je ne comprenne pas, par quelle negligence inpardonnable, *Pancirollus* l'a passé absolument sous silence. Cette invention a été attribuée à *Æole* lui-même, dont toute la Secte a tiré son nom ; &, pour célébrer la mémoire

moire de leur Fondateur, ils ont encore conservé jusqu'à présent un grand nombre de ces *Tonneaux* \* , jadis dépositaires du vent , dont ils en placent un dans chacun de leurs Temples , après l'avoir enfoncé par en haut.

C'est dans ce *Tonneau* , que leur Prêtre entre dans certains jours solennels, après s'y être dûment préparé , de la manière que j'ai dépeinte ci-dessus. Un entonnoir caché s'étend de ses parties postérieures vers le fond dudit Tonneau , jusqu'à une certaine Fente Septentrionale , par où il se fournit continuellement de nouveaux vents de la meilleure espèce.

Peu à peu vous le voyez s'étendre & s'élargir à la même Grosseur de son Tonneau , qu'il remplit à la fin exactement : & , dans cette posture, il lache sur son auditoire des *tempêtes formelles* , à proportion de la violence du soufle , qui lui vient d'embas , & qui , sortant d'un passage étroit , *ex adytis* , ne fait pas son devoir sans lui causer de douloureuses tranchées. Quand ce vent est par-

venu

\* Ce sont les Chaires sans ornement à la Presbyterienne.

venu jusqu'à son visage, il y fait les mêmes impressions, qu'il produit sur la mer. Il le noircit d'abord: il le ride ensuite; & à la fin il en fait sortir une épaisse fumée.

C'est précisément de cette manière, que les *Æolistes* sacrez communiquent leurs *Eruclations* Prophétiques à leurs disciples haletans. Quelques membres de l'auditoire tiennent cependant la bouche ouverte, pour avaler avec avidité *le soufle sanctifiant*, tandis que d'autres, chantant les éloges de leurs Dieux, imitent par leur bourdonnement, tantôt plus tantôt moins élevé, les souffles agréables de leurs Divinitez appaisées.

Ce culte, pratiqué parmi les *Æolistes*, donne lieu à plusieurs Auteurs de soutenir, que leur Secte est des plus anciennes, parce que leur *Eruclation Prophe-tique* ressemble fort à d'autres anciens Oracles, dont on étoit redevable à certaines bouffées de *Vent souterrain*, qui faisoient les mêmes impressions sur le Prêtre, & qui avoient la même influence sur l'esprit du Peuple. Il est vrai, que ces Oracles passaient souvent jusqu'à la multitude, par le canal des Femmes. La raison en étoit, selon toutes les appa-  
ren-

rences , que leurs organes paroissent mieux disposez , que ceux des hommes , pour donner entrée à ces *Tourbillons prophétiques* , qui , passant à leur aise par un receptacle de plus grande capacité , causeroient en chemin faisant certaines démangeaisons propres à produire des extases charnelles , qu'on pouvoit pourtant *spiritualiser* , par un ménagement un peu adroit.

Cette savante conjecture est confirmée par la coutume , qui regne encore aujourd'hui parmi les *Æolistes* les plus épurez , de confier le Sacerdoce à des Prêtresses , & de se plaire à recevoir l'Inspiration par les mêmes *conduits* , par où les Sybilles & les Pythies les transmettoient à leurs devots.

Lorsque l'esprit humain lâche la bride à ses pensées, il ne s'arrête jamais, mais il traverse, par une course continuelle, les extrémités du *haut & du bas, du bon & du mauvais*. Les premières faillies de l'imagination le portent d'ordinaire aux idées de ce qu'il y a de plus parfait & de plus accompli : mais, quand il s'élève au dessus de sa portée, il n'est plus capable de distinguer les limites qui séparent la *hauteur* d'avec la *profondeur* ;

& bientôt, continuant son vol avec la même précipitation, mais sans connoître sa route, il tombe jusqu'au fond des abîmes: semblable à un voïageur, qui parcourt les mers de l'Est jusqu'à l'Ouest; ou à une grande perche d'un bois-souple, qui, plus il est étendu, & plus il se courbe en arc de cercle.

La cause de ce dérèglement de nôtre esprit est peut-être dans ce fond de malice né avec nous, qui nous porte d'ordinaire à joindre aux idées les plus nobles celles, qui leur sont précisément contraires. Peut-être est-elle, dans les bornes de notre Raison, qui, portant ses reflexions sur toute la masse des choses, ressemble au Soleil, qui, n'éclairant que la moitié de notre Globe, laisse l'autre couverte de ténèbres. Peut-être la faut-il chercher dans la foiblesse de notre Imagination, qui, employant toutes ses forces pour s'élever à ce qu'il y a de plus grand & de meilleur, fatigué, à la fin, & n'en pouvant plus, tombe tout d'un coup à terre, comme un oiseau de paradis qui vient de mourir au milieu de l'air.

Peut-être aussi, que parmi toutes ces Conjectures Metaphysiques il n'y en a pas

pas une seule de fondée; mais, cela n'empêche pas, que je n'avance une proposition très-vraie, en disant que, si les plus grossiers mêmes d'entre les humains ont porté leurs Lumieres naturelles à l'idée d'un Dieu, ou d'un Etre suprême; ils n'ont aussi jamais oublié d'occuper leurs fraieurs de quelques notions affreuses très-propres à leur servir de Diables, quand il n'y en auroit point au monde. Il n'y a rien-là, dans le fond, qui ne soit fort naturel; car, il en est d'un homme, dont l'imagination prend l'essor vers le Ciel, comme d'un autre dont le corps est élevé à une grande hauteur. Plus ils se plaisent tous deux à voir de plus près ce qui est au-dessus d'eux, plus ils sont effraiez par le précipice qu'ils découvrent en bas. C'est ainsi que, dans le choix d'un Diable, le Genre-humain a toujours eu la methode de jeter les yeux sur quelque être réel ou fantastique, dont il considéroit toutes les qualitez comme diamétralement opposées aux attributs qu'il concevoit dans la Divinité.

C'est encore de la même maniere, que la Secte des *Æolistes* a toujours craint, & hai, deux *êtres* d'une nature maligne,

entre lesquels, & ses Dieux, il y a eu une inimitié mortelle, depuis le commencement du monde. Le premier est le *Cameleon*, l'antipode de l'Inspiration; & qui, par pure haine, devore continuellement les influences précieuses de ces *Divinitez*, sans s'en décharger jamais par l'*éructation*. L'autre est un Monstre affreux, d'une taille plus que gigantesque, nommé *Moulin-à-vent*, qui, avec ses quatre bras horribles, livre à ces Dieux une Guerre éternelle, les tournant avec adresse, pour les dérober aux coups de ces ennemis, ou pour les leur rendre avec intérêt.

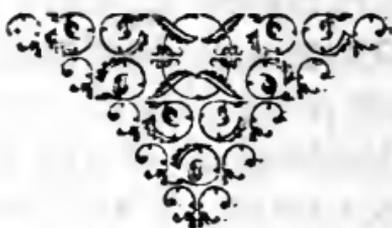
S'étant ainsi fournie de *Dieux* & de *Diabes*, la Secte des *Æolistes* continue jusqu'à ce jour à faire une grande figure dans le monde. Je ne doute pas, auresste, que la Nation polie des *Lapons* ne doive passer pour en être une des plus illustres branches. Je serois fort injuste à leur égard, si je négligeois cette occasion d'en parler avantageusement; puisqu'ils sont si unis, par l'intérêt, & par les inclinations, à leurs Freres les *Æolistes*, qui habitent parmi nous. Non seulement ils prennent les vents en gros, chez les mêmes marchands,

chands, mais ils les débitent en détail, d'une manière toute semblable, & à des chalands, qui font à peu près du même naturel que ceux qui donnent leur pratique à nos *tempétueux compatriotes*.

Si ce Système de Religion a été entièrement formé par notre Ami *Jean*; ou si, comme il est plus vraisemblable, il l'a copié de l'Original, qui se trouve à *Delphes*, en y mettant des additions & des corrections propres à l'ajuster aux tems & aux circonstances; c'est là un point, sur lequel je n'ai pas la hardiesse de décider. Mais, je crois pouvoir assurer, que c'est *Jean* en propre personne, qui y a donné un tour nouveau, & qui l'a précisément mis dans l'état dont je viens de tracer un fidèle tableau.

Au reste, il y a long-tems que je cherche une occasion favorable de rendre justice à cette Société d'Hommes, que j'honore extrêmement, & dont les opinions, aussi bien que les cérémonies, ont été entièrement défigurées par la malice, ou par l'ignorance, de leurs adversaires. Je croi, pour moi, qu'une des meilleures actions d'un honnête-

homme , c'est de déraciner les prejugez , & de mettre les choses dans leur veritable jour. Je viens de m'acquiter de ce grand devoir , sans aucune vuë d'intéret; excepté le plaisir de satisfaire à ma conscience, d'acquérir de la gloire , & de m'attirer des remercimens.



## SECTION IX.

*Dissertation sur l'origine & sur les progrès de la Folie , comme aussi sur son utilité dans la Société humaine.*

**J**E crains bien que certains Lecteurs superficiels ne regardent d'un œil de mépris la Secte des *Æolistes*, parce qu'elle reconnoit pour son Fondateur un homme comme *Jean*, dont, de mon propre aveu, le cerveau s'étoit absolument dérangé, & qui étoit tombé dans l'état que nous désignons par le mot de *Folie*, ou de *Frénésie*. Leur mépris seroit très-mal fondé; & ils en feront convaincus eux-mêmes, s'ils veulent bien réfléchir sur les plus grandes actions, qui ont jamais été faites dans le monde, sous la direction d'un seul homme. Telles sont l'établissement de nouveaux Empires fait par la force des armes, l'invention de nouveaux Systèmes de Philosophie, & l'introduction de Religions nouvelles. Il est certain, que tous les grands hommes, à qui on est

redevable de toutes ces fameuses révolutions , ont souffert de grandes alterations dans leur bon-sens , par leur nourriture , par leur éducation , par une certaine inclination dominante , ou par une influence particulière de l'air qu'ils respiroient , ou du climat sous lequel ils ont été obligez de vivre.

D'ailleurs, il y a dans l'esprit humain quelque chose de singulier & d'*individuel*, qui se reveille souvent par le choc accidentel de certaines circonstances, qui, minces & peu considerables en elles-mêmes, ne laissent pas de produire souvent les événemens les plus merveilleux. Les grandes revolutions n'ont pas toujours de grandes sources , & il importe peu par quelle cause les passions sont enflammées, pourvu que les fumées s'en elevent jusqu'au cerveau. La *Région supérieure* de notre tête est dans la même situation, que la moyenne Region de l'air: les matières , qui s'y conduisent, en sont d'une nature très-differentes; mais, elles y deviennent toutes de la même substance , & produisent les mêmes effets. Les *vapeurs* s'elevent de la terre, les *exhalaisons* de la mer, & la

fu-

*fumée* du feu. Cependant, toutes les nuées font de la même nature ; & l'odeur, qui sort d'un *fumier*, fait un nuage d'un aussi grand mérite, que celle qui se répand d'une masse précieuse d'*encens*.

De ces veritez de fait, qu'on ne sauroit me contester, il suit évidemment, que comme l'air ne produit jamais de la pluie, que lorsqu'il est troublé & surchargé d'exhalaisons ; de la même manière, l'esprit humain, qui habite le cerveau, doit être troublé, & accablé de vapeurs exhalées des parties inférieures, pour produire quelque chose d'extraordinaire.

Or, quoique ces vapeurs, comme je l'ai déjà dit, sortent d'autant de différentes sources que celles qui montent vers le Ciel, l'effet, qu'elles produisent, ne se sent point de cette différence. Il est seulement varié, tant par rapport à l'espece, qu'au degré, selon la différente situation du cerveau, dans lequel il est formé. Je me servirai ici de deux fameux exemples, pour prouver, & pour éclaircir ce que je viens d'avancer.

Un

Un certain Prince de par le monde leva un jour une grande armée, remplit ses coffres de tresors immenses, & arma une Flotte invincible, sans communiquer son dessein, ni à ses plus habiles Ministres, ni à ses plus chers Favoris. Ces grands préparatifs allarmerent d'abord tout le monde: les Monarques voisins attendirent, en tremblant, de quel côté l'orage devoit crever; & les Politiques subalternes y trouverent la matiere de mille profondes spéculations\*. L'un se mettoit dans l'esprit, que

ce

\* Ce Prince est *Henry IV.* qui, peu de tems avant sa mort, fit tous ces Préparatifs dont l'Auteur parle. On les attribua aux desseins les plus vastes, qui sont dépeints ici; mais, l'Auteur oublie un des Projets qu'on attribue à ce Grand Roi; c'étoit d'établir une *Paix perpetuelle* dans le Monde, en mettant tous les états de l'Europe dans certaines bornes. C'est ce dessein, qui dans nos jours a donné naissance à un Livre très-curieux, qui établit toutes les Maximes nécessaires, pour parvenir à un but si souhaitable, & qui s'efforce d'applanir toutes les difficultez, qui pourroient s'y opposer. Cet Ouvrage merite d'être lu avec la plus grande attention. Quand il seroit destitué de solidité, ce que personne jusqu'ici n'a entrepris de faire voir, il nous donneroit toujours la Chimere la mieux formée qu'on puisse s'imaginer. Il est de l'Abbé de St. Pierre.

ce Prince en vouloit à la Monarchie universelle. Un autre, après une meure délibération, concluoit, qu'il s'agissoit de détrôner le Pape, & d'établir la Religion Protestante, dont ce Prince avoit fait autrefois profession. Un troisiéme, d'une sagacité encore plus étonnante, envoioit notre Heros dans l'Asie, pour détruire l'Empire Ottoman, & pour conquérir la Terre Sainte \*.

Au milieu de tous ces beaux Raisonnemens, un certain Chirurgien d'Etat vint à connoître, que tous ces grands Projets n'étoient que l'effet d'un cerveau malade. Il en fut pleinement convaincu par les Syntomes du mal; & il entreprit de le guerir. Il fit l'operation nécessaire-

\* Des gens, qui raffinoient moins sur les projets de Souverains, ont débité, que la cause de tous ces *Préparatifs* étoit la Princesse de *Condé*, qui avoit donné de l'amour à ce Monarque susceptible, & qui, pour mettre son honneur à l'abri de ses poursuites, s'étoit retirée dans les Païs-Bas Catholiques. Ils prétendent, que son Amant avoit ramassé toutes ces forces redoutables, pour conquérir cette Maîtresse cruelle, en l'arrachant d'entre les mains des *Espagnols*. Le grand dessein dont je viens de parler, & ce Projet bas & méprisable, ne sont pas incompatibles dans le fond.

cessaire d'un seul coup : la *vessie* se crève, la vapeur se dissipe; & rien n'auroit manqué à l'heureuse guérison du Prince, s'il n'étoit pas mort au beau milieu de la cure.

Le Lecteur est fort curieux apparemment de savoir, de quelle source étoit venuë cette vapeur, qui avoit effraïé si long-tems tous les Peuples de l'Europe, & quel ressort secret avoit mis en mouvement une machine si terrible; mais, il sera bien surpris, quand je lui dirai, que c'étoit uniquement une Femme absente, dont les yeux avoyent causé chez le pauvre Prince une *certaine tumeur*, & qui s'étoit retirée dans le Pais ennemi, avant que cette tumeur se fut mise à *suppurer*. Quel parti pouvoit prendre le malheureux Monarque, dans une conjoncture si délicate? Il eut beau essaïer le remède prescrit par un Poëte, qui soutient, que la maladie, qu'une Femme nous cause, peut être guérie par toute autre Femme. Il n'en reçut pas le moindre soulagement; parce que, selon *Lucrece*,

*Idque petit Corpus , mens unde est saucia  
amore ,*

*Unde feritur , eo tendit , gestitque coire.*

La matiere entassée dans les *vasa feminalia* s'enflamma bientôt , devint aduste , se changea en bile , prit son cours vers le *conduit spinal* , & monta de-là dans le cerveau.

C'est ainsi que le même Principe , qui porte un Breteur à casser les vitres d'une Femme de mediocre vertu dont il a été la dupe , anime un grand Prince à mettre des Armées en Campagne , & à ne se remplir la tête que de Siéges , de Batailles , & de Victoires.

- - - - - *Cunus teterrima belli  
Causa - - - - -*

Mon second exemple est un trait d'Histoire que j'ai lu dans une Chronique très-ancienne. Le voici.

Il y avoit autrefois un Roi fort puissant , qui dans l'espace de trente années consécutives s'étoit amusé à prendre & à perdre des Villes , à bat-  
tré

tre des armées & à se laisser battre, à chasser les Princes de leurs Etats, à éfraier les Enfans d'une maniere à leur faire tomber les tartines des mains; en un mot, à bruler, à ravager, à dragonner, à faccager, à massacrer, sujets & ennemis, mâles & femelles\*. Les Philosophes Contemporains de ce Prince mettoient leur esprit à la gêne, pour trouver les causes *Physiques*, *Politiques*, & *Morales*, dont il falloit déduire ce Phénomene suprénant. A la fin, la vapeur, qui troubloit le cerveau de ce *Conquerant*, s'étant mise à circuler, se fixa sur cet endroit du Corps humain si renommé, par son talent de produire la *Zibeta Occidentalis* †; & se rassemblant-là dans une *tumeur*, laissa dans cet intervalle l'Univers en repos.

On voit par-là de quelle conséquence est le cours que prennent ces exhalaisons, & comme il importe peu de quelle origine elles dérivent. Les mêmes

\* C'est *Loüis XIV.*

† *Zibeta Orientalis*, c'est le Musc. *Zibeta Occidentalis*, c'est quelque chose de fort contraire au *Musc*, quoi qu'elle sorte d'une source toute pareille.

mes *fumées*, qui, s'élevant vers le cerveau, sont capables de conquérir des Roïaumes, n'ont qu'à se jeter sur l'*Anus*, pour aboutir à une *Fistule* \*.

Passons à présent à ces Grands Introduceurs de nouveaux Systèmes de Philosophie : voyons de quelle Faculté de l'ame se leve l'inclination de pousser dans le monde, avec un zèle si opiniâtre, de nouvelles idées, à l'égard de certaines choses, dont, de l'aveu de tout le monde, il est impossible de connoître la nature; examinons, de quelle source dérive ce penchant, & à quelle propriété de l'esprit-humain ces *Illustres* doivent leur gloire, & leurs disciples.

Il est certain, que plusieurs des principaux d'entr'eux, tant anciens, que modernes, ont été pris par leurs adversaires, & si vous en exceptez leurs Partisans, par tout le Genre humain, pour des gens qui avoient le cerveau bouleversé. Il est sûr même, qu'ils se sont écartez extrêmement des maximes du sens-commun, dans leur maniere ordinaire d'agir & de parler; & qu'ils ont été

\* L'Auteur a en vuë la fameuse Fistule de *Loüis* le Grand.

été des types exacts de leurs legitimes Successeurs, qui peuplent à présent l'*Université moderne de Bedlam* \*.

Tels ont été jadis Epicure, Diogene, Apollonius, Lucrece, Paracelse, Descartes, qui, s'ils étoient dans le Monde à l'heure qu'il est, arachez, & separez de leurs Disciples, feroient exposez sans doute à la *Phlebotomie*, aux coups de nerfs de bœuf, aux tenebres, & à la paille. Aussi, comment se peut-il qu'un homme, en suivant les simples & pures lumieres du bon sens, se mette dans la tête de jeter les idées de tout le Genre-humain dans le moule de ses propres conceptions? C'est pourtant-là l'humble & l'obligeante prétension de tous les *Innovateurs* dans l'Empire de la Raison. Epicure, par exemple, esperoit modestement, que, par un certain *concours fortuit* des opinions humaines, après un choc perpetuel des pointues & des unies, des legeres & des pésantes, des rondes & des quarrées †,

tous

\* L'Hôpital des Fous à Londres.

† Ce choc des opinions pointues, unies, rondes, quarrées, est fort inutile dans cette *Allégorie*; n'en déplaise aux Admirateurs de cet Ouvrage, parmi lesquels je me range très-volontiers.

tous les hommes s'uniroient à la fin, par certaines *inclinaisons*, dans les notions du *vide* & *des atomes*, tout de même que ceux-ci se sont accrochez, en formant cet Univers.

Il est évident que Descartes ne se flattoit pas moins, & qu'il contoit bien de voir, avant sa mort, tous les *Philosophes*, comme autant d'*étoiles de moindre grandeur*, attirer & absorber dans son propre tourbillon.

Or, je voudrois bien savoir, comment il est possible de rendre raison de pareilles Fantaisies, sans avoir recours à mon *Système des Vapeurs*, qui, montant dans le cerveau, s'y condensent & se distillent en certaines conceptions, que la stérilité de notre langue ne fauroit désigner, que par les noms de *Frénésie*, & d'*Extravagance*.

Examinons à présent d'où peut venir, qu'aucun de ces *Innovateurs* ne manque jamais de gagner à ses nouvelles idées un grand nombre de Disciples prêts à recevoir ses plus bisarres opinions, par le moien de la *foi implicite*. La raison en est

tiers. Ce n'est pas le seul endroit où l'imagination de l'Auteur s'écarte de la justesse d'esprit, à force d'outrer les choses.

est aussi facile à trouver qu'elle est solide. La voici.

Dans l'*Harmonie de l'Entendement humain*, il y a une certaine *corde particulière*, qui, chez plusieurs individus soi-disant raisonnables, est montée précisément sur le même ton. Dès que quelqu'un est assez heureux, pour tirer du son de cette corde parmi les esprits à l'unisson, il arrive par une sympathie nécessaire, qu'ils produisent les mêmes tons, avec la dernière exactitude. C'est en cela seul, que consiste tout le bonheur, ou toute l'habileté, de nos Auteurs de Systèmes; car, si par hazard vous donnez quelque *coup d'archèt* en présence de ceux dont la *corde* est montée trop haut, ou trop bas, pour s'accorder avec la vôtre, bien loin de goûter vos tons, ils vous traiteront de *Fou*, ils vous enchaîneront, & vous mettront au pain & à l'eau. C'est par conséquent une affaire fort délicate à menager; & il faut une grande circonspection, pour ajuster ce talent, comme il faut, aux différentes conjonctures des tems, & aux différentes dispositions des personnes. *Cicéron* a raisonné fort juste là-dessus, dans une Lettre, qu'il écrit à un de ses Amis

Amis en Angleterre , où , parmi d'autres avis très-importans , il le précautionne contre la fourberie *des fiacres*, qui étoient aparemment alors d'aussi grands faquins , qu'ils le font à présent.

Il se sert dans cette Epître de ces expressions très-remarquables , *est quod gaudeas te in ista loca venisse , ubi aliquid sapere viderere* : vous êtes heureux d'être venu dans un Pais , où vous ne sauriez manquer de passer pour un esprit supérieur.

Cette Sentence est pleine de sens , & de justesse ; car , pour dire ici une vérité un peu hardie , se peut-il un plus grand défaut de conduite , que d'aller passer dans une Compagnie pour un *extravagant* , quand on est le Maître de se faire considérer dans un autre comme un *Philosophe* ? Je prens ici la liberté de conjurer quelques Messieurs de ma connoissance , de s'en souvenir en tems & lieux , comme d'un avertissement , dont ils peuvent tirer de grands usages.

Telle a été la faute de mon digne ami M. Wotton , un personnage destiné à former & à exécuter heureusement les plus grands desseins , si l'on en peut

juger par ses Regards, & par son Génie. Plût au Ciel que ses heureux Talens, perdus dans les spéculations d'une vaine Philosophie, se fussent exercez sur les songes, & sur les visions, où *l'esprit & l'air égarez* font d'un si grand usage. On auroit vu, que jamais homme ne se produisit dans le public avec de plus grandes dispositions de l'ame & du corps, pour l'établissement d'une nouvelle Religion. S'il avoit enfilé cette noble route, jamais le monde medisant & calomniateur n'auroit osé débiter, que le cerveau de ce grand homme est absolument détracqué; jamais ses Freres les Modernes n'auroient poussé l'ingratitude j'usqu'à s'entredire cette nouvelle à l'oreille, mais assez haut pourtant, pour que je le puisse entendre du Galeatas où j'enfante ce *Divin Traité*.

Je reviens à mon Système des Vapeurs. Quiconque réfléchira sur cette source de l'enthousiasme qu'elles produisent dans le cerveau, & de laquelle dans tous les siècles sont sortis des ruiffeaux si abondans, remarquera que les eaux en sont aussi troubles & aussi chargées de bouës au commencement qu'au milieu de leur cours. Cette verité n'em-

n'empêche pas, qu'il n'y ait rien de plus utile, qu'une forte doze de ces *vapeurs*, nommées par les hommes *extravagance*. Sans elle le Monde ne seroit pas privé seulement de ces deux grands avantages, les *Conqêtes*, & les *Systèmes*; mais, tout le Genre-humain seroit malheureusement borné dans la même croïance touchant les choses invisibles.

Après avoir prouvé, qu'il est indifférent de quelle origine les vapeurs susdites procedent, mais qu'il importe beaucoup de quelle nature est le cerveau qu'elles accablent, & sur quelle partie du cerveau elles se jettent, il me reste encore à développer un point de la dernière délicatesse. Il s'agit de faire voir au Lecteur curieux & subtil la raison propre & spécifique, pourquoi les mêmes exhalaisons sont capables de produire une si grande variété d'effets, dans les cerveaux d'une différente Constitution: il s'agit d'entrer dans le détail des causes qui font sortir des mêmes vapeurs les Caractères d'un *Alexandre le Grand*, d'un *Jean de Leyden* \*, & d'un *Descartes*.

\* Ce Jean de Leyden étoit un Tailleur, qui se fit Chef d'une Secte de Fanatiques, dans le com-

*cartes*. C'est-là la matiere la plus abstraite, qui ait jamais occupé mes reflexions : elle exige de mon génie les derniers efforts ; & je conjure le Lecteur de me prêter l'attention la plus forte, & de ne me pas perdre un moment de vuë, pendant que je travaillerai à défaire ce *Nœud Gordien*.

Il y a dans le Genre-humain . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . *bic multa desiderantur* . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Voilà justement la Solution de cette Difficulté capable d'étonner tout autre Génie.

M'en étant débarassé avec tant de succès, je ne doute point que le Lecteur ne m'accorde la conclusion où aboutissent tous mes raisonnemens précédens ; savoir, que, si les Modernes en-

mencement de la Réformation. Soutenu d'une troupe nombreuse de ses Partisans, il s'empara de la Ville de *Munster*, & prit le titre de Roi : il y foutint le Siege, avec beaucoup d'opiniatreté ; mais, la Ville étant prise à la fin, il fut puni de mort, comme son *Fanatisme ambitieux* l'avoit très-bien mérité.



même volupté aux oreilles & aux yeux , que le chatouillement produit sur le *tact* ; & les divertissemens , qui nous causent dans la vie les plaisirs les plus piquans , sont précisément ceux qui dupent nos sens , & qui *sont des Tours de Goblet devant eux.*

Si nous examinons attentivement ce qu'on entend en general par bonheur , tant par rapport à l'esprit , qu'à l'égard des sens , nous verrons évidemment , que toutes les proprietes en sont renfermées dans cette courte définition.

*Le bonheur est la possession tranquille du plaisir d'être bien & ducement trompé.*

Par rapport à l'esprit , il est certain que la fiction a un avantage très-considérable sur la verité ; & il n'en faut pas chercher la raison bien loin.

Quelque effort que fassent la Nature & la Fortune , elles ne sauroient jamais égaler , par leurs productions , les *Phenomenes admirables* , & les *Revolutions merveilleuses* , que l'imagination est capable de produire. Et dans le fond l'homme est-il si fort à blâmer de préférer l'une aux autres ? La verité place des notions dans la mémoire : la fiction introduit des idées dans l'imagination.

Il s'agit seulement de savoir si les dernières n'existent pas aussi réellement que les premières. Il n'est pas possible d'en disconvenir : on peut soutenir même, que l'imagination l'emporte sur la mémoire, parce qu'elle est, pour ainsi dire, la *matrice* des choses, au lieu que l'autre n'en est que le *tombeau*.

Ma définition n'est pas moins juste à l'égard des sens. Quel air fade, & insipide, ne trouvons-nous pas dans tous les objets qui se présentent à nos yeux sans l'enveloppe de l'illusion ? Il n'y a rien de si plat, que tout ce que nous découvrons dans le miroir de la Nature ; & , si nous n'avions pas l'adresse de le relever par de faux jours, par du vernis, & par du fard, il n'y auroit dans la plus grande félicité de l'Homme, qu'une grande & ennuyeuse Uniformité. Si je pouvois persuader au Genre-humain de faire là-dessus de sérieuses réflexions, ils ne regarderoient plus, comme un des plus hauts degrés de Sagesse, l'art d'exposer aux yeux du public les côtés foibles, & les defectuositez, des choses : ils y trouveroient autant d'impolitesse, que dans la brutalité d'arracher le masque à quelqu'un ; ce qui passe pour

un si grand affront parmi ceux qui savent leur monde.

Je vais plus loin. Dans la même proportion, que la *credulité* est une situation d'esprit plus tranquille que la *curiosité*; la *Sagesse*, qui s'amuse à la surface des choses, doit être préférée à la *Philosophie*, qui en pénètre les entrailles, & qui, pour toute découverte, s'en vient nous dire ensuite, avec beaucoup de gravité, que l'intérieur n'en vaut rien.

Les deux sens, auxquels tous les objets s'adressent d'abord; sont la *vûe*, & le *tact*, qui n'examinent jamais que les qualitez que l'Art ou la Nature étalent sur la superficie de corps. Dans le tems qu'ils s'y amusent, voilà la Raison impertinemment officieuse, qui, munie d'outils propres à couper, trancher, percer, disséquer, s'offre à nous faire voir évidemment, que le dedans est fort différent du dehors.

Cela ne s'appelle-t-il pas pêcher grossièrement contre la Nature, qui, conformément à une de ses Loix éternelles, se pare extérieurement de ce qu'elle a de plus beau. C'est pourquoi, je me crois obligé en conscience de sauver aux hommes

mes les frais d'une pareille *Anatomie*, en les avertissant, que, dans cette occasion, la Raison a le plus grand tort du monde; puisqu'il est certain, que tous les êtres corporels, autant que j'en connois, ne brillent que du côté de l'ajustement. Rien ne m'a confirmé d'avantage dans cette Opinion, que quelques Experiences, que j'ai faites depuis peu.

J'ai vû la semaine passée le corps d'une Femme, qu'on avoit écorché; & vous ne sauriez croire, combien elle étoit mise à son desavantage, dans cette espece de *deshabillé*. Je fis dépouiller hier en ma présence le cadavre d'un Petit-Maître; & c'étoit une chose étonnante de trouver un si grand nombre de défauts sous un seul & même habit. J'en ouvris ensuite le cerveau, le cœur, & la ratte; mais, je m'aperçus à chaque operation, que plus j'y allois en avant, & plus les défauts croissoient en nombre, & en volume. J'en conclus, qu'un Philosophe, qui trouveroit l'art de pallier & de plarter les imperfections de la Nature, obligeroit le Genre-humain infiniment d'avantage, que ceux, qu'on estime tant, & dont tout le savoir con-

fifte cependant à ouvrir ces *playes*, & à exposer ces *taches* aux yeux de tout le Monde. Peut-on nier, qu'ils ne soient aussi ridicules qu'un certain homme, qui foutenoit que l'*Anatomie est le But principal de la Medecine* ?

A mon avis, un homme, qui posséderoit l'Art merveilleux & satisfaisant dont je viens de parler; & qui, avec *Epicure*, sauroit se contenter de ces images, que la superficie des choses envoie vers nos sens; seroit seul digne du titre de Sage. Il écremeroit la Nature, & laisseroit à la Raison, & à la Philosophie, à en avaler la *lie*. C'est-là ce qui s'appelle le véritable point de la Félicité humaine : voilà *cette possession tranquille du plaisir d'être bien & d'euement trompé*, qu'on peut nommer autrement *la situation calme d'un fou environné de fripons*.

Pour en revenir à l'*Extravagance*, il est évident, selon le Systême que j'ai établi sur tant de fortes raisons, que chacune des différentes especes doit son origine à l'abondance excessive de certaines vapeurs. Or, comme certaines frenesies redoublent la force des nerfs, d'autres augmentent la vigueur & la

viva.

vivacité de l'imagination. Il arrive assez souvent, que ces *esprits actifs*, qui en prennent possession, ressemblent à certains *esprits folets*, qui hantent d'autres *habitations vuides*, & qui, faute d'occupation, en disparoissant, en emportent une partie avec eux, ou bien y restent pour jeter les maisons par les fenêtres, piece à piece.

On peut considerer la conduite de ces Lutins comme un type des deux principales branches de l'*Extravagance*, que quelques Philosophes, par une méprise grossière, ont attribuées, à deux causes différentes, savoir, à la disette, & à l'abondance excessive des Esprits; au lieu que j'ai fait voir clairement, qu'elles doivent la naissance à une seule & même cause.

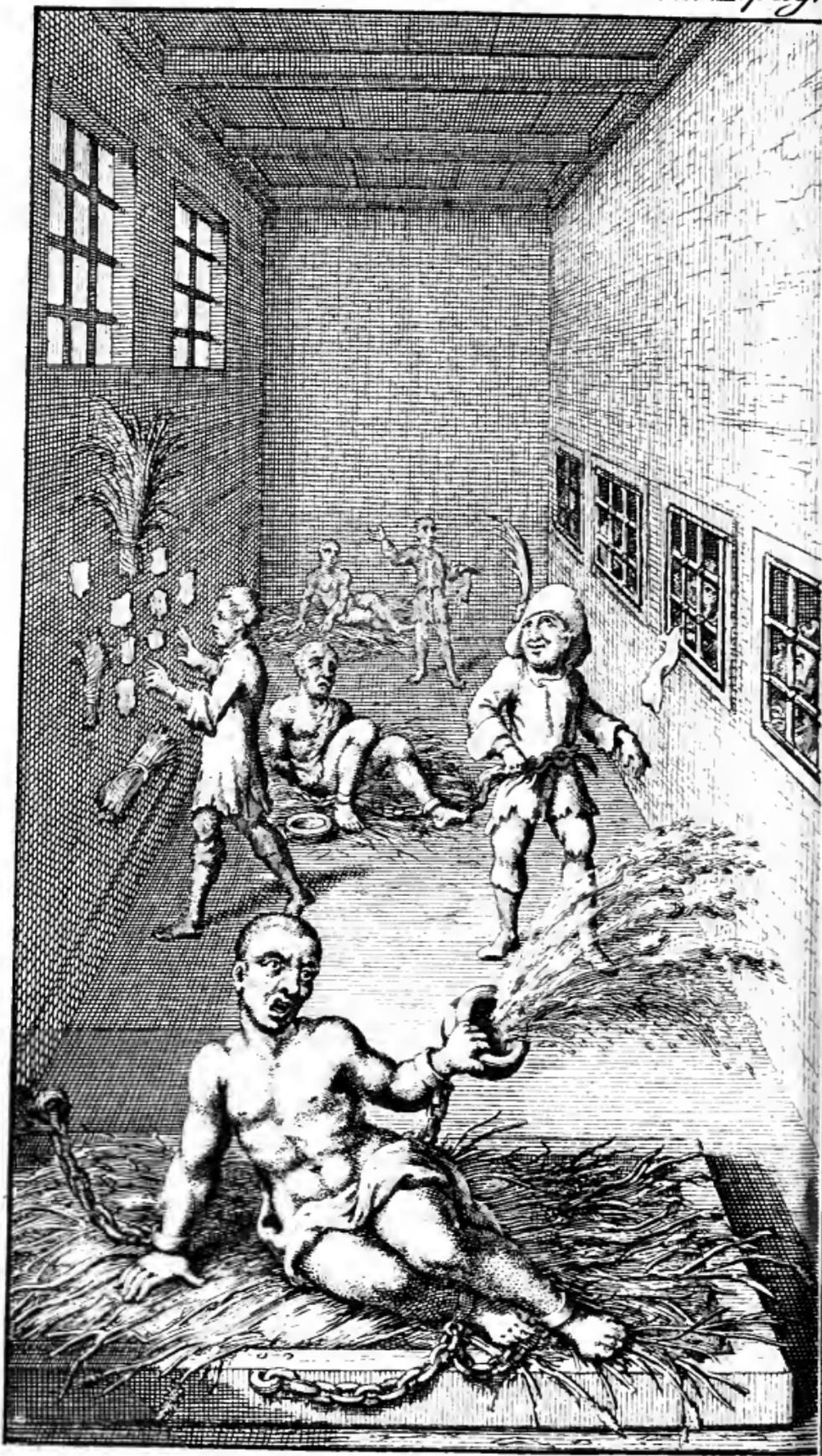
Il suit de-là manifestement, que pour être heureux dans son extravagance, toute l'habileté de l'homme consiste à fournir de l'exercice à cette abondance de vapeurs, & à leur donner l'essor dans le tems convenable. Conformement à cette verité, un homme, saisissant une occasion favorable, se jette dans un goufre; c'est un Héros, c'est le *Sauveur de sa Patrie*: un autre tente la même

entreprise ; mais , il prend mal son tems , & le titre de Fou couvre sa mémoire d'une honte éternelle. Fondez sur une distinction si délicate , nous prononçons le Nom de *Curtius* avec tendresse & avec respect , mais celui d'*Empedocle* avec haine & avec mépris ; & nous concevons sans peine , que Brutus ne fit l'*extravagant* , que pour le bien public. Quant à moi , je suis convaincu , que l'*extravagance* de ce grand homme étoit véritable , & que c'étoit une *abondance* de vapeurs mal appliquée jusqu'alors , que les Latins appellent *ingenium par negotiis* ; mais , que cette *Frénésie* ne revetit les apparences de la *Sagesse* , que quand elle trouva son véritable élément dans les Affaires d'Etat.

Toutes ces raisons importantes , & plusieurs autres du même poids , quoi que moins curieuses , me font saisir cette occasion de recommander un *Projet fort utile* aux soins des Chevaliers *Edouard Seymour* , *Christophe Musgrave* , *Jean Bowls* , & de *M. How Ecuier* , & d'autres Amateurs de la Patrie \*. Je les

\* C'étoient dans ce tems les Chiens à grand Collier dans la Chambre des Communes.





les conjure d'emploier tout leur crédit, pour faire nommer des Commissaires destinez à avoir inspection sur *Bedlam*, & sur les lieux voisins, & autorisez à examiner le mérite, les qualitez, les dispositions, & la conduite de chaque Membre de cette illustre Societé. Si lesdits Commissaires ont soin d'en bien distinguer les differens talens, & de les emploier à des occupations convenables, je ne doute point qu'on n'y trouve une pepiniere de sujets admirables, pour remplir les Charges de l'Etat, Ecclesiastiques, Politiques, Civiles, & Militaires. On n'aura qu'à s'y prendre de la manière, que je vais indiquer ici; & j'espere que le Lecteur benevole ne desapprouvera pas le mouvement, que je me donne ici, pour faire réussir ce dessein important, en faveur d'un corps renommé, dont j'ai eu autrefois le bonheur d'être *membre indigne*.

Si un Habitant de ce lieu jure, blasphème, brise sa paille, & la met en poussiere, en jettant l'écume par la bouche; s'il mord dans la grille de son cachot, & vuide son pot-de-chambre dans le nez des Spectateurs. Que Messieurs

les Commissaires le mettent à la tête d'un Regiment de Dragons , & l'envoient en Flandre ; je répons du succès.

Un autre s'occupe sans relâche à babiller , cacqueter , criailler , sans produire aucun son articulé ; que de talens cachez sous terre ! Qu'au plus vite on lui fournisse du papier , un sac vert , & qu'avec trois sols dans sa poche on l'envoie vers la Sale de *Westmunster* \*.

En voici un autre qui prend gravement les dimensions de son appartement. Quoi que condamné à l'obscurité , il a l'air pénétrant & prévoiant , il marche d'une maniere posée , il vous demande l'aumone avec gravité & cérémonie ; il parle de la corruption du siècle , des taxes , & de la *grande pailarde* ; il barre sa cellule précisément à huit heures du soir ; la nuit il ne rêve que d'incendies , de voleurs , de chaulands de la Cour , & des lieux privilégiés pour les gens insolubles. Quelle

figu-

\* Qu'on en fasse un Avocat. La Sale de *Westmunster* est le lieu où l'on plaide : les jeunes Juris-Consultes , qui fréquentent cet endroit , y vont d'ordinaire quatre à quatre dans un fiacre , qui leur coute 3 sols à chacun.

figure ne feroit pas cet homme pourvu de tant de qualitez éminentes, si on l'envoioit au milieu de ses Freres les *Æolistes Négotians* †?

Prenez garde à ce quatriéme. Il semble enfoncé dans une sérieuse conversation avec lui-même; il se mord les pouces à des intervalles reglez; de grandes affaires, des projets, sont peints dans toute sa mine; il marche d'un pas précipité, les yeux fixez sur un papier: c'est un personnage, qui aime à épargner le tems; il a l'ouïe dure, la vuë courte, & peu de mémoire; il est toujours en hâte, toujours accablé d'affaires; il a un talent merveilleux pour parler à l'oreille, du beau tems, & de la pluie: c'est un grand Partisan des monosyllabes, & des délais; si prêt à donner sa parole, qu'il ne la garde jamais; il a oublié le sens ordinaire de mots, mais il en retient admirablement bien le son; jamais il ne s'atache long-tems aux mêmes sujets, ses grandes occupations l'en détournent à tout moment, semblable

† Cet article fait allusion aux gros Négocians, Quacres & Presbyteriens, aussi graves dans leur contenance, & réguliers dans l'exterieur de leur conduite, qu'avidés de Gain, & atachez à l'Argent.

à un homme qui a pris medecine: si vous approchez de sa grille dans ses intervalles de familiarité, *Monsieur*, dit-il, *donnez moi un sou*, & je vous chanterai un air, mais donnez moi le sou auparavant; dès qu'il a atrapé l'argent, il se replonge dans ses distractions. Ne voila-t-il pas une description complete de la Science de la Cour dans toutes ses branches; & n'est-ce pas dommage, que des dispositions si merveilleuses restent inutiles, faute d'être bien appliquées?

Avancez vers un autre *Cachot*, mais aiez la précaution de vous boucher le nez auparavant, vous y découvrirez un mortel sombre, arrogant, & mauffade, se vautrant dans ses propres ordures. Ses alimens digerez font ses mets les plus délicieux, qui, après une longue circulation, rentrent peu à peu dans le sein de la matiere par *exhalaison*. Il a le teint d'un jaune tané, & une barbe foible, semblable à celle qui couvre sa nourriture quand elle commence à perdre sa fraicheur. Il est semblable à certains insectes, qui empruntent la couleur & l'odeur de l'excrément, auquel ils doivent leur naissance, & leur nourriture: il est fort sobre en paroles, mais en re-  
com-

compense fort prodigue de son haleine. Il tend sa main pour recevoir votre fou ; & , dès qu'il le tient , il se renfonce dans ses occupations ordinaires. N'est-ce pas une chose surprenante , que la Société de *Warwick-lane* \* , se donne si peu de mouvemens , pour recouvrer un Membre , qui pourroit lui être d'une si grande utilité , & qui vraisemblablement pourroit devenir un jour le plus grand ornement de cet illustre corps.

Un autre Citoien se carre devant vous d'un air fier , il enfle ses joues , ses yeux lui semblent sortir de la tête à force de vous régarder du haut en bas : il est pourtant assez gracieux pour vous donner sa main à baiser. Le Chatelain vous avertit de n'en avoir pas peur , & vous assure , que c'est un garçon qui ne fait du mal à personne : aussi est-il le seul qui ait la permission de se promener dans l'antichambre. On vous apprend que ce fier personnage est un Tailleur , à qui l'orgueil a tourné la cervelle. Je passe sous silence un grand nombre de ses autres rares qualitez. J'en ai dit assez , pour vous faire comprendre ,

\* Assemblée de Médecins.

dre, qu'il feroit fort propre à. . . . .  
 . . . . . ses airs & ses manieres  
 me trompent fort, si ce n'est pas là son  
 veritable élément, & s'il n'y feroit pas  
 une figure admirable †.

Je n'entrerai pas dans un assez grand détail, pour faire voir le grand nombre de Petits-Maitres, de Musiciens, de Poëtes, & de Politiques, que notre Nation gagneroit par une Réformation de cette nature. J'en ai dit assez, pour donner une idée du gain, que feroit la Société, par l'acquisition d'un grand nombre de personnes, dont les talens, enfouis à present, ou du moins s'enrouillant faute d'exercice, pourroient être très-utilement employez.

Ce qu'il y a de plus considerable encore, c'est que toutes ces personnes ne manqueroient pas d'exceller chacun dans son genre, & de parvenir au plus haut point de perfection; ce qui paroît clairement par ce que j'ai déjà dit, & qui paroitra encore avec plus d'évidence,

† L'Auteur ne s'explique point clairement ici. Si j'osois hasarder une conjecture, je devinerois que le Caractere de cet Habitant de l'Hôpital des Fous fait allusion à quelque *Favori* à qui l'orgueil avoit fait tourner la tête.

ce, par un seul Exemple remarquable, que je vais vous alleguer. Le Lecteur benevole faudra s'il lui plait, que moi-même, moi qui lui communique des veritez si importantes, je suis un personnage dont l'*imagination*, aiant la bouche fort dure, est extrêmement sujette à emporter à travers champs mon *pauvre bon-sens*, qui, comme j'ai appris par une longue experience, est un assez *mauvais Cavalier*.

Mes Amis, qui me connoissent là-dessus, n'osent jamais me laisser seul, sans me faire promettre solemnellement, que je donnerai de l'air aux exhalaisons qui portent mon cerveau à *prendre le mors aux dents*, & que je les laisserai évaporer dans quelques speculations utiles au public, & semblables à celle-ci. Quand je tiens ma parole, tout va bien, & je suis un des premiers hommes du monde.

Je m'imagine que le public, voiant les grandes choses dont je suis capable, aura de la peine à se persuader, que je sois susceptible de pareilles *Extravagances*, lorsque mes talens merveilleux sortent de leur Sphere, & s'exercent sur des sujets qui ne leur conviennent pas.

*Ex-*

*Extrait , Sommaire , ou Abregé  
de ce qui suit dans le Manuscript ,  
après la Section IX.*

**C**OMMENT *Jean & Martin*, s'étant  
separez, resolurent de faire chacun  
leurs affaires à part. Comment-ils voia-  
gerent par Monts, & par Vaux, ren-  
contrerent de fort mauvaises aventures,  
souffrirent beaucoup pour la bonne cau-  
se, & luterent long-tems contre la di-  
fette; par où ils prétendirent prouver  
ensuite, qu'ils étoient les seuls Fils legi-  
times de leur Pere, & que Pierre n'étoit  
qu'un Batard. Comment, ne trouvant  
aucune ressource dans les Domaines de  
*Pierre*, *Martin* tira du côté du Nord;  
&, trouvant les Thuringiens & autres  
Peuples disposez à le favoriser, il dressa  
parmi eux un Théâtre de Charlatan, dé-  
criant *les poudres, les emplâtres, les on-  
guents, & les drogues de Pierre*, qu'il  
avoit vendues jusque-là fort cher, sans  
donner à *Martin* aucune part du profit,  
quoi qu'il eut été employé souvent à les  
débitier, & à leur donner Cours. Com-  
ment le bon Peuple, ravi d'épargner son  
ar-

argent, commença à se fier à *Martin*, & à lui donner sa chalandise. Comment plusieurs Seigneurs se laisserent emporter au courant, un entre autres\*, qui, n'ayant pas assez d'une seule Femme, & souhaitant d'en avoir une seconde, sans vouloir donner, pour en avoir la permission, le prix exorbitant que Pierre en demandoit, fit son marché avec *Martin*, qui prétendoit avoir le même droit de l'accorder, que Pierre. Comment plusieurs autres Seigneurs du Nord, pour leurs propres intérêts, se séparèrent avec leurs Familles de Pierre, & se lièrent avec *Martin*. Comment Pierre, enragé de la perte de tous ces territoires & de leurs revenus, fulmina contre *Martin*, & envoya contre lui les plus terribles de ses Taureaux, sans beaucoup de succès: & comment il le déclara rebelle & traître, avec tous ses adhérents; ordonnant à tous les fidèles sujets de son empire de prendre les armes, & les animant par de grandes promesses à tuer, brûler, & détruire ses ennemis, ce qui fut l'origine de grandes & sanglantes guerres.

Com-

\* Le Landgrave de Hesse.

Comment *Henri Bravache*, Seigneur de la Paroisse d'Albion\*, un des plus grands Breteurs de son siècle, envoia un Cartel à Martin, pour le défier au combat en champ clos; d'où est venue la mode des Gladiateurs en Angleterre, si fameux dans ce pais-là, & si inconnus par tout ailleurs. Comment Martin, étant un hardi compere, accepta le défi : comment ils combattirent, au grand divertissement de Spectateurs; & comment, après s'être donné maintes belles taillades, ils furent tous deux victorieux : exemple, qui a été plusieurs fois imité par de fort habiles gens. Comment les Partisans de Martin le congratulerent sur sa victoire, & comment les Amis de Henri lui firent de pareils complimens, sur-tout Mylord Pierre, qui, lui envoia une belle Aigrette †, pour être portée sur son bonnet & sur celui de ses Successeurs, en memoire du

\* Henri VIII. Roi d'Angleterre.

† Cette belle Aigrette est le Titre de *Défenseur de la Foi*, que Henri VIII. n'a pas laissé de porter, lors même qu'il eut secoué le Joug du Pape, & dont ses Successeurs font encore parade aujourd'hui.

du beau combat qu'il avoit soutenu pour les intérêts dudit Pierre.

Comment Henri, bouffi d'orgueil à cause de sa prétendue victoire, commença à chercher noise à Pierre même; & comment ils se querellerent, pour l'amour d'une Donzelle de médiocre vertu \*. Comment quelques Sujets de Henri, aimant la nouveauté, commencerent à dire du bien de Martin, & comment ce Seigneur les chatia vigoureusement; comme il fit encore à l'égard de ceux, qui tenoient le parti de Pierre: & comment il chassa, brûla, & pendit, les uns & les autres †.

Comment Henri Bravache, après plusieurs fanfaronnades, querelles, & débauches, mourut, & fut succédé par un bon Garçon §; qui, se laissant emporter par la foule de ses sujets, permit à  
Mar-

\* *Anne Boulen*, cause de la rupture fameuse entre ce Roi & le Pape.

† La Persecution de Henri VIII., également furieuse contre les Protestans, & contre ceux qui ne vouloient pas reconnoître sa Suprematie au lieu de celle du St. Pere.

§ Cest le jeune *Edouard*, Prince, qui avoit de fort bonnes inclinations, mais qui ne regna pas assez long-tems pour faire le bonheur de ses Peuples.

Martin de répandre ses drogues par-tout Albion. Comment, après sa mort, la Paroisse tomba entre les mains d'une Dame, qui étoit violemment amoureuse de Pierre; & comment elle résolut de purger tout son domaine des Partisans de Martin, & d'en exterminer jusqu'au nom \*. Comment Pierre triompha, & débita de nouveau ses *poudres, emplatres, & onguents*, comme les seuls véritables, ceux de Martin aiant été tous déclarez contrefaits. Comment plusieurs des Amis de Martin abandonnerent le País, & voïageant dans les Regions étrangères firent connoissance avec plusieurs Partisans de *Jean*, dont ils prirent les modes & les manieres de vivre, qu'ils introduisirent ensuite dans leur Paroisse, qui étoit alors tombée en partage à une autre Dame plus modérée & plus politique †. Comment elle fit de son mieux, pour entretenir Commerce en même tems, avec Pierre, & avec Martin, non sans faire  
du

\* C'est la Reine *Marie*, Femme de *Philippe II.* Roi d'Espagne, fort attachée au St. Siege, & persecutrice cruelle des Protestans.

† La Reine *Elisabeth*.

du bien à quelques Partisans de Jean : & comment elle effaia en vain de réconcilier les trois Freres ; parce que chacun d'eux vouloit faire le Maître, & défendre aux autres de débiter leurs onguents & leurs drogues.

Comment elle les chassa tous trois, & leva elle-même une Boutique bien fournie de toutes sortes de beaumes & onguens, tous bons & véritables, composez par des Medecins & des Apothicaires établis par elle-même, & qui en avoient dérobé les receptes dans les Livres de Pierre, de Martin, & de Jean. Comment, pour mieux débiter ce *Pot-pourri* de remedes, elle défendit la vente de ceux des trois Freres, sur-tout de Pierre, des inventions duquel elle avoit le plus profité. Comment Dame Elise, pour mieux affermir son nouvel établissement, imitant sagement son Pere, dégrada Pierre de son prétendu Droit d'Ainessie, & se fit reconnoître elle-même pour Chef de la Famille. Comment elle ne laissa pas pour cela de porter le beau Bonnet de son Pere, avec la belle *Aigrette*, qu'il avoit reçue de Pierre, pour avoir combattu pour lui ; en quoi elle a été imitée par ses Succes-

feurs, quoi qu'Ennemis jurez de Pierre, & de ses Partifans. Comment Dame Elife, & ses Medecins, informez du mauvais effet de plusieurs de leurs remedes, resolurent de réformer leur boutique, & de la purger d'une quantité de vilenies, & d'onguens pernicioeux, compôsez d'après les receptes de Pierre; & comme elle en fut empêchée par la mort.

Comment la Paroisse tomba en partage au Seigneur d'un petit Village dans le Nord\*, qui prétendit en faire mieux valoir les revenus qu'un autre, quoi qu'il fut à peine capable de bien administrer son pauvre petit Patrimoine. Comment ce nouveau Seigneur, pour montrer son adresse & sa valeur, se batioit contre des Enchantens, des Geants, & des Moulins-à-vent, & se vanta fort de ses victoires, quoique, sans le moindre danger, il fut souvent sujet à insulter la doublure de son haut de chaufset.

Comment son Successeur § ne fut pas plus sage que lui, & causa de grands desordres, par les nouvelles coutumes, qu'il vouloit introduire parmi ses sujets:

\* Jacques Premier.

† Il a toujours passé pour un Prince foible, & souverainement poltron.

§ Charles Premier.

comment il entreprit d'établir, dans le *Village du Nord*, une Boutique d'Apothicaire semblable à celle, qui avoit la vogue dans la *Paroisse du Sud*; & comment il y échoua, à cause qu'on y avoit beaucoup de Foi pour les drogues de *Jean*.

L'Auteur se trouve embarrassé ici, pour avoir fait entrer dans son Histoire une Secte différente des trois dont il avoit résolu de parler; ce qui est fort contraire à son respect inviolable pour le nombre *trois*. Pour remédier à cet inconvenient, il prend le parti de ne plus parler de la Boutique de *Martin*, & de mettre celle de Madame Elise à la place; avertissant le Lecteur, que désormais, par les Partisans de *Martin*, il faut entendre la nouvelle Secte fondée par ladite Dame. Ce point important étant dûment éclairci, il reprend le fil de son Histoire, & nous décrit les grandes querelles & batailles de *Jean* & de *Martin*, dont tantôt l'un avoit le dessus, & tantôt l'autre, à la grande désolation de la *Paroisse*; & comment ils s'accordèrent à la fin à faire pendre le susdit *Seigneur*; qui prétendit souffrir le Martire pour *Martin*, quoi qu'il eut

été infidelle à l'un & à l'autre Parti,  
& fort soupçonné de favoriser *Pierre*.

*Abregé d'une Digression sur la nature, l'utilité, & la nécessité des Guerres, & des Querelles.*

Cette matiere étant d'une grande importance, l'Auteur, resolu de la traiter, d'une maniere étendue, dans un Ouvrage à part, se contente ici d'en donner quelques idées.

L'état de Guerre est naturel à tous les Animaux; & la Guerre n'est autre chose, que le dessein de prendre, par force, ce que d'autres ont, & que nous voudrions avoir. Chaque homme, pleinement convaincu de son merite, & ne le voiant pas assez consideré des autres, a un droit naturel de leur arracher tout ce dont il se croit plus digne qu'eux; & chaque Animal, croiant ses besoins les plus grands, est autorisé par la nature à s'approprier tout ce qu'il croit propre à y satisfaire.

Les Brutes sont plus modestes dans leurs prétentions à cet égard; que les Hommes; & le vulgaire l'est d'avantage

ge

ge, que les gens de distinction. Plus un homme étend ces sortes de prétentions, plus il fait de fracas dans le monde ; plus il a de succès, & plus il mérite le titre de Héros. Les ames les plus grandes, qui font de la superiorité de leur mérite la mesure de leurs besoins, ont un droit absolu de prendre chez le Peuple tout ce qui leur manque : c'est-là la baze de la Grandeur, & de l'Héroïsme, comme aussi de leurs differens dégrez. La guerre, par consequent, est nécessaire, pour établir la subordination parmi les hommes ; pour fonder les Villes, les Etats, & les Empires ; & pour purger les Corps Politiques des humeurs superflus. Les Princes sages ont toujours soin de nourrir les Guerres en dehors, pour avoir la Paix en dedans. La Guerre, la Famine, & la Peste, sont les remedes ordinaires de la corruption, que l'Abondance cause dans les *Corps Politiques*. L'Auteur promet un Panagyrique formel de chacune des trois. La plus grande partie du Genre-humain aime mieux la Guerre que la Paix ; c'est-là l'inclination generale des hommes : & ceux, qui n'ont pas le pouvoir, ou le courage, de faire

la Guerre eux-mêmes, paient des gens, afin de la faire pour eux. Voilà ce qui entretient dans le Monde les Breteurs, les Braves, les Assassins de profession, les Avocats, & les Guerriers. La plus grande partie des Metiers seroit inutile, dans une Paix perpetuelle. De-là vient que parmi les Brutes, il n'y a ni Forgerons, ni Procureurs, ni Ingenieurs, ni Magistrats, ni Chirugiens. Les Brutes, aiant des desirs fort bornez, sont incapables de perpetuer la Guerre contre leurs propres especes, & de former des Armées pour les détruire. Ces prerogatives apartiennent à l'Homme seul. L'Excellence de la Nature humaine éclatte dans la multitude des desirs, des passions, & des besoins, dont nous sommes environnez. L'Auteur se propose de traiter ce sujet plus au long dans son Panegyrique du *Genre-Humain*.

*Suite du Sommaire de l'Histoire  
de Martin.*

Comment *Jean*, aiant mis à la place du *Vieux Seigneur* un de ses intimes Amis \*, se querella de nouveau avec  
Mar-

\* Cromwel.

*Martin*, le chassa de la Paroisse, pilla sa *Boutique*, & la ruina de fond en comble. Comment le nouveau Seigneur fit du pis qu'il pouvoit, roua Pierre de coups, houspilla *Martin*, & fit trembler tout le voisinage. Comment les Amis de Jean se diviserent en mille partis, mirent tout sens-dessus-dessous, & se rendirent insupportables à tout le monde. Comment ce *Seigneur* impétueux étant venu à mourir, Jean fut chassé de la Paroisse, à grands coups de pied, par le nouveau Seigneur \*, qui rétablit *Martin*, & lui laissa faire tout ce qu'il vouloit. Comment *Martin*, en récompense, resolut de se conformer en tout aux desirs de ce bon Seigneur, pourvu que Jean fût tenu bas. Differens efforts de *Jean*, pour relever la tête, mais tous sans succès, jusqu'à ce qu'après la mort dudit Seigneur, la Paroisse tomba entre les mains d'un grand Ami de Pierre †, qui, pour humilier *Martin*, traita Jean avec assez de douceur. Comment *Martin*, enragé de cette *Innovation*, in-

tro-

\* Charles II.

† Jaques II.

trouffisit dans l'Héritage un *Etranger*\*, aidé par *Jean*, qui haïffoit mortellement le vieux *Seigneur*, à cause de fes liaifons étroites avec *Pierre*, dans les bras duquel ce pauvre exilé trouva bon de fe jeter. Comment le nouveau *Seigneur* rétablit *Martin* dans la pleine poffeffion de fes droits, fans lui permettre pourtant de détruire *Jean*, qu'il avoit toujours aimé. Comment *Jean* s'acquît dans le Nord une Province entière, au grand déplairir de *Martin*, qui, voiant encore, que dans le Sud on permettoit aux Amis de *Jean* de gagner paifiblement leur vie, fut très-mécontent du *Seigneur étranger*, qu'il avoit apellé à fon fecours. Comment ledit *Seigneur* mit ordre à la conduite de *Martin*, qui, de rage, tombant dans une fièvre chaude, jura qu'il fe pendroit, ou qu'il s'allieroit avec *Pierre*, à moins qu'on ne fit mourir de faim tous les Adherants de *Jean*. Plusieurs projets, qu'on fit pour guerir *Martin*, & pour le reconcilier avec *Jean*, afin de les unir enfemble contre *Pierre*; mais, rendus tous infructueux, par certains

Amis

\* Guillaume III.

Amis de Pierre, qui se cachotent parmi ceux de *Martin*, & qui paroiffoient les plus zélez pour fes intérêts\*. Comment *Martin*, dans un violent accès de fa fièvre, s'étant échappé de ceux qui le gardoient, parut dans les ruës si semblable à Pierre dans son air, dans ses habits, & dans ses discours, que les voisins avoient de la peine à l'en distinguer; sur-tout lorsqu'il se fut couvert de la Cuirasse de Pierre, qu'il avoit empruntée pour combattre Jean. Quels remedes on emploïa, pour la guerison du pauvre *Martin*, &c.

*NB. Certaines choses qui suivent ceci ne se trouvent pas dans le Manuscrit, & semblent avoir été écrites depuis pour remplir la place de ce qu'on ne trouva pas à propos de faire imprimer alors.*

### Remarque du Traducteur.

*Pour moi, je crois plutôt, que l'Abregé*  
*que*

\* Il arrive assez souvent, que des Prêtres Papistes, & sur-tout des Jésuites, se mêlent parmi le Clergé Anglican; & que, faisant profession de la Religion Protestante, ils ne négligent rien, pour sapper sourdement l'Etat & l'Eglise.

que nous venons de voir est un extrait en l'air; & que l'Auteur du reste de l'Ouvrage n'a jamais fait un Discours, dont ce que nous venons de voir puisse être le Sommaire. L'Editeur Anglois place ce prétendu Discours après la Section 9. & le pousse jusqu'au tems du Roi Guillaume. Cependant, dans la Section onzième, l'Histoire n'est étendue que jusques au Regne de Jacques Second.

On dira peut-être, que c'est précisément cette Section, que la petite Note de l'Editeur Anglois. a en vuë, & que par conséquent elle ne se trouve point dans le Manuscrit; mais, cette Objection seroit des plus frivoles, puisqu'il est aisé de remarquer, que c'est par-tout le même stile, le même tour d'esprit, la même invention, qui brille dans tout le reste de l'Ouvrage.

Il n'en est pas de même, à mon avis, du Sommaire. Il y a de l'esprit infiniment; mais, ce n'est pas la même sorte d'esprit si particulier à l'Auteur du Conte. L'Allegorie n'y est pas par-tout également bien soutenue, & elle est de beaucoup trop développée pour répondre à tout le reste. Toutes les Revolutions, que la Religion a essuïées en Angleterre, y paroissent si clairement, qu'il

qu'il suffit d'avoir une legere idée de l'Histoire, pour n'y trouver rien d'Enigmatique; ce qui est fort éloigné du tour, qui regne generalement dans le reste de l'Ouvrage. Pour ce qui regarde la justesse de l'Allegorie, je crois que tout le Public verra avec moi, que tous les troubles, & les changemens, qui sont arrivez dans la Grande-Bretagne par rapport à la Religion, ne sont gueres applicables à une simple Paroisse, bien moins encore à une Ferme, ou Métairie; car, c'est l'idée dont on s'est servi dans l'Abregé Anglois. Aussi, l'Auteur de cette Piece s'y trouve-t-il trop serré; il en sort plus d'une fois, & entre autres, lorsqu'il parle d'une Province entiere dans le Nord, dont Jean s'étoit mis en possession. Il dépeint le Corps de Doctri-ne de chacundes Freres, sous l'Emblème d'une Boutique d'Apothicaire; mais cet Emblème est trop borné: il n'y reste pas, parce qu'il n'y sauroit rester, sans donner visiblement la torture à sa matiere, & à son esprit. Ce que j'en dis n'est pas pour rien ôter au merite de cet Extrait. Je le trouve plein de feu, & de fine plaisanterie; & je crois que le Public doit savoir gré à l'Editeur Anglois de le lui avoir communiqué, & à moi de l'avoir traduit.

ai laissé le même tour, qu'il a dans sa Langue originale, & je n'ai pas craint de devenir ennuyeux par l'uniformité des Periodes, qui commencent presque toutes par Comment &c.

Il s'agit ici d'une espece de Roman; & ceux, qui auront lu les Rolans, & les Amadis, se souviendront sans doute, que les Sommaires, qui précèdent chaque Livre de ces merveilleux Ouvrages, sont écrits dans le même gout: Comme Lascaris combatit le Dragon du Lac, &c. Comme le Damoisel de l'ardente Epée défit en combat singulier, &c. Comme le Soudan Zair & l'Infante Abra sa Sœur se firent chrétiens, &c.

J'avois même quelque démangeaison de traduire ce Sommaire en Gaulois, pour le relever davantage par le gout de ce vieux stile Romanesque; mais, je n'ai pas osé le hasarder, parce que ce langage n'est pas conforme à celui que j'ai employé dans le reste de ma Traduction.



## SECTION X.

*Compliment de l'Auteur au Public.*

ON trouve une preuve incontestable de la politesse de notre âge, dans le commerce de civilité, qui se fait depuis quelques années, entre les Auteurs, & le Public. On ne voit plus une pièce de Théâtre, une brochure, un petit Poëme, paroître dans le monde, sans une Préface pleine de reconnoissance pour l'Aplaudissement general, avec lequel l'Ouvrage a été reçu. *Par qui, quand, ou de quelle maniere?* c'est le bon Dieu seul qui le fait. Suivant un exemple si digne d'être imité, je rends ici de très-humbles Graces à Sa Majesté, aux deux Chambres du Parlement, aux Seigneurs du Conseil privé, aux venerables Juges, à la Noblesse, au Clergé, & au tiers Etat de ce Roïaume, & specialement à mes très dignes Freres du *Caffé de Guillaume, du Collège de Gresham, de la Societé de Warwic-lane, de Moorsfields, de Scotland-yard, de Guild-*

L 7 . . . bal,

*bal, & de la Sale de Westminster* \*, en un mot à tous les Habitans de la Grande-Bretagne, qui se trouvent à la Cour, à l'Eglise, à l'Armée, à la Campagne, & dans la Ville ; je les remercie très-humblement, dis-je, du favorable Accueil, qu'ils ont fait à ce divin Traité. Je les assure, que leur aprobation, & la bonne opinion, qu'il leur a plu de concevoir de mes petits talens, me touche de la maniere la plus sensible ; & que je suis prêt à me servir de toutes les Facultez de mon ame, pour leur faire voir dans l'occasion, que l'ingratitude n'est pas mon vice.

Que je suis heureux encore de faire briller mon Génie, dans un siècle si fameux pour la félicité que se procurent mutuellement les Auteurs & les Libraires, qui sont à l'heure qu'il est les seules personnes dans la Grande-Bretagne qui soient contentes de leur sort. Demandez à un Auteur, comment a réüssi son dernier Ouvrage ; il dira *que, graces à son étoile, le Public l'a traité assez favorablement, & qu'il n'a pas la moindre raison de regretter ses peines : & cependant,*

\* Assemblées différentes de Savans, & de Beaux-Esprits.

*c'est un Ouvrage, qu'il a expédié dans une seule semaine, à bâtons rompus, dans certains quart-d'heures, qu'il a pu dérober à ses occupations pressantes. Vous découvrirez la même satisfaction dans la Préface; & , si vous voulez favoir, jusqu'à quel point elle est sincere, vous n'avez qu'à vous en rapporter au témoignage autentique de celui qui a imprimé cet heureux Ouvrage. Graces à Dieu, dira-t-il, la Pièce est generalement goutée : j'en fais déjà une nouvelle Edition; & je n'en ai plus que trois Exemplaires dans ma Boutique.*

Si vous voulez rabatre quelque chose du prix, il vous dira généreusement qu'il n'y regarde pas de si près, dans l'esperance d'avoir une autrefois votre pratique : & , en même tems, il vous prie de dire à vos Amis , qu'il leur donnera la pièce en question pour le même argent.

Je croi, qu'on n'a pas examiné avec assez d'attention, à quelles causes, & à quels accidens, le monde est redevable de la plus grande partie de ces illustres Ouvrages, qui, pour le divertir, partent de la presse à chaque heure du jour. A mon avis, ce qui les encourage à s'ex-  
poser

poser à la lumière, c'est un jour pluvieux, le lendemain d'une débauche, un accès d'affection Hypochondriaque, un cours de Médecine, un Dimanche où l'on ne sait que faire, un malheureux coup de dez, un compte peu laconique du tailleur, une bourse vuide, une tête chargée de vapeurs factieuses, une chaleur excessive, un ventre constipé, la disette de bons livres, & un juste mépris du Javoir; en un mot, tout accident de la vie, qui porte l'homme à se distraire, ou à se tirer de l'ennui, sans sortir de l'indolence. Sans ces raisons, & d'autres trop longues à détailler ici, on verroit le nombre des Auteurs, & des Ouvrages, diminuer tellement, que la chose seroit pitoiable à voir. Si vous voulez savoir uue autre raison de la multitude de ces sortes de Productions; écoutez avec attention les paroles du fameux Philosophe Troglodyte.

*Il est démontré, dit-il, qu'il y a certains grains de folie, qui semblent entrer dans la composition de la Nature humaine. Nous ne sommes pas les maîtres de nous en défaire: nous n'avons que le choix de les garder au dedans de nous, ou de les étaler au dehors; & il est facile de comprendre.*

à quel parti ce choix se détermine d'ordinaire, quand on songe que les facultez de notre esprit ressemblent aux liqueurs, dont les plus légères s'élevent toujours au-dessus des autres.

Il y a dans notre Ile fameuse un pitoyable petit Auteur, ennemi juré du Stile Laconique. Je m'assure que son impertinent Caractere doit être assez connu du Lecteur : il se mêle d'une pernicieuse sorte d'Ouvrages intitulez *secondes parties*; & il prend d'ordinaire le nom des Auteurs des *premieres*. Je prevois, que, dès que j'aurai mis bas la plume, ce Compagnon alerte s'en saisira; & qu'il me traitera aussi inhumainement, qu'il a déjà traité le *Docteur Blackmore*, le *Sieur l'Esrange*, & d'autres, qu'il est inutile de nommer ici.

Cette juste crainte me fait déjà avoir recours par avance à cet Amateur du Genre-humain, ce grand Redresseur des Torts, le *Docteur Bentley*. Je le prie de couvrir mon *Traité* sous les ailes de sa *Charité Moderne*; & , s'il arrive par hazard, que, pour mes pechez, la peau d'un Ane me soit appliquée sur le dos, en guise de *seconde partie*, je le conjure de m'en décharger à la face de tout le  
mon-

monde , & de la garder chez lui , jusqu'à ce que la véritable bête trouve à propos de la réclamer.

Cependant , afin que le susdit animal ne se flatte pas de trouver bientôt occasion de me jouer ce tour , j'avertis le Public , que j'ai résolu de prodiguer dans le présent Ouvrage tous les matériaux que j'ai préparés depuis un grand nombre d'années. Je n'en ferai pas à deux fois : puisque ma veine est ouverte , je suis d'humeur à l'épuiser tout de suite en faveur de ma chère Patrie , & pour le bien de toute la Société humaine. Mes convives sont nombreux , & je veux , comme un bon Hôte , mettre tout par écuelles , sans me soucier de mettre les restes dans le garde-manger : ce qu'ils laisseront dans les plats sera pour les pauvres ; permis aux chiens , qui se trouveront sous la table , de ronger les os. Je trouve cette manière d'agir plus noble , que de donner mal au cœur à la Compagnie , en la priant de revenir le lendemain manger les *bribes*.

Si le Lecteur veut bien considérer attentivement la force de ce que j'ai dit dans ma Section qui roule sur l'*Extravagance* , je suis sûr qu'il sentira une ré-

volution extraordinaire dans ses idées, & dans ses opinions ; & qu'il en fera infiniment plus propre à goûter le plaisir, que le reste de cet Ouvrage est capable de lui donner.

On peut partager tous les Lecteurs en trois Classes. Il y en a de *superficiels*, d'*idiots*, & de *savans*. Le *Lecteur superficiel*, en parcourant ce Livre, sera fort porté à faire de grands éclats de rire. Rien de plus excellent, pour donner de la liberté à la poitrine, & aux poumons : c'est d'ailleurs le plus innocent de tous les *Diuretiques*, & un remede souverain contre tous les maux, qui ont leur source dans la *ratte*. Le *Lecteur ignorant*, entre lequel & le premier, la difference est si délicate, se sentira disposé à chaque periode à ouvrir de grands yeux. C'est un remede admirable pour dissiper les mauvaises humeurs, qui tombent sur l'œil : il donne de la vigueur & de la vivacité aux esprits animaux, & contribue merveilleusement à la transpiration.

Quant au *Lecteur savant*, pour qui particulièrement je veille lorsque les autres dorment, & je dors quand les autres sont éveillez, il trouvera ici des  
ma-

matieres suffisantes, pour occuper toutes ses speculations pendant le reste de sa vie. Ce seroit une chose fort souhaitable pour l'utilité publique, que chaque Souverain voulût bien choisir dans tous ses *Etats sept des plus profonds Savans*, & qu'il les fit enfermer pendant *sept ans*, dans *sept differentes Chambres*, avec ordre de faire *sept amples Commentaires* sur cet Ouvrage misterieux. J'ose soutenir, que, quelque differentes que puissent être leurs conjectures, elles pourront être toutes déduites du texte évidemment, & sans tordre en aucune maniere la signification ordinaire des termes. Je desire ardemment, que, s'il plait à Leurs Majestez, on commence au plûtôt l'exécution d'un projet si utile; parce que je serois charmé de jouir, avant que de quitter ce monde, d'un bonheur, où nous ne saurions atteindre d'ordinaire, nous autres Ecrivans mystiques, avant que d'être couchez dans le tombeau.

La raison en est peut-être, que la Renommée est un fruit enté sur le Corps humain, & qu'il ne sauroit croître, bien loin de parvenir à maturité, avant que le tronc soit mis en terre. Peut-être est-

est-ce un oiseau de proie, qui ne suit que l'odeur des cadavres. Peut-être encore s'imagine-t-elle, que sa trompette ne donne jamais un son plus fort, & plus propre à se répandre par-tout, que quand il part de l'élevation d'une *tombe*, & qu'il est secondé par les Echos d'une voute étendue.

Il est certain que tous les Auteurs obscurs, depuis qu'ils se sont avisez de l'expedient merveilleux de mourir, ont été extraordinairement heureux, dans la variété, aussi bien que dans l'étendue, de leur réputation. Comme la Nuit est la Mere de toutes les choses, les plus sages Philosophes estiment tous les Livres féconds en merveilles, à proportion de leur obscurité; &, pour cette raison, les *adeptes*, les *vrais illuminez*, c'est-à-dire les plus obscurs de tous, se sont attiré des Commentateurs sans nombre, qui, comme habiles *Accoucheurs* Scolastiques, les ont *délivrez* d'un grand nombre de *sens* differens, que les Auteurs eux-mêmes n'avoient jamais eu garde de concevoir. Cela n'empêche pas qu'il ne soit juste de les mettre sur leur compte; car, les expressions de pareils Ecrivains sont comme la semence, qu'on ré-

répand à tout hazard , & qui , rencontrant un terroir fertile , produit une vaste moisson , où le semeur lui-même ne se feroit jamais attendu.

Aiant bien pesé toutes ces considérations , je crois utile d'établir ici certaines Regles , qui pourront être d'un grand secours aux esprits sublimes , qu'on choisira pour faire un Commentaire universel de ce merveilleux Ouvrage. Ils sauront d'abord , que j'ai caché un grand mystere dans le nombre des O , qui se trouvent dans ce Traité , multipliez par *sept* , & divisez par *neuf*. De cette maniere , si un *devot Frere* de la *Rose-Croix* \* , veut bien prier ardemment , & avec une foi vive , pendant soixante & trois matinées , & ensuite transposer selon les regles de l'Art certaines Lettres & certaines Syllabes , dans les Sections seconde & cinquième , il peut être persuadé qu'il en resultera une Recete formelle & complete du *grand oeuvre*. De plus , quiconque voudra se donner la peine de calculer exactement le nombre de fois que chaque Lettre se trouve dans ce Traité , avec la *difference* qu'il

\* Un *Adepté* , un Partisan du *grand oeuvre*.

qu'il y a entre tous ces nombres; & de chercher la cause véritable & naturelle de chacune de ces *differences*; il trouvera, dans le *produit*, des découvertes, qui paieront ses peines avec usure. Qu'il soit pourtant averti de se précautionner contre *Bythus*, & *Sigé*, & de bien retenir les qualitez d'*Acamoth* \*. *A cujus lacrymis humectata prodit substantia, à risu lucida, à tristitia solida, & à timore mobilis.* C'est à cet égard qu'*Eugene Pilaethe* † est tombé dans une erreur impardonnable.

\* Ce sont quelques Expressions misterieuses des Adeptes.

† Il a fait un Livre sur cet Art merveilleux appellé *Anima Magica abscondita.*



## SECTION XI.

*Continuation du Conte du Ton-  
neau.*

**A**près m'être jetté dans de si vastes détours, je me remets dans le chemin, resolu de suivre désormais mon sujet pas à pas, jusqu'à la fin de mon Voiage, à moins que quelque agréable perspective ne se présente à ma vuë, & ne m'invite à l'examiner de plus près. S'il m'arrive un pareil accident, où jusqu'ici je n'ai pas la moindre raison de m'attendre, je demande à mon Lecteur par avance la grace de vouloir bien m'accompagner, & de me permettre de le conduire avec moi vers tous les objets, qui me paroîtront valoir la peine de s'y arrêter pendant quelques momens.

Il en est de ceux qui écrivent, comme des Voyageurs. Si un homme se hâte pour revenir chez lui, (ce qui n'est pas mon cas, car je ne suis jamais si descouverté que dans ma maison), & si son cheval est fatigué par la longueur du voiage, ou par de mauvais chemins, ou  
parce

parce que c'est une mazette, je lui conseille de suivre la route la plus courte & la plus battue, quelque sale qu'elle puisse être. Il est vrai qu'un tel homme est un assez mauvais Compagnon de Voïage : à chaque pas, il s'éclabouffe lui-même, & ses camarades. Leurs pensées, leurs desirs, leurs conversations, ne roulent que sur le gîte; &, à chaque embarras, à chaque tas de boue, à chaque fois qu'un des chevaux bronche, ils se donnent mutuellement à tous les Diabes du meilleur de leur cœur.

Mais, quand un Voyageur & son Courier font l'un & l'autre gais & vigoureux, quand le premier à la bourse pleine, & qu'il a le jour entier à sa disposition, il ne choisit que les chemins les plus propres & les plus agréables; il fait des contes borgnes à ses compagnons, & les amène avec lui de quelque côté où un effet agréable de l'art ou de la nature, ou de tous les deux, s'offre à sa vue: s'ils sont trop stupides, ou trop fatiguez, pour le suivre, il les plante-là, bien sûr de les rattraper à la Ville la plus proche. Dès qu'il y arrive, il y passe au grand ga-

lop , tous les Habitans , Hommes , Femmes , Poliffons , fortent pour le voir. Une centaine de Chiens aboïent après lui; & s'il en favorifé les plus hardis d'un coup de fouet , c'est plutôt par divertiffement, que par vengeance: mais, fi quelque Dogue hargneux l'approche de trop près , un coup de pied accidentel du courfier , qui par-là ne perd pas un pouce de terrain , l'envoïe chez lui boiteux , & à demi-mort. L'application en eft aifée à faire\*.

J'en reviens aux Aventures du fameux *Jean*. Les Lecteurs fe fouviendront fans doute, de l'état , & des difpofitions , où je l'ai laiffé à la fin d'une des précédentes Sections. Ils n'ont qu'à extraire de tout ce que j'en ai dit ci-deflus une  *fuite d'idées* , propre à mettre leur esprit dans la fîtuation néceffaire , pour goûter , comme il faut , ce qui va fuivre.

Non

\* J'avoue qu'il n'en eft pas ainfi à mon égard. Le commencement de cette Digreffion s'entend de reffe: mais, ce Cavalier , qui galoppe par la Ville , qui s'atire les yeux du Peuple , & l'aboïement des Chiens , tout cela eft un miftère pour moi; & j'en laiffe l'explication aux adeptes, ou aux Commentateurs de profeflion.

Non seulement *Jean* avoit assez bien ménagé la révolution arrivée dans sa cervelle, pour devenir Auteur de la fameuse Secte des *Æolistes*; mais, graces à la nouvelle fécondité, que sa folie donnoit à son imagination, il avoit conçu encore une grande quantité d'idées, qui, quoi qu'en aparence sans rime & sans raison, ne laissoient pas de cacher certains mysteres, & de s'attirer des Partisans zéléz.

J'en rapporterai les exemples les plus remarquables que j'ai pu ramasser, ou dans une tradition incontestable, ou dans une immense lecture. Je les décrirai avec toute la simplicité possible, & avec toute la clarté dont des sujets aussi profonds & aussi abstraits peuvent être susceptibles. Je ne doute pas, qu'ils ne fournissent une ample & noble matiere à tous ceux, qui, dans le creuset de leur imagination, savent changer les realitez en types, qui ont l'habileté de former des ombres sans le secours de la lumiere, & de les transformer en substances sans en être redevables à la Philosophie; en un mot, à ceux qui possèdent l'heureux talent d'attacher à un sens clair des Emblêmes, & des Al-

legories, & de metamorphofer tout ce qui est litteral & fimple en figures & en myfteres.

*Jean* s'étoit fourni d'une belle copie du Testament de fon Pere, écrite fur une grande feuille de parchemin; & , pour jouer le rolle d'un bon Fils, il devint amoureux à la folie de ce parchemin respectable \*.

Quoi que le Testament, comme j'ai déjà dit plusieurs fois, ne contient que des Regles claires & aifées, touchant la maniere de porter, & de menager, les *trois Habits*, foutenues & fortifiées par des promesses & par des menaces, le bon-homme *Jean* fe mit dans l'esprit, qu'il y avoit quelque fens profond & obscur, & que, fous cette écorce de fimplicité, elles cachotent de grands Myfteres †. *Messieurs*, difoit-il à fes

Dis-

\* Il y a un bon nombre de Dévots fuperftitieux, qui ont une vénération particulière pour la figure extérieure de la Bible, à l'imitation des Mahometans, qui témoignent le plus profond refpect pour leur Alcoran.

† Il eft certain, qu'il y a des Chrétiens afsez fous, pour ne trouver rien de litteral dans la Bible, & pour chercher des Myfteres dans les Recits les plus fimples. Tel eft un Profefleur fameux

meux

Disciples, je vous ferai voir, que ce même parchemin, que vous voyez-là, contient du pain, du vin, & des habits; que c'est la Pierre Philosophale, & la Médecine universelle. Conséquemment à cette fantaisie, il résolut de s'en servir dans les plus viles, aussi bien que dans les plus grandes circonstances de la vie. Il avoit trouvé l'Art de le changer en toutes sortes de figures. Quand il vouloit dormir, il s'en faisoit un bonnet de nuit; & quand il faisoit de la pluie, il s'en servoit en guise de Parasol. Il étoit homme à en mettre un petit morceau autour d'un orteuil blessé; & quand il avoit un accès de vapeurs, il s'en faisoit brûler un petit brin sous le nez.

m̄eux dans nos Provinces, qui a fait un gros Livre, pour prouver que tous les Miracles de Jesus-Christ sont autant de Types. D'autres Extravagans cherchent dans les Livres sacrés la Recépte de la Pierre Philosophale; & d'autres, moins grossiers dans leur Folie, Me. Dacier par exemple, les regardent comme un Traité de Rhétorique. Il y en a même, qui y cherchent leur bonne aventure, en consultant à l'ouverture du Livre le premier passage, qui s'offre à leurs yeux, de la même manière que les Païens cherchoient leur sort futur dans *Virgile*. Ce qu'on appelloit *Sortes Virgiliæ*.

nez. S'il avoit mal à l'estomac, il en avaloit autant de raclure, qu'il en pouvoit tenir sur la superficie d'un fol. Tous ces remedes passoient chez lui pour infaillibles.

Par une Analogie exactement conforme à ces raffinemens, tout son Langage étoit emprunté du stile du Testament: toute son éloquence étoit renfermée dans ses bornes; & il n'osoit pas se laisser échaper une syllabe, qui ne tirât de-là son *autorité* †.

Un jour, se trouvant dans une maison étrangere, pressé d'une certaine necessité, sur laquelle il n'est pas nécessaire de s'étendre; & ne se ressouvenant pas avec assez de promptitude de quelque phrase sanctifiée, pour demander le chemin d'un certain petit appartement; il préfera à

*la*

† Rien au monde n'est plus ridicule que l'affectation de ce jargon dévot, qui exprime les choses les plus ordinaires de la vie par des termes empruntez de l'Ecriture Sainte, qui certainement ne nous est pas donnée pour cet usage-là. D'ailleurs, il n'y a aucune bonté réelle, aucune sainteté, dans ces expressions. C'est leur sens, qui est sacré & utile. Il s'ensuit de-là, que la profanation n'est pas tout-à-fait aussi commune, que le croient les bigots.

*la mondanité* de se servir du terme ordinaire, le parti desagréable que le Lecteur devinera sans peine. Ce n'est pas tout : la Rhétorique de toute la Compagnie ne fut pas capable de le porter à se faire nettoier ; parce qu'ayant consulté le Testament sur un cas de cette conséquence, il y crut trouver un passage, qui s'y étoit glissé, peut-être par l'ignorance des Copistes, par lequel une pareille propreté paroïssoit être défendue \*.

Il se fit aussi un Dogme de ne dire jamais Graces après avoir diné ; & tout l'Univers n'auroit pas pu lui persuader *de manger comme un Chrétien*, selon la phrase vulgaire †.

H

\* L'Auteur tourne ici en ridicule certains Saints mauffades, qui trouvent du crime à tenir leur *Vaisselle propre* ; & qui s'imaginent, que la Sainteté est incompatible avec la complaisance de s'habiller comme le reste du Genre-humain. Ils feroient bien de songer qu'il y a plus d'orgueil à se distinguer des hommes de ce côté-là, qu'à se confondre avec eux. Un Philosophe dit un jour à *Diogene*, qu'il voïoit son cœur orgueilleux au travers de ses habits déchirés.

† Il y a des Sectes, qui trouvent du crime à prier Dieu en se mettant à table.

M 4

Il trouvoit un délice extraordinaire à se bourrer de Salpêtre, auffi bien que de meches d'une chandellé allumée, qu'il favoit atraper & avaler avec une adrefse inconcevable\*. De cette maniere, il entrenoit dans fon ventre une flamme perpetuelle, qui, fortant comme une vapeur embrazée, de fes yeux, de fes narines, & de fa bouche, faisoit resplendir fa tête dans l'obfcurité, comme le squelette d'une tête de veau, où quelque efpiegle d'Ecolier a mis une chandelle d'un liard pour effraier les loiaux fujets de Sa Majesté : c'étoit le feul expedient, dont Maître *Jean* se fervoit, pour se conduire le soir chez lui; étant acoutumé de dire, *que l'homme sage doit être fa propre Laterne.*

Il se promenoit d'ordinaire dans les ruës, les yeux fermez : &, s'il lui arrivoit de donner de la tête coudre un poteau, ou de tomber dans la bouë, deux petit accidens, qui lui étoient fort ordinaires, il difoit aux *apprentifs*, qui le regardoient de tous leurs yeux, qu'il se

\* Ce Passage fait allusion à la chaleur du Zele, que les Devots s'efforcent d'entretenir dans une vivacité perpetuelle.

se foumettoit avec resignation à son malheur, comme à un effet de la Destinée, avec laquelle il favoit par experience, qu'il n'étoit pas sûr de luter; puisque ceux, qui s'y hazardoient, étoient bienheureux de n'y gagner, qu'un nez sanglant, & un œil poché au beure noir †.

*Il a été ordonné, quelques jours avant la Création, disoit-il, que monnez & ce poteau auroient une rencontre ensemble: &, pour cet effet, la Providence nous a envoiez au Monde l'un & l'autre dans le même âge, pour être compatriottes & concitoïens. Or, si j'avois tenu mes yeux ouverts, le malheur auroit été bien plus grand, selon toutes les apparences; car, quels*

† Toutes les personnes, qui admettent la Prédestination dans toute sa rigueur, n'en tirent pas des Consequences également impertinentes. Il y en a qui croient, que les Décrets de Dieu ne doivent pas nous empêcher d'agir en Etres raisonnables, & de nous déterminer vers le parti, qui nous paroît le meilleur; mais, d'autres abjurent entierement l'excellence de leur Nature, & s'imaginent, qu'il y a de la Vertu, & de la Sagesse, à se conduire en simples Machines, & à se liever d'une manière purement passive à l'Action de la Divinité.

quels terribles faux-pas ne font point les hommes tous les jours, avec toute leur mondaine prévoiance? D'ailleurs, les yeux de l'entendement voient le mieux, quand ceux de la chair sont écartez du chemin: c'est pourquoi l'on observe, que les aveugles marchent avec plus de conduite, plus de précaution, & plus de jugement, que ceux, qui mettent tant de confiance dans leur Faculté visuelle, que le moindre accident dérange, & que la moindre humeur, la moindre membrane, détruisent pour jamais. La vue ressemble à une lanterne, rencontrée dans a rue par une bande de Bréteurs ivres, & qui expose celui qui la porte, & son propre individu, à des soufflets, & à des coups de pied, qu'ils auroient évitez l'un & l'autre, si l'envie de paroître leur avoit permis de marcher dans les ténèbres. Hélas! toutes ces lumieres, dont on vante tant l'utilité, méritent, par leur mauvaise conduite un sort encor plus malheureux que celui qu'ils s'attirent journellement. Il est vrai, que je viens de me casser le nez contre ce poteau, parce que la Providence n'a pas trouvé bon de me tirer par la manche, & de m'avertir d'en éviter la rencontre; mais, que cet

acci-

accident n'encourage pas les hommes de ce siècle, ni leur posterité, de donner leur nez à garder à leurs yeux : c'est le vrai moïen de le perdre une fois pour toutes. O vous, foibles yeux, ô vous aveugles Guides de nos corps aveugles, que vous êtes de pauvres Gardiens de nos nez fragiles; vous, dis-je, qui vous fixez sur le premier précipice que vous trouvez en chemin; qui tirez ensuite après vous nos misérables corps trop prompts à vous obéir, jusques sur le bord même de la destruction : mais, ce bord est d'un bois pourri, le pied nous glisse, & nous sommes précipitez dans le goufre, sans rencontrer le moindre arbrisseau officieux, qui puisse rompre le coup. Chute affreuse! à laquelle aucun nez de fabrique mortelle n'est capable de résister, excepté celui du Geant Laurcalco, qui étoit Seigneur du Pont d'Argent\*. Ainsi donc, ô vous foibles yeux, avec grande raison vous peut-on comparer à ces feux follets, qui conduisent l'homme à travers l'ordure & les tenebres, pour le faire tomber dans un puits profond, ou dans un goufre empoisonné.

Voilà un échantillon de l'éloquence  
de

\* Voyez Don Quichotte.

de *Jean*, & de la force de son raisonnement sur ces sortes de matieres abstruses.

Il avoit d'ailleurs de grandes vuës par raport à la dévotion, & il ne négligeoit rien pour en étendre les bornes. Il introduisit une nouvelle Divinité, à laquelle il concilia un grand nombre d'Adorateurs. Les uns l'appellent *Babel*; les autres, *Chaos* \*. Il y a un Temple fort ancien, & d'une structure Gothique, qu'on a érigé à son honneur dans la Plaine de Salisbury, fameux par son Reliquaire honoré par de frequens pèlerinages †.

Lorsqu'il avoit dans l'esprit de jouer à quelqu'un quelque tour scelerat, il se jettoit à genoux, quand ç'auroit été au beau milieu du ruisseau; &, les yeux levez vers le Ciel, il se mettoit à prier. Aussi-tôt, ceux, qui connoissoient ses failles, avoient soin de s'en éloigner au plus vite; mais, si quelques étrangers at-

tirez

\* Ceux de l'Eglise Anglicane accusent les Presbyteriens d'être ennemis de l'Ordre dans le Culte.

† C'est une pièce monstrueuse de Pierres entassées sans ordre avec des peines infinies, sans qu'en en puisse deviner le but.

tirez par la rareté du fait, s'approchoient pour l'écouter, ou prénoient la liberté de rire de ses contorsions, il ne manquoit pas de leur lacher son urine dans le nez, & de leur jeter la bouë à pleines poignées §.

En hyver, il marchoit toujours l'habit déboutonné, & aussi peu couvert qu'il étoit possible, pour donner un libre passage à la chaleur répandue dans l'air qui l'environnoit; &, en Eté, il

§ Rien n'est plus ordinaire aux Devots de profession, que de couvrir leurs mauvais desseins du voile de la pieté; & ils ne sont jamais plus à craindre, que lorsqu'ils sont dans les plus grands accès de leurs extases devotes. On dit que *Cromwel*, fameux Partisan de *Jean*, se servoit quelquefois d'une Ruze assez particuliere, pour duper les Ambassadeurs, Espions privilegiez des Souverains. Quand il savoit, que quelqu'un de ces Messieurs étoit dans son Antichambre pour avoir Audience, il se mettoit à prier tout haut le bon Dieu, avec toute la ferveur possible, de favoriser tel ou tel dessein. Le pauvre Ambassadeur, ne croiant pas qu'un homme fût capable de se moquer du Ciel, pour mieux tromper les hommes, ne manquoit pas de donner dans le Panneau; &, par-là, son Maître, se précautionnant contre un Projet chimerique, se rendoit incapable de prévenir les veritables desseins de cet illustre Fourbe.

il s'accabloit d'habits , pour lui fermer l'entrée †.

Dans certaines Revolutions extraordinaires , il sollicitoit l'emploi de Bourreau general : il montrait une grande adresse à en faire les fonctions ; & , comme quelques-uns de ses Collegues se couvrent le visage d'un masque , quand ils exercent ce noble emploi , notre Ami *Jean* croioit se déguiser de reste par de longues & savantes Prières \*.

Sa Langue étoit si musculeuse , & si subtile dans ses mouvemens , qu'il savoit l'entortiller dans son nez , d'où il faisoit sortir ensuite un langage tout particulier , & fort pathétique.

Il faut lui rendre encor cette justice , qu'il a été le premier de ces Roïaumes , qui a songé à perfectionner le talent de

† Les Dévots sont d'ordinaire sujets aux fantaisies les plus bizarres : ils croient se sanctifier , par des manieres diamétralement oposées à celles des autres hommes.

\* Il n'y a point de gens plus cruels , en general , que ceux qui se couvrent du masque de la Devotion. Toujours prêts à proscrire , & même à damner éternellement , ceux qui n'adoptent , ni leurs sentimens , ni leurs manieres.

de braire, par lequel le grand *Sancho* se signala jadis si noblement en *Espagne* †. Ses oreilles larges étoient toujourns exposées à l'air, & dressées en haut; & par leur secours, il porta son art à un tel degré, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer la *Copie* de l'*Original*.

Il étoit attaqué d'une maladie tout-à-fait contraire à celle, qui vient de la morsure de a *Tarentule*; il devenoit tout furieux au son d'un instrument de Musique, & sur-tout d'une *Mufette*\*: mais, il s'en guérifloit aisément, en faisant quelques tours dans la *Sale de Westminster*, dans *Billing-gate*, dans une *Ecole*, à la *Bourse*, ou bien dans un *Caffé rempli de Nouvellistes* †.

Il ne craignoit pas les couleurs, mais il

† Ceci réfléchit sur ces tons de voix lamentables, & ces cris ridicules, dont plusieurs Prédicateurs devots touchent les sens de leurs auditeurs, au lieu de convaincre leur raison par de bonnes preuves.

\* Certains Devots, partisans de *Jean*, ont la Musique en horreur, comme la plus affreuse mondanité; quoi que rien au monde ne soit plus innocent: ils la trouvent sur-tout abominable dans le Culte religieux.

† Cefont tous des lieux, où il se fait un bruit aussi grand, que desagréable.

il les haïſſoit mortellement ; & , par conſéquent , il avoit une grande averſion , pour toutes fortes de *peintures* \*. Quelquefois même , dans quelqu'un de ſes accès , il ſe promenoit dans les ruës , les poches chargées de pierres , pour abatre les *enſeignes* des boutiques.

Sa maniere de vivre , telle que je viens de la dépeindre , lui donnant fort ſouvent occaſion de ſe laver , il ſe jetoit quelquefois juſqu'aux oreilles dans l'eau , même au beau milieu de l'Hyver : mais , on a remarqué , qu'il en ſortoit plus ſale qu'il n'y étoit entré †.

Il a été le premier , qui ait trouvé l'Art de donner un remede ſoporifique par les oreilles. C'étoit un compoſé de ſoufre,

\* Les Presbyteriens ont une haine furieuſe contre toutes fortes de peintures expoſées dans les Eglifes , dans quelque vue que ce ſoit.

† Cet endroit paroît un peu obſcur ; je crois l'entendre pourtant. Certains Devots , picux par grimace , & réellement criminels , comme les Phariſiens , ſe croient nettoïer de leurs défauts , par des jeunes , & des penitences exterieures , qui , ne venant pas d'un bon principe , & étant mêlées d'Hypocriſie , deviennent des crimes elles-mêmes. De cette maniere , le Devot devient plus ſale , à force de ſe laver.

fre, de baume de Galaad, & de l'onguent du Samaritain §.

Il portoit sur son estomac une large emplâtre caustique, par le moïen de laquelle il jettoit des soupirs, & pouffoit des gemissemens, capables de fendre le cœur de ceux qui les entendoient \*.

Quelquefois, il se plaçoit au coin d'une rue; &, s'adressant à ceux, qui passaient, il disoit à l'un, *Je vous prie, mon bon Monsieur, favorisez-moi d'un bon coup de poing dans les dents.* A quelque autre, *Mon cher Ami, oh! je vous conjure, faites-moi la grace de me donner un vigoureux coup de pied dans le ventre.* Madame, *oserois-je demander à votre*  
*Gran-*

§ Ce sont les Sermons, dont quelquefois la Rhetorique est un mélange de chaleur, d'aigreur, & de douceur.

\* Tout le monde connoît les Soupirs & les Gemissemens continuels des Bigots. On diroit que ces gens-là prennent la vertu pour une disposition étrangère de l'ame, qui lui donne la torture. Ce qui est très-faux, sur-tout par rapport à une Piété avancée. Elle met l'ame dans son plus haut degré de perfection; &, lui faisant sentir fortement l'excellence de sa nature, elle doit la remplir de satisfaction & de joye: elle doit même répandre la tranquillité, & le contentement, dans tout l'exterieur.

*Grandeur de me donner de cette petite main potelée un petit soufflet bien appliqué? Mon brave Capitaine, vous, qui paroissez avoir le bras si nerveux, pour l'amour de Dieu, sanglez-moi une demi douzaine de coups de canne †.*

Quand, par des sollicitations si pressantes, il avoit réüffi à s'enfler le corps & l'imagination, il s'en retournoit chez lui content comme un Roi; & faisoit mille Contes terribles de tous les malheurs, qu'il avoit souffert pour la Cause Commune \*. *Voyez un peu ce coup-là, disoit-il, en se découvrant les épaules: un maudit Janissairè me le donna ce matin à sept heures, dans le tems qui je faisois*

† Le faux Zèle porte souvent les Devots à s'exposer sans nécessité à la Persecution, contre la premiere loi de la nature, qui est le principe de toute la morale, & contre les ordres exprès de notre Sauveur. La Vanité a souvent beaucoup de part à cette conduite. C'est un beau titre, que celui de Martir de la Verité, c'est un titre fort flatteur; mais, le nombre de ceux qui le meritent est bien petit.

\* Il n'est pas rare de trouver des gens, qui se vantent de ce qu'ils ont souffert pour l'Eglise, & qui par-là veulent se faire considerer, comme les grands boulevards de la Religion.

*sois tous mes efforts , pour repousser le grand Turc. Mes chers Voisins , cette tête cassée merite bien une emplatre , ce me semble. Si le pauvre Jean avoit fait grand cas de sa caboche , vous auriez vu dès aujourd'hui le Pape & le Roi de France faire rage dans vos familles. Helas ! Peuple Chrétien , le Grand Mogol s'étoit déjà avancé jusqu'aux Fauxbourgs de la Ville , & vous n'avez qu'à remercier ces pauvres côtes , de ce qu'il ne vous a pas déjà mangés à la poivrade , avec vos Femmes , & vos Enfans.*

Rien n'étoit plus remarquable , que l'Aversion que *Jean & Pierre* avoient l'un pour l'autre , jusqu'à l'affectation. *Pierre* avoit fait depuis peu quelques tours de fripon , qui le forçoient à se cacher , & à ne marcher que de nuit , pour éviter les griffes des Sergens. Ils s'étoient logez exprès aux deux extrémités opposées de la Ville ; & , quand ils sortoient , ils prenoient les détours du monde les plus bisarres pour s'éviter : mais , malgré tous ces soins , c'étoit leur destinée perpétuelle de se rencontrer. La raison en est aisée à découvrir : les *fantaisies & l'extravagance* de l'un & de l'au-

l'autre étoient fondées sur la même baze; & on peut les considérer, comme deux compas de la même grandeur & également ouverts. Si vous les fixez l'un & l'autre dans le même centre & si vous les tournez ensuite des deux côtés opposés, il est certain, qu'ils doivent de nécessité se rencontrer quelque part dans la circonférence. D'ailleurs, le malheur de *Jean* vouloit qu'il ressemblât à *Pierre* comme deux gouttes d'eau, du côté de l'humeur, du tour d'esprit, de la taille, & de la mine\*. Enfin, cette ressemblance étoit si parfaite, qu'il étoit fort ordinaire à quelque Sergent de saisir *Jean* au collet, en lui disant, *Maitre Pierre, je vous arrête de la part du Roi.* D'autres fois, quelqu'un des plus intimes de

\* Il est certain que les Papistes, & les Persbyteriens, se contrecarrent avec plus d'affectation, que les mêmes Papistes, & les autres Sectes d'entre les Protestans. Cependant, leur piété est plus semblable quelquefois, qu'ils ne pensent: ils sont fort étroitement unis par une certaine Devotion Monachale, par le Quiétisme, par les Austeritez, & par ces marques extérieures de piété, qui font le vrai *Pharisaïsme*. N'oublions pas l'Intolérance, qui est aussi incompatible avec une Vertu raisonnée qu'inséparable de la Bigotterie.

de *Pierre* venoit embrasser *Jean* bras dessus bras dessous , en le conjurant de lui envoier un de ses meilleurs remedes contre les vers. C'étoit-là asseurement une triste recompence de toutes les peines , qu'il avoit prises depuis si longtems , pour n'avoir rien de commun avec ce Frere, pour lequel il avoit conçu une haine si opiniâtre: il ne pouvoit qu'être cruellement mortifié de voir que le succès étoit si opposé à son intention; & les pauvres restes de son Habit en portèrent la folle enchere. Jamais le Soleil ne commençoit sa Course journaliere , sans trouver à ces pauvres Guenilles une nouvelle pièce à redire. Maître *Jean* porta à la fin son Zèle si loin, qu'il paia un tailleur pour étresir le col de son Habit, jusqu'à un tel point, qu'il étoit capable de l'étouffer; & qu'il lui fit tellement sortir les yeux de la tête, qu'on n'en pouvoit voir que le blanc. Tout ce qui restoit encore du fond de l'Habit étoit froté regulierement tous les

§ Les Devots ont bien souvent un air assez semblable à celui d'un homme constipé; & ils mettent une Dévotion toute particuliere dans une certaine tournure afreuse, qu'ils savent donner à leurs yeux.

les jours pendant deux heures , contre une muraille rabotteuse , afin d'en ôter les restes du galon , & de la broderie : & Maître *Jean* s'y prit d'une telle violence , qu'il eut bientôt l'air d'un Philosophe Indien. Mais , malgré tous ses soins , le succès continua à tromper son attente. Les Guenilles ont une certaine ressemblance comique avec les Ajustemens , à cause de quelque chose de *flottant* , & de *voltigeant* , qu'il y a dans les uns & dans les autres , & qui n'est distingué qu'avec peine de loin , dans l'obscurité , ou par une vue courte. C'est ainsi que les lambeaux de *Jean* offroient à la première vue un petit air ridiculement dégagé , qui , fécondé par la taille , & par la mine , traversoit tous ses desseins , & contribuoit à le faire prendre pour *Pierre* , par les Partisans mêmes de l'un & de l'autre. . . . .

. . . . .  
 . . . . . *desunt nonnulla*  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Un vieux Proverbe Slavonien dit  
 par-

parfaitement bien, qu'il en est des hommes, comme des anes, qu'on ne retient jamais mieux, qu'en les faifissant par les oreilles. L'expérience fait voir pourtant, que cette regle à ses exceptions:

*Effugiet tamen hæc sceleratus vincla  
Protheus.*

Ce qui prouve, qu'en lifant les Maximes des Anciens il faut donner quelque chose aux tems & aux lieux; car, si nous recourons aux plus anciennes Chroniques, nous y apprendrons, que rien n'a été fujèt à des revolutions auffi grandes, & auffi frequentes, que les oreilles humaines.

Il y avoit autrefois une invention curieufe, pour faifir & pour retenir quelqu'un par les oreilles; mais, je croi qu'on peut la mettre au nombre des arts perdus. Il n'est pas possible même que la chose foit autrement; puisque, dans ces derniers fiécles, toute l'efpèce s'est diminuée jufqu'à un degré déplorable, & que ce qui en refte est fi fort dégénéré, qu'il femble fe moquer de ceux, qui veulent en prendre poffeffion. Si l'on a jugé, qu'une fente dans l'oreille d'un feul

Cerf

Cerf'étoit capable d'étendre cette imperfection fur tout une forêt , comment pourrions-nous neus étonner de l'abatardiffement des oreilles humaines ; conséquence naturelle de la mutilation , où les oreilles de nos Peres , & les nôtres, ont été exposées depuis quelque tems ?

Il est vrai que , depuis que notre Ile a été illuminée par la Grace , il y a eu un tems , où l'on a fait de grands efforts pour porter cette partie du Corps humain à sa grandeur primitive. Son étendue & sa proportion étoit alors regardée, non seulement comme un *ornement de l'homme extérieur* , mais encor comme un type de la Grace intérieure. De plus, les Naturalistes nous assurent , que quand il y a une grandeur excessive , dans quelque partie supérieure du corps humain , comme dans le nez & dans les oreilles , il faut de nécessité que certaines parties inférieures y répondent. Pour cette raison , c'étoit la coutume dans cet âge véritablement pieux , que dans les Assemblées chaque homme , à proportion qu'il avoit été favorisé de ce côté-là par la Nature , étoit fort porté à faire parade de ses oreilles , & de leurs dépendances. Ils étoient si libéraux à les donner

ner en spectacle , à cause d'un Aphorisme d'*Hypocrate*\*, qui nous enseigne , que *l'homme devient Eunuque , dès qu'on lui a coupé la veine qui est derrière l'oreille*. Les femelles de cet heureux siècle n'étoient pas moins portées à les contempler , & à s'édifier par cette contemplation. Celles , qui avoient déjà *usé des moïens* † , les regardoient avec une forte attention , dans l'esperance , que cette vue feroit sur leur cerveau une impression avantageuse , pour le fruit futur de leurs saintes amours. Pour celles , qui ne faisoient encore qu'aspirer au bénéfice du mariage , elles trouvoient là de quoi choisir ; bien résolûes de donner leur inclination aux oreilles les mieux fournies , pour empêcher leur race de dégénérer de ce côté-là. A l'égard des Sœurs distinguées par leur Dévotion , elles considéroient l'étendue extraordinaire de ce membre , comme des *excrescences spirituelles* ; & elles honoroient les têtes , qui en étoient chargées , comme des *têtes sanctifiées*. C'étoit

\* *Libr. de aeré , locis , & aquis.*

† C'est une Expression devote , pour dire saintement , avoir Commerce avec un Homme.

toit particulièrement au Prédicateur, qu'elles accorderoient cette *veneration religieuse*; parce que ses oreilles étoient d'ordinaire de la première Grandeur, & que dans ses *Accens de Rhétorique* il étoit fort exact à les étaler à la vue du Peuple, de la manière la plus avantageuse, les *exposant* tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. De-là vient que la *Prédication* même est exprimée par certains Dévots, jusques dans nos jours, par le terme d'*Exposition*.

Tels furent le soins des Saints de ce siècle-là, pour augmenter le volume des oreilles; & il est probable que le succès y auroit répondu, si dans la suite du tems il ne s'étoit pas levé un Roi cruel, Persecuteur de toutes les oreilles qui alloient au de-là d'une certaine mesure. Là-dessus quelques-uns cachèrent une partie de leurs *oreilles trop poussantes* sous un bandeau noir, d'autres furent emprisonnées sous une peruke, d'autres furent, ou fendues, ou rognées, ou coupées jusqu'à la racine.

J'en parlerai plus au long dans mon Histoire generale des Oreilles, que je rendrai publique au premier jour.

De cette courte Relation de la Décadence

dence des Oreilles, dans les siècles passez; & du peu de mouvement, qu'on se donne dans celui-ci, pour les rétablir dans leur ancienne Grandeur: il fait évidemment, qu'on espéreroit en vain d'arrêter les hommes par un membre si petit, si foible, si glissant; & que, pour réussir à se rendre leur Maître, il faut inventer quelque autre moien. Or, celui, qui voudra examiner la nature humaine avec attention, y trouvera des anses de reste. Chacun des six Sens † en fournit une. Il y en a un grand nombre, qui rendent les passions maniables; & il y en a quelques-unes attachées à l'entendement.

Parmi les dernières est la *curiosité*, qui se laisse mieux empoigner que toute autre. C'est-là, dis-je, cet *éperon* ferré contre le flanc, cette *bride* dans la bouche, cet *anneau* dans la narine du public paresseux, impatient, & grognard; c'est par cette *anse*, qu'un Ecrivain intelligent doit saisir ses Lecteurs. Dès qu'il en est une fois le Maître, toute leur résistance est vaine; ils sont ses prisonniers, jusqu'à ce que, par lassitude, ou par

† Scaliger en établit un sixième.

par stupidité, il veut bien les relâcher.

C'est par ce moïen que moi, Auteur de ce Traité miraculeux, je me suis rendu jusqu'ici le Maître absolu du Lecteur benevole; & c'est à mon grand regret, que je me vois forcé de lâcher prise, en lui laissant la liberté, par rapport à ce qui me reste à dire, de se replonger dans son indolence naturelle. Ce que je puis vous dire, Ami Lecteur, pour votre Consolation & pour la mienne, c'est que nous sommes tous deux également intéressés dans la malheureuse perte du reste de ces Mémoires pleins de tours d'esprit, d'accidens, & d'évenemens agréables, nouveaux, surprenans, & par conséquent tout-à-fait proportionnez au gout délicat du siècle.

Avec tous les efforts, dont ma mémoire est capable, je n'en ai pu retenir qu'un petit nombre de *Chefs*. Il y avoit, entre autres, une Relation exacte de la maniere, dont *Pierre* obtint un *Sauf-conduit* du *Banc Royal*, & d'une *Reconciliation* faite entre lui & *Jean*, à l'occasion d'un dessein qu'ils avoient de trépaner *Martin*, pendant une nuit pluvieuse,





vieuse, dans la maison d'un Sergent, & de le dépouiller jusqu'à la peau\*. Comment *Martin* à grand peine leur montra une belle paire de talons. Comment un nouvel Arrêt fortit contre *Pierre*; sur quoi *Jean* le laissa dans la nasse, lui déroba son *Sauf-conduit*, & s'en servit lui-même †. Comment les guenilles de *Jean* vinrent à la mode à la Cour, & dans la Ville; & comment il monta un superbe *Coursier*, & mangea du pain d'épice.

Les particularitez, contenues sous tous ces Chefs, me sont absolument forties de la memoire; &, par conséquent, elles sont perdues sans ressource. Force m'est donc de laisser mes Lecteurs se faire l'un à l'autre des complimens de condoléance, autant que l'humeur de chacun y pourra fournir. Je les conjure pourtant, par ce commerce d'amitié, qu'il y a eu parminous, depuis le titre, jusqu'à cette page-

\* Ce Passage fait allusion au Règne de *Jacques II.*, qui abolit les *Loix penzles* faites contre ceux de l'Eglise de Rome, & contre les Nonconformistes.

† Guillaume III remit en vigueur les Loix contre le Papisme; mais, il trouva à propos de tolérer les *Presbyteriens*.

page-ci inclusivement, de ne se pas alterer la fanté, pour un malheur qui est sans remede.

Pour moi, je vais m'acquitter d'un devoir de civilité, qu'un Auteur moderne, poli & instruit dans les belles manieres, ne fauroit négliger, sans se rendre coupable d'une irregularité criante. Je veux dire, que je vais prendre congé du public, avec toutes les formalitez requises.

### *La Conclusion.*

**P**Orter son fruit au de-là du *terme* est une cause réelle de fausses couches, aussi-bien que de ne le pas porter assez long-tems, quoi qu'elle soit moins frequente. Cette verité a sur-tout lieu par raport aux productions de l'esprit, qui, pour être accomplies, doivent paroître comme à point nommé. Beni soit donc ce noble Jesuite †, qui le premier des Auteurs s'est hazardé à déclarer publiquement, que les Livres ont leurs propres Saisons, comme les  
mets,

† Le Père d'Orleans.

mets , les habits , & les plaisirs. Plus bénie soit encore notre brave Nation , qui a raffiné si fort sur cette Mode Francoise. Il ne sera pas nécessaire que je vive fort long-tems pour voir le tems , qu'un Livre , qui ne paroitra pas dans sa Saison , ressemblera à un nigaud d'Amant , qui manque *l'heure du berger* ; & qu'on n'en fera non plus de cas , que de la Lune pendant le jour , & des *Maqueraux* qui viennent dix ou douze jours après que la saison en est passée.

Personne n'a jamais été à cet égard un Observateur des tems plus exact , ni un plus fin Connoisseur de notre Climat , que le Libraire , qui m'a acheté cette Copie. Il fait sur le bout du doigt quels sujets poussent le mieux , dans une année sèche ; & quels autres il faut semer dans le Public , quand le Thermometre est à *grande pluie*. Après avoir vu ce Livre , & consulté son Almanac sur sa destinée , il me fit entendre , qu'ayant meurement réfléchi sur les principales qualitez de mon Ouvrage , savoir , *le sujet* , & *le volume* , il trouvoit qu'il ne réussiroit jamais , sinon après de longues vacances , & dans une mauvaise année pour les *navets*. Là-dessus ,

pressé par mes nécessitez urgentes, je le priai de me dire, quelle sorte de Pièce pourroit être propre pour le mois courant. Après avoir tourné ses yeux du côté de l'Ouest, *Je crois*, dit-il, *que nous aurons quelque orage; & si vous pouviez faire au plus vite quelque petite Drollerie, mais joint en vers; ou bien quelque petit Traité sur . . . . .; cela courroit comme le feu Gregeois: mais, si le tems s'éclaircit, j'ai un Auteur à mes gages, qui me fera quelque chose contre le Docteur Bentley, & je suis sur d'y faire mes petites affaires.*

A la fin pourtant, il fit son marché avec moi; & pour corriger les mauvaises influences du Ciel, nous convinmes d'un expedient. Si un de ses Chalands vient lui demander un Exemplaire de mon Livre, & qu'il souhaite de savoir de lui confidemment le nom de l'Auteur, il lui nommera à l'oreille le Bel-Esprit, qui sera en vogue cette semaine-là: & si la dernière Comédie du Sieur *Durfey* a cours alors, j'aime autant porter pour ce tems ce nom-là, que celui de *Congreve*. Je ne fais mention de ces bagatelles, que pour donner à la-Posterité une idée du gout de nos Lecteurs. On pourroit les  
com-

comparer, ce me semble, à une mouche, qui, chassée d'un pot de confitures, se jette avec avidité sur un excrément, pour y achever son diner, avec le même appetit qu'elle l'a commencé.

Avant que de finir, j'ai encor un mot à dire sur les *Auteurs profonds*, dans la classe desquels le public judicieux me placera, selon toutes les aparences. Il en est à mon avis, de ces Ecrivains comme d'un puits. Un homme, qui a les yeux bons, verra le fond du puits qui a le plus de profondeur, pourvu qu'il y ait de l'eau; mais, s'il n'y a rien que de la bouë, quand le fond n'en seroit qu'à une toise & demie en terre, il paroitra extrêmement profond, parce qu'il est extraordinairement obscur.

J'ai pris depuis peu la résolution de faire une experience, qui a fort bien réüissi à plusieurs Auteurs modernes; c'est d'écrire sur rien, & de laisser toujours aller la plume son grand chemin, quoique le sujet soit absolument épuisé. C'est comme l'ombre de l'esprit, qui se plait encore à se promener sur le tombeau, où le cadavre est enterré. Pour dire la verité, il n'y a point de talent

plus rare, que celui de savoir bien distinguer quand il faut finir quelque chose. Lorsqu'un Auteur approche des frontières de son Livre, il croit qu'en chemin faisant, lui & ses Lecteurs sont devenus de vieilles connoissances, & qu'ils doivent être au desespoir de se séparer; de sorte que certains Ouvrages ressemblent à des visites de cérémonie, où les complimens, qu'on fait en se séparant, sont quelquefois plus longs que toute la conversation qui les a précédés. On peut comparer la Conclusion d'un Traité à celle de la Vie humaine, qui peut être comparée à son tour à la fin d'un Repas, que peu de convives quittent dès qu'ils ont assez mangé, *ut conviva satur*. Ne voit-on pas mille fois, après le Festin le plus abondant, les gens rester assis, quand ce ne seroit que pour rêver, ou pour dormir le reste du jour. A cet égard-là, je suis fort différent des autres Auteurs, capables de trouver à redire à un pareil assoupissement dans leurs Lecteurs. Pour moi, je serai charmé, si, par mes travaux infatigables, je puis avoir contribué quelque chose au Repos du Genre-humain, dans un âge si tumultueux. Je ne croi pas même un pareil effet si éloigné,

gné, qu'on diroit bien, des vues que doit avoir un Bel-Esprit : puisque jadis un Peuple fort poli dans la *Grece* \* avoit dressé les mêmes Temples aux Muses, & au Sommeil; persuadé qu'il y avoit entre ces Divinitez des liaisons d'amitié fort étroites.

Je ne saurois me résoudre à quitter la plume, sans demander encore une grace au Lecteur : c'est de ne s'attendre pas à être également instruit, & diverti, à chaque ligne, & à chaque page de ce Traité. Il est naturel qu'il donne quelque chose à la ratte de l'Auteur, & à quelques courts intervalles de pésanteur, & de stupidité. Ce sont de petits accidens, où il pourroit être sujet lui-même en pareil cas. Qu'il me dise, si, se promenant dans des ruës sales, pendant un tems pluvieux, il trouveroit fort poli, à des gens qui le regarderoient à leur aise par la fenêtré, de critiquer sa demarche, & de tourner en ridicule ses habits mouillez?

Qu'il soit averti d'ailleurs, qu'en  
dis-

\* C'étoient les Habitans de *Trezene*.

disposant mon cerveau à la composition de cet Ouvrage, j'ai fait l'*Invention* Maitresse de tout, & que je lui ai donné *la Raison, & la Methode*, pour Demoiselles suivantes. J'ai pris cet arrangement, parce que j'ai toujours observé en moi-même, comme une qualité particuliere, une démangeaison perpetuelle d'avoir de l'esprit, dans des occasions où il s'agissoit d'être raisonnable, sensé, & méthodique. J'ai toujours été trop devoué aux *coutumes modernes*, pour négliger la moindre aparence d'un bon-mot, qui se levât dans mon esprit, quelques peines que je dusse emploier, pour le forcer à entrer dans la conversation. Il est vrai que le succès n'a pas toujours répondu à mon attente; car, aiant fait avec des peines immenses une *Collection* de sept cens trente huit *Fleurs d'Eloquence*, ou *Saillies spirituelles*, je n'ai pu en emploier, pendant cinq ans de tems, qu'une seule douzaine, malgré tous mes efforts, pour saisir les vuides de la conversation, afin de les y fourrer comme des chevilles. Pour la moitié encore, ce fut autant d'esprit semé dans la Riviere,

re ; les Compagnies, que j'en voulois honorer, étant incapables de m'en faire gré. Pour les autres, il en coûta tant de tortures à mon pauvre esprit pour leur ménager une heureuse entrée, que je fus enfin forcé de renoncer au métier pénible d'un diseur de bons-mots. C'est à ce mauvais succès pourtant, que je suis redevable de la première idée, qui m'est venuë de m'ériger en Auteur ; & il a produit le même effet sur plusieurs de mes Amis, qui ne s'en repentent pas, non plus que moi. Combien de fois n'arrive-t-il pas, qu'un tour d'esprit déplacé a fait pitié dans un entretien, & qu'ensuite rectifié par l'impression il a fait merveilles dans un Livre ?

A présent que, par la liberté de la Presse, je suis devenu Maître absolu des occasions propres à faire briller *mes Lumieres acquises*, je commence déjà à m'appercevoir, que mon *Capital* diminue, & que ma *dépense* va beaucoup plus loin, que ma *recette*. Je ferai bien, par conséquent, d'être un peu plus économe, & de faire de nouvelles épargnes, jusqu'à ce que mes *moïens*, se trou-

## 300 LE CONTE DU TONNEAU.

trouvant dans une heureuse harmonie avec les besoins du Public, m'obligent de nouveau à me mettre en frais.

*Fin du Tome premier.*



T A.



# T A B L E

## D E S

# M A T I E R E S.

**D**edicace pretendue du Libraire à MYLORD SOMMERS. De quelle maniere il a decouvert, que c'est à ce Seigneur que l'Auteur a trouvé bon que l'Ouvrage fût dedié.

pag. 7. 8. & 9.

Le Ridicule des Faiseurs de Dedicaces, qui donnent à leurs patrons des Eloges, qui ne conviennent pas à leur Caractère. 10. 11.

Avertissement du Libraire. Il rend compte au Public du tems qu'il a gardé ces Ouvrages chez lui; de l'année, où, selon lui, ils ont été composez; & des raisons, qui le déterminent à les donner au Public.

EPITRE DEDICATOIRE à S. A. R. le Prince POSTERITE'.

L'Auteur, craignant que le *Tems*, Gouverneur de ce Prince, ne détruise bientôt toutes les productions du Siecle, se plaint de la Malignité de ce Pedagogue, qui fait passer les Ouvrages les plus estimez comme des éclairs. 17. jusques 22.

Il s'efforce à persuader à S. Altesse, qu'en dépit de son Gouverneur, il y a assésurement dans le siècle present de l'Esprit, du Savoir, & des

# T A B L E

des Auteurs; & il proteste, qu'il en a vu plusieurs de ses propres yeux. 25. & suivant.

PREFACE. Occasion & Dessenin de cet Ouvrage. 29. 30. 31.

Projet pour donner de l'Employ aux Beaux-Esprits Petits-Maitres, afin de les détourner d'attaquer la Religion & le Gouvernement. 32

Préfaces Modernes. 33

Delicately des Traits d'Esprit modernes, qui ne souffrent pas le transport. 34

Methode pour penetrer sans peine dans les Pensées les plus misterieuses d'un Auteur. 36

Justes Plaintes de la multitude des Auteurs, faite par la multitude même des Auteurs. Echantillons de ces Plaintes. 37. 38

Ce Sujet est éclairci par le Conte d'un homme à grosse bedaine presque étouffé dans une foule. 39

L'Auteur prétend se prévaloir des Prerogatives accordées à tous les Ecrivains Modernes: savoir, de dire quelque chose de beau & de sublime, quand on ne le comprend pas, & de se louer soi-même sans façon. 40. 41

La raison pourquoi aucun Trait Satyrique n'entre dans tout cet Ouvrage, contre la louable coutume des Livres modernes. 42. 43

Raison véritable & nouvelle pourquoi la Satyre est plus goûtée que le Panegyrique. 44. 45. 46

La Difference qu'il y a entre la République d'Athenes, & la Grande-Bretagne, par rapport à la Satyre generale qui regarde tout un Peuple, & la Satyre qui a pour objet quelque Particulier. 47. 48. 49.

Dessenin de l'Auteur de donner au Public un Panegyrique du Genre-Humain & une Defense mo-

## DES MATIERES.

modeste du procédé de la Populace dans tous les âges. 50

I. SECT. INTRODUCTION au CONTE DU TONNEAU. Dissertation Physico-Mythologique, sur les *Machines Oratoires*. Il y en a trois fortes, la *Chaire*, l'*Echelle*, & les *Théâtres des Charlatans*. 53. 54

Du *Barreau*, & du *Tribunal*. 55

Tendresse de l'Auteur pour le nombre *trois*, dont il promet le Panegyrique. 56. 57

Des *Chaires*, la matiere & la forme les plus convenables. 57. 58

De l'*Echelle*, Machine Oratoire, sur laquelle les Orateurs Anglois effaçent ceux de toutes les autres Nations dans le même genre. *ibid.*

Du *Théâtre ambulans*, Seminaire des deux autres Machines Oratoires. 59

Raison Physique pourquoi toutes ces Machines ont une certaine élévation. 60

Menagement délicat & judicieux de l'Architecture dont on se sert dans les Theatres Dramatiques. 61. 62. 63

Les Machines Oratoires representent emblematiquement les differens tours d'esprit de ceux qui y montent, & même de toutes sortes d'Auteurs & d'Ouvrages. 64. 65

Apologie des Auteurs de *Grubstreet* contre les Societez revoltées de *Gresham* & du Caffé de *Guillaume*. 66. 67. 68

Les Lecteurs superficiels ne sauroient déterrer la Sageffe, qui ressemble à un Renard, à un Fromage, & à beaucoup d'autres choses, qu'on ne songe gueres à y comparer. 69

L'Auteur promet des Commentaires pour éclaircir plusieurs Ouvrages misterieux de l'Academie de *Grubstreet*, comme *Docteur Faustus*, *petit Pouffet*, &c. 70. 71. 72. 73

## T A B L E

La personne & la plume de l'Auteur usées au service du public. 74. 75

Utilité de plusieurs Titres & de plusieurs Dedicaces devant le même Ouvrage. 76. 77

II. SECT. Commencement du **CONTE** du **TONNEAU**. Discours d'un Pere mourant à ses trois Fils, il leur donne des Habits, & un Testament. 78. 79

De la conduite de ces trois Cavaliers dans leur premiere jeunesse, & des belles qualitez qu'ils acquirent en frequentant les petits maîtres & les coquetes de la Ville. 80. 81. 82

Description d'une Secte, qui reconnoissoit un Tailleur pour le Createur & leur Divinité tutelaire; du culte de ces Sectaires & de leur Systeme de Religion. 83. & suivant.

Comme les trois Freres suivent les modes, & mettent des Nœuds d'épaules, contre le Testament de leur Pere, qu'ils se rendent favorables par la subtilité de quelques distinctions Scolastiques. 89. 90. 91

Ils couvrent leurs habits de Galons d'or, en se fondant contre ledit Testament sur la *Tradition*. 92. 93. 94

Ils y mettent des doublures de Satin couleur de feu, s'autorisant d'un Codicille, qui n'est pas de la façon de leur Pere. 95. 96. 97

Ils les chargent de franges d'argent, en se prevalant de la finesse d'une *interpretation Critique* dudit Testament. 98. 99

Ils y ajoutent une broderie Chinoise, en éludant le sens naturel & literal du Testament. 100

Ils le renferment dans un Coffre-fort. 101

Le plus habile des Freres, nommé Pierre, s'introduit adroitement dans la maison d'un grand Seigneur pour élever ses Enfans; apres  
la

## DES MATIERES.

la mort de ce Seigneur il chasse les Fils & donne leurs appartemens à ses Freres. 102

III. SECT. *Digression touchant Messieurs les Critiques.* 103

Trois especes de Critiques, dont les deux premieres sont éteintes. 104. 105

Genealogie du vrai Critique. 106

Son occupation, ses devoirs, & sa definition. 107. 108

Son antiquité. Les Auteurs les plus anciens en ont parlé d'une maniere Emblematique. 110. 111.

*Pausanias* en parle sous le type d'un Ane qui broute les vignes. 112

*Herodote* sous celui des Anes qui ont des cornes, & d'un autre Ane dont le braire mit en déroute toute une Armée de Scythes. 113

*Diodore* se sert de l'Embleme d'une herbe empoisonnée. 114

Et *Ctesias* de celui d'un Serpent qui vomit du poison & qui n'a point de dents. 115

*Garçons-Critiques* indiquez par *Terence* sous le nom de *Malevoli*. 116. 117

Le veritable Critique comparé à un Tailleur, & à un Mendiant. 118. 119

Trois marques Caracteristiques du vrai Critique Moderne. 120. 121

IV. SECT. Continuation du CONTE du TONNEAU. 123

*Pierre* fait le gros dos, se donne des titres, & pour pouvoir soutenir ses grands airs, il s'érige en Inventeur de Projets. 124

L'Auteur se flatte d'être bientôt traduit dans toutes langues étrangères. 125

*Pierre* achete pour une somme modique la *Terre Australe*; il la vend en détail à plusieurs

## T A B L E

gens fans les en mettre en possession. Il débite un remede contre les Vers. 126

Il établit un Bureau en faveur des Hypochondriaques & des gens tourmentez des vents. 127

Un bureau d'assurance contre la brulure. 128

Il invente la faumure universelle. 129

Il nourrit une race de Taureaux, descendus de ceux de *Colchos*, mais dont les pieds étoient de plomb, au lieu que leurs Ancêtres les avoient d'airain. 130. 131. 132. 133

Il vend des pardons à des criminels, qui ne laissent pas d'être pendus. 134. 135

Il reçoit un coup de hache à la tête, donne dans les plus grandes chimeres, & dans les friponneries les plus infames. 136. 137

Il chasse de la maison sa femme & celles de ses Freres. 138

Il leur donne du pain pour du mouton & pour du vin. 139. 140. 141. 142

Il débite les plus horribles mensonges, & prétend avoir vu une Vache, qui donnoit assez de lait pour en remplir 3000. Eglises, un Poteau assez grand pour en faire six Vaisseaux de Guerre, & une Maison qui faisoit un Voiage par mer & par terre de plus de 2000. lieux d'Allemagne. 143. 144

Les deux Freres s'emparent par finesse d'une Copie du Testament, forcent la cave, boivent un doit de vin pour se fortifier le cœur, & sont chassés par Pierre à grands coups de pied. 145. 146. 147

V. SECT. *Digression à la Moderne.* 148

L'Auteur s'étend fort au large sur les peines qu'il se donne pour rendre service au public en l'instruisant, & sur-tout en le divertissant. 149.

150

Il donne aux modernes une recepte pour en-

## DES MATIERES.

renfermer dans un petit volume de poche, le  
Système de tous les Arts, & de toutes les  
Sciences. 151. 152

Défectuositez d'*Homere*, & sa crasse ignoran-  
ce par rapport aux inventions des modernes.

154. 155

L'Auteur n'écrit que pour suppléer à ce qui  
manque aux Oeuvres de cet ancien. 156. 157

Il excuse les louanges qu'il se donne par l'e-  
xemple des plus fameux Modernes. 158. 159.

160

VI. SECT. Continuation du CONTE du  
TONNEAU. 161

Les deux Freres chassez prennent unanime-  
ment la resolution de réformer leurs habits &  
leur conduite. Ils prennent l'un le nom de  
*Martin*, l'autre celui de *Jean*, & bien-tôt ils  
font voir qu'ils ont des Inclinations fort diffé-  
rentes. 164. 165

Martin, ayant commencé la réforme de son  
habit d'une maniere trop rude & trop impe-  
tueuse, se refoud de s'y prendre avec plus de  
précaution. 166. 167. 168

Jean, emporté par son zèle, tire, arrache, &  
met tout son habit en lambeaux. 169. 170

Il emploie toute son éloquence pour porter  
Martin à la même fougue, mais n'y aiant pas  
réussi, il se separe de lui. 171. 172. 173. 174.

Jean devient fou à lier, il s'attire un grand  
nombre de sobriquets, & invente la Secte des  
*Æolistes*. 175. 176. 177

VII. SECT. *Digression à la louange des Digressions*.  
Rien n'est plus fort dans le gout moderne que  
les Digressions. Le gout moderne en matiere  
d'esprit comparé au gout moderne en matieres  
de ragouts & de fricassées. 178. 179

## T A B L E

Digressions absolument nécessaires dans le genre d'écrire des Modernes. 180

Deux methodes d'acquérir l'érudition, qui ont à présent la vogue, la Lecture des Titres, & celle des Index. Les avantages considerables de la dernière de ces methodes. 181

L'utilité des *Systèmes* & des *Abregez*; le nombre des Auteurs surpassent de beaucoup celui des sujets propres à être traités dans un Livre, rend absolument nécessaires les *Abregez* & les *Recueils*. 182. 183

Réponse à une objection tirée de *l'infinité de la matiere*. L'obscénité est la seule source de bel esprit, sur laquelle l'invention des modernes se signale; elle ne laisse pourtant pas de s'épuiser & de se perdre peu à peu. 184. 185

Moïens faciles de se rendre capable d'écrire sur toute sorte de sujets. 186. 187

Si le Lecteur ne trouve pas cette Digression bien placée, il est Maître de la réleguer dans quelque autre coin du Livre. 188

VIII. SECT. Continuation du *CONTE du TONNEAU*. *Système des Æolistes*. Ils soutiennent que le Vent ou le soufle est l'origine de toutes choses, & qu'il domine dans la composition de tous les êtres. 189. 190

Les *Æolistes* donnent aux hommes jusqu'à cinq ames. 191

Leurs *Harangues* ou *Eruclations*. 192

Leur maniere de s'enfler pour s'y rendre propres. 193. 194

*Borée* est leur plus grande Divinité. Ils reçoivent leurs inspirations du meilleur Acabit d'un país apelé *Σκοπια*. 195

Ils se servent de tonneaux enfoncés en guise de chaires. 196. 197

Inspirations communiquées au public par le canal

canal des femmes, & pourquoi. 198. 199

Les notions la plus opposées aux attributs Divins sont les plus propres à former l'idée d'un Diable. Il n'y a point de Secte qui puisse s'en passer. 200. 201

Les Diables des *Æolistes* sont le Cameleon, & un Geant nommé *Moulin-à-vent*. Les Lapons sont étroitement liez avec les *Æolistes* Britanniques. 202. 203

Le profond respect de l'Auteur pour cette Secte. 204

IX. SECT. *Dissertation sur l'origine & sur l'utilité de la Folie*; on lui est redevable des conquérans, & des chefs de Secte, tant par raport à la Religion, qu'à Philosophie. 205. 206

La moindre vapeur qui monte dans le cerveau est capable de causer les entreprises, les revolutions, & les Catastrophes les plus merveilleses. 207

Cette verité est confirmée par l'exemple de *Henry le Grand* qui fit les plus grands préparatifs pour la guerre à cause de l'absence de sa Maîtresse. 208. 209. 210

Elle est confirmée encore par l'exemple de *Louis XIV.* dont les vapeurs, qui avoient été la cause des plus vastes desseins, aboutirent à la fin à une fistule. 211. 212

Les Systèmes des Philosophes ont la même source. 213. 214. 215. 216

Il faut à l'homme un gout fin, beaucoup de discernement, & des occasions très-heureuses pour faire passer son extravagance pour force d'esprit. *M. Wotton* a grossièrement manqué de ce côté-là. 217. 218

Explication détaillée de la maniere dont la folie produit les Systèmes, & les conquêtes. 219. 220. 221

# T A B L E

Les dehors de toutes les parties de la nature  
vallent mieux que les dedans. 223. 224. 225

L'abondance des vapeurs est l'unique source  
de toutes sortes d'extravagances, & les diffé-  
rentes especes ne dependent que de la manière  
dont le cerveau en est touché. 236. 227. 228

Projet de nommer des gens habiles pour aller  
visiter l'Hôpital des Foux, afin d'apliquer chaque  
espece de folie à son propre objet, & de la ren-  
dre utile au public. 228. *jusques* 234

L'Auteur fait par sa propre experience que ce  
projet est très-praticable. Extrait de ce qui suit  
dans le Manuscript après la Section IX. Conte-  
nant différentes Aventures des trois Freres arrivées  
dans la Paroisse d'Albion sous plusieurs différens  
Seigneurs de ladite Paroisse. 236, *jusques* 243

Sommaire d'une Digression sur la nature, l'u-  
tilité, & la necessité des Guerres, & des Que-  
relles. 244. 245. 246

Suite du Sommaire de l'Histoire des trois Fre-  
res. 247. 248. 249.

Remarque du Traducteur sur ce Sommaire.  
250. 251. 252

X. SECT. *Compliment de l'Auteur au Public.*  
La grande civilité qui regne entre les Auteurs,  
& les Lecteurs, & remercimens du nôtre adres-  
sez à tout le corps de la Nation. 253. 254

Personne n'est plus satisfait de son sort que les  
Auteurs & les Libraires. 255

Les causes auxquelles nous sommes redevables  
de la plûpart des Ouvrages modernes. 256

Plaintes de l'Auteur contre un certain Bar-  
bouilleur de papier appellé Auteur des secondes  
parties; il implore contre ce miserable la Pro-  
tection du Docteur *Bentley*, le grand Redresseur  
des torts de la Republique des Lettres. 257

L'Auteur en veritable prodigue regale ses con-  
vi.

## DES MATIERES.

vives en dépenfant tout fon bien à un feul repas. 258

Ufages que peuvent tirer de ce Traité toutes les différentes efpeces de Lecteurs. Les superficiels, les ignorans, & les favans. 259

Projet de faire fept amples Commentaires fur le prefent Ouvrages. 260

L'utilité des Commentaires pour les Auteurs profonds. 261

Quelques idées très-utiles à ceux qui voudront entreprendre de commenter ce Livre merveilleux. 262. 263

XI. SECT. Continuation du CONTE du TONNEAU. L'Auteur fe delecte à faire encore quelques tours de promenade avant que de gagner le gite. Difference entre un Voïageur fatigué qui fe preffe de revenir chez lui, & un Voïageur qui ne voïage que pour fon plaifir. 264.

265. 266

La fuite des Avantures de Jean. Son refpect fuperftitieux pour l'exterieur de la Bible, & les ufages burlefques qu'il en fait. 267. 268. 269. 270

Il ne fe fert jamais que de phrazes tirées des Livres facrez. Avanture plaifante qui lui arrive à cette occafion. 271

Son zèle & fa foumiffion pour les decrets abfolus. 272

Sa Harangue en faveur de la Prédeftination.

273. 274. 275

Il cache des tours fcclerats fous un exterieur de devotion, & affecte une grande fingularité dans fes manieres, & dans fes discours. 276.

277. 278. 279

Son averfion pour la Muſique, & pour la Peinture. *ibid.* & 280

Il invente un foporifique propre à être donné par les oreilles; fes Jeremiades, & fon affecté.

## TABLE DES MATIERES.

féctation de vouloir souffrir pour la bonne cause. 281. 282. 283

L'averfion prodigieufe qui regne entre *Jean & Pierre* les fait fe rencontrer fouvent à force de s'éloigner l'un de l'autre. 284

Jean refsemble extrêmement à Pierre, malgré tous les foins qu'il prend pour ne lui refsembler en rien. 285. 286

Les oreilles abatardies de ce fiécle ne fourniffent pas une anfe fuffifante à ceux qui veulent retenir les hommes par-là. 287

Grandeur & Sainteté emblematicque des oreilles des fiécles paffez. 288. 289. 290

Les paffions & les fens font d'autres anfes par où l'on peut arrêter les hommes avec fuccès. C'est par la curiosité, que l'Auteur a trouvé à propos d'arrêter le public. 291. 292

Sommaire du refte de cette Hiftoire, qui s'est malheureufement perdu. 293

La *Conclufion*. Les Livres ont leurs Saisons, comme les fruits. 294. 295. 296

Description des profonds Auteurs, & de l'ombre de l'Efprit. 297. 298

Etroite rélation qu'il y a entre les Mufes & le fommeil. 299

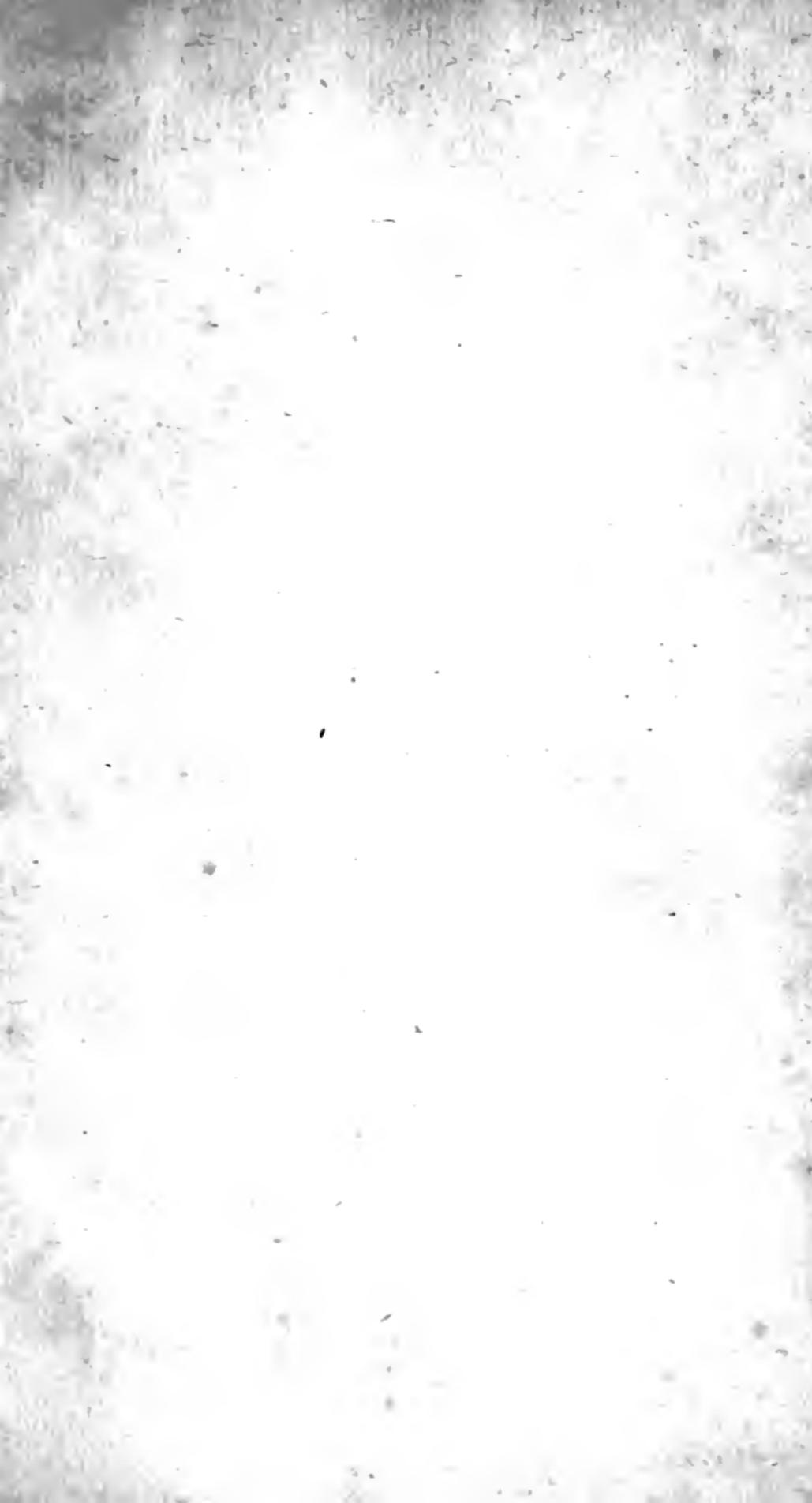
Apologie de certains endroits foibles du Livre. *ibid.*

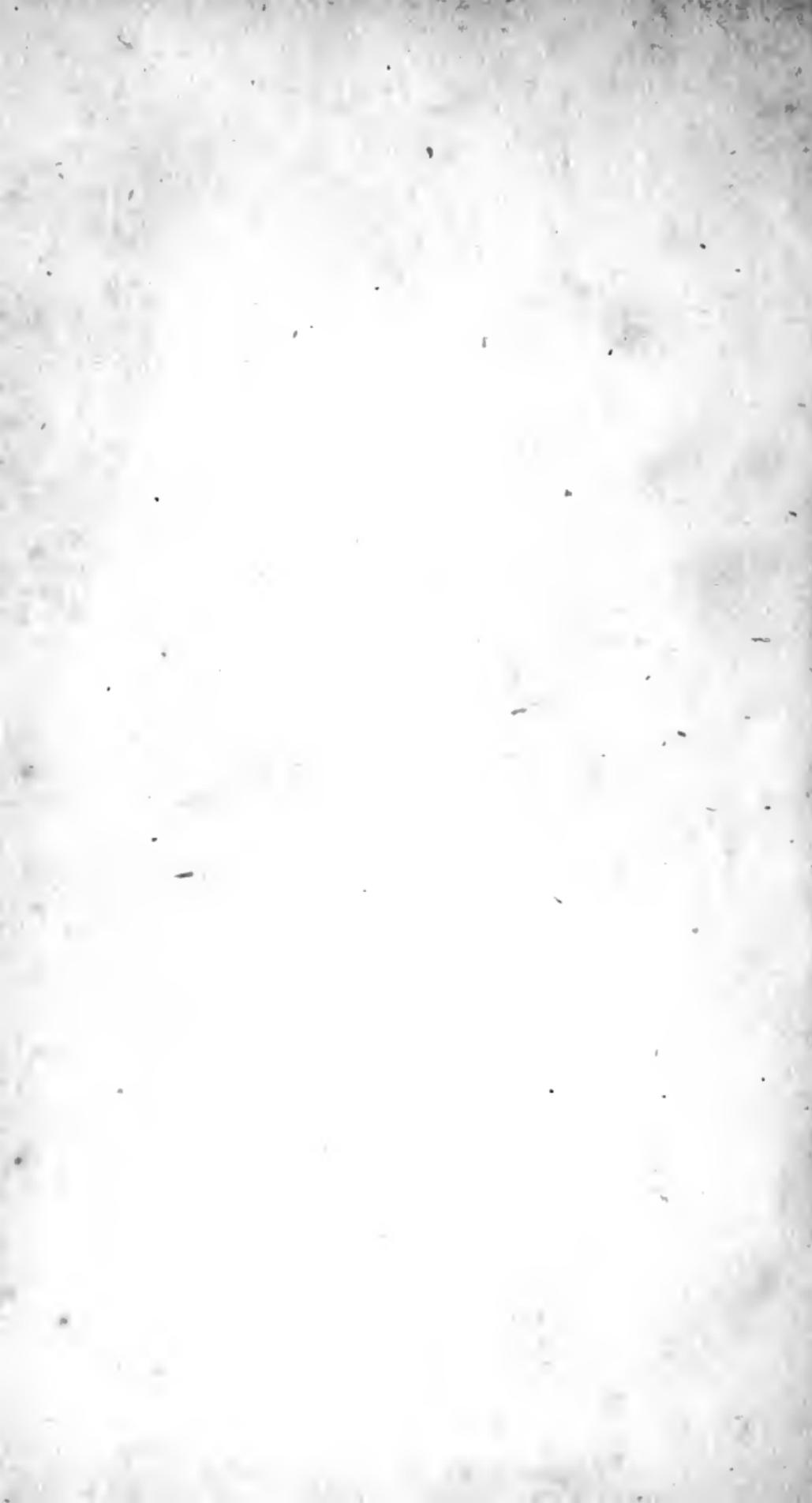
La Methode & la Raifon doivent être les Filles fuivantes de l'Invention. 300

Recueil de Fleurs de Rhetorique, qui n'est venu à propos à l'Auteur qu'en composant fon Livre dans lequel il l'a entierement épuifé. 301.

302

*Fin du Tome premier.*





rs.

